



CONSTANTER
AUDACTER
OMNIA BENE

LETTRES
SUR L'EDUCATION
DES
PRINCES.

Avec une Lettre

de MILTON,

Où il propoſe une nouvelle maniere d'élever la Jeuneſſe d'Angleterre.

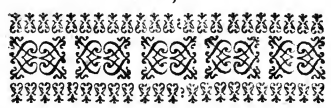
Gratum eſt quod Patriæ civem Populoque dediſti,
Si facis ut Patriæ ſit idoneus, utilis agris,
Utilis & Bellorum & Pacis rebus agendis.

Juven. Sat. XIV.



EDIMBOURG,
Chez JOHN TRUE-MAN, à l'Enſeigne de Platon.

M. DCC. XLVI.



PREFACE.

CES Lettres ont été écrites à M. le Duc de CHARTRES, depuis Duc d'ORLEANS, & Régent du Royaume, par M. de FONTENAY, qui a eu la plus grande part à son éducation. Ce sont à proprement parler les Leçons de sagesse & de vertu qui ont été données à ce Prince, qui s'est montré si digne du Gouvernement, & dont le génie supérieur a sçu, dans des tems de minorité toujours difficiles, entretenir la paix dans le Royaume, & rendre la Nation formidable au dehors. La sixiéme Lettre est une espece de Traité de la maniere dont on doit élever un Prince dès son enfance, jusqu'à ce qu'il sorte des mains des Gouverneurs. On y en a joint deux autres du même Auteur, qui contiennent des leçons très-sages pour de jeunes gens qui ont de la naissance, & que l'on veut avancer dans le monde & à la

Cour. Au ton de ſimplicité & de vérité qui régne dans les unes & dans les autres, il eſt aiſé de s'appercevoir que l'Auteur ne les a écrites que pour remplir ſon devoir, ou ſatisfaire des amis, qui avoient confiance en lui. M. de Fontenay y paroît bien loin de cette préſomption qui fait que l'on expoſe au grand jour de l'impreſſion tant d'Ouvrages qui en ſont ſi peu dignes : il n'avoit conſervé des copies de ces Lettres que pour l'inſtruction de ceux de ſa famille. Loin d'épouſer à cet égard la façon de penſer trop modeſte de l'Auteur, on a cru que le Public en pourroit retirer quelque utilité. Et c'eſt l'unique motif qui ait déterminé à les faire imprimer. La formation des mœurs des Princes eſt un des plus grands objets qu'un Citoyen vertueux puiſſe embraſſer ; leurs bonnes ou mauvaiſes qualités influent ſur toute la ſociété *, & font ſouvent la gloire ou la honte, le bonheur ou le malheur d'une Nation.

* *Quo pernicioſius de Republica merentur vitioſi Principes, quòd non ſolum vitia concipiunt ipſi, ſed ea infundunt in Civitatem : neque ſolum obſunt quod ipſi corrumpuntur, ſed etiam quod corrumpunt, pluſque exemplo quam peccato nocent.* Cicer. *de Legibus. Lib. III.*

M. de Fontenay étoit un Gentilhomme, ou comme il le dit lui-même, *un Cadet de Basse Normandie*, qui n'a dû qu'à lui seul une science où il a excellé, & peut-être la premiere de toutes pour un Gentilhomme, la science du monde. Rien n'est si nécessaire, à celui sur tout qui est chargé de l'éducation d'un Prince, que cette intelligence, qui consiste à connoître le naturel & le penchant d'un chacun, & à s'y accommoder sans bassesse & sans flatterie, à parler & à se taire à propos (*a*). Il avoit coutume de dire: qu'il n'avoit eu d'autre Précepteur que les Moqueurs; & c'est une grande preuve qu'il avoit le cœur & l'esprit également bien faits; sçavoir ainsi profiter de la malignité des autres, c'est convertir les poisons en médecine.

La famille de Fontenay est ancienne. Parmi les cent Gentilhommes qui, en 1424 défendirent le Mont S. Michel contre les Anglois, sous la conduite du Sire d'Estouteville, il s'en trouve un nommé *Charles de Fontenay*, dont on voit encore les armes peintes sur le mur vis-

(*a*) Un grand point de sagesse est de bien régler sa langue. *Qui in verbo non offendit, hic perfectus est.* Charon. de la Sagesse, Liv. III.

à-vis la Chapelle du Saint. Malleville a donné les noms de tous ces braves François dans son Histoire Sommaire de Normandie. (*a*)

M. de Fontenay a laissé un fils & une fille tous deux morts sans enfans, à sçavoir M. de Nocé (*b*), dont on a beaucoup parlé pendant la Régence, & Madame du Torp sa sœur, connuë & estimée

(*a*) IV. Partie. Liv. XIII.

(*b*) M. de Nocé avoit épousé Mme de la Mésangere, fille de la célébre Mme de la Sabliere, & qui, au raport de ceux qui l'ont connuë, avoit hérité de l'esprit de sa mere. M. de Nocé, digne fils de son pere du côté de la probité, & courtisan sans être flateur, a sçu se concilier à la fois l'estime du public & l'amitié de son Prince. Sans parler du goût qu'il avoit pour les Arts, c'étoit lui-même un homme de beaucoup d'esprit, plein de feu & d'imagination; mais trop enclin à la raillerie. On l'a accusé d'avoir abusé plus d'une fois de la facilité qu'il avoit de faire rire aux dépens des autres. Le Duc de Brancas deffunt avoit coutume de dire de lui : Nocé *à nocendo*, & peut-être s'est-il permis l'exageration pour joüer sur le mot. Quoiqu'il en soit, la gloire d'être le fleau des Ridicules, coûte souvent cher, & bien évaluée est peu de chose. *Lingua placabilis*, dit le Sage, *lignum vitæ ; quæ autem immoderata est conteret spiritum.* D'ailleurs la façon de penser singuliere de M. de Nocé l'a toute sa vie écarté du bonheur qui devoit être la récompense de l'honnêteté.

de tous les gens d'esprit de ce siécle. (a)

On auroit souhaité pouvoir recueillir quelques faits particuliers qui fissent connoître davantage au Public l'Auteur de ces Lettres ; mais on n'a fait sur cela que des recherches inutiles. Sa famille est éteinte, & il se trouve aujourd'hui peu

(a) Mme du Torp a relevé le prix des graces naturelles à son Sexe par une sagesse qui ne s'est jamais démentie. C'étoit le fruit d'un grand sens dont elle étoit doüée, & qui l'a fait joüir jusques au milieu des contrariétés qu'elle a éprouvées dans ses plus belles années, d'une tranquillité que son frere n'a pû goûter dans le sein même de la prosperité. S'il ne falloit se méfier des diseurs de bons mots, on seroit tenté de croire que malgré la douceur de ses mœurs, son esprit avoit quelque teinture de celui de son pere ; M. le Duc d'Orleans demandant un jour au Duc de Brancas, dont nous venons de parler, ce qu'il pensoit de Mme du Torp, il répondit que c'étoit *Nocé passé à la fleur d'Orange*. Son portrait peint par Santerre a donné lieu aux vers suivans, qui sont de M. de Fontenelle.

C'est ici Madame du Torp,
Qui la voit sans l'aimer a tort,
Mais qui l'entend & ne l'adore,
A mille fois plus tort encore ;
Pour celui qui fit ces vers-ci,
Il n'eut aucun tort Dieu merci.

de gens vivans qui l'ayent connu. Il faut le regarder comme un de ces hommes vertueux dont la vie ne demeure ignorée que parce qu'ils ont toujours été ſages & honnêtes. Il eſt rare que l'on parle de celui qui ne cherche point à faire parler de lui ; & l'homme d'un vrai mérite ſonge moins à faire du bruit qu'à remplir ſes devoirs. La veritable vertu ne ſouhaite pas un plus ample, ni plus riche théatre pour ſe faire voir que ſa propre conſcience. Plus le Soleil eſt haut, moins il fait d'ombre, plus la vertu eſt grande, moins elle cherche de gloire. Tout ce que l'on a pû apprendre de M. de Fontenay, c'eſt que ç'a été l'un des hommes de ſon ſiécle qui a eu le plus de probité. Quel éloge! & que ſont en comparaiſon tous les talens, toutes ces qualités brillantes dont le commun des hommes fait tant de cas?

Les Lettres que l'on publie aujourd'hui prouvent que c'étoit un homme d'un excellent jugement. On y voit qu'il penſoit comme Solon, *ou qu'il ne faut point approcher des Princes, ou qu'il faut leur dire la verité & les bien conſeiller* (a). Tout y reſpire la probité & cette noble

(a) Plutarque, vie de Solon.

hardiesse qu'inspire la vertu. On y sent ce que Montagne dit qu'il apperçoit *ès écrits des Anciens*, que *celui qui dit ce qu'il pense l'assene bien plus vivement que celui qui se contrefait.*

La flatterie, dit un de nos anciens Auteurs, (*a*) *est très-difficile à éviter & à s'en garder, non-seulement aux femmes, à cause de leur foiblesse & de leur naturel plein de vanité & amateur de loüanges, mais aux Princes à cause que ce sont leurs parens, amis & premiers Officiers, & ceux dont ils ne peuvent se passer qui sont ce métier.* (*b*) *Alexandre, ce grand Roi & Philosophe, ne s'en put deffendre : & il n'y a aucun particulier qui ne fit pis que les Rois, s'il étoit assiduellement essayé & corrompu par cette canaille de gens comme ils sont.* Que ne fait pas au contraire l'Auteur de ces Lettres pour mettre en garde le jeune Prince à qui il écrit contre les piéges des flatteurs, & pour le précautionner contre le poison de la loüange, dont la jeunesse se laisse si facilement enivrer ? (*c*) Quel-

(*a*) Charon. De la Sagesse, Liv. III.

(*b*) *Omnia assentari, is quæstus nunc est multò uberrimus.* Terent. Eunuch.

(*c*) *Necessarium est admoneri & habere aliquem advocatum bonæ mentis, éque tanto fremi-*

que matiere qu'il traite, ce n'eſt point un Maître qui le régente, c'eſt un ami qui le conſeille. S'il l'exhorte à la vertu, c'eſt avec une telle efficace qu'on ſent qu'il parle de l'abondance du cœur.

La plûpart de ceux que l'on place auprès des Enfans des Princes, ſont plus inſtruits dans les intrigues de Pompée & de Céſar que dans celles des Cours de France & d'Allemagne : ce ſont gens qui ont beaucoup lû, mais qui n'ont rien vû. M. de Fontenay paroît tel dans ſes Lettres, que Montagne déſiroit que fût fait un homme chargé de l'important emploi dont il étoit honoré. *Je voudrois*, dit ce Philoſophe François (*a*), *qu'on fût ſoigneux de choiſir un Conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, & qu'on y requît tous les deux, mais plus les mœurs & l'entendement que la ſcience, & qu'il ſe conduisît en ſa charge d'une maniere toute nouvelle.* M. de Fontenay avoit ſenti de quelle conſéquence étoit pour la France l'éducation de l'illuſtre Eleve qui lui avoit été confié. On voit qu'il n'a eu en

tu falſorum, unam denique audire vocem . . . . quæ tantis clamoribus ambitioſis exſurdato ſalutaria inſuſurret. Sen. Ep xxx. iv.

(*a*) Eſſais. Liv. I. Chap. XXV.

vûë que la gloire de son Prince, & qu'il connoissoit que la veritable consiste dans l'exercice des vertus les plus utiles à la société. *(a)*

Rien n'est si rare que ce que notre Auteur appelloit *un faiseur d'honnêtes gens* *(b)*. Comme les Princes doivent servir d'exemple & de modéle aux autres *(c)*,

(*a*) *Non nobis solum nati sumus, ortusque nostri partem Patria vindicat, partem amici.* Cic. *de Offic. Lib.* 1.

(*b*) Voici les qualités que Quintilien demande dans un Gouverneur : *Ipse nec habeat vitia, nec ferat, non austeritas ejus tristis non dissoluta comitas : ne inde odium hinc contemptus oriatur. Plurimus ei de honesto ac bono sit sermo. Nam quo sapiùs monuerit hoc rarius castigabit. Minime iracundus, nec tamen eorum qua emendanda erunt dissimulator, simplex in docendo, patiens laboris, assiduus potius quam immodicus. Interrogantibus libenter respondeat, non interrogantes percontetur ultro. In laudandis discipulorum dictionibus nec malignus, nec effusus, quia res altera tadium laboris, altera securitatem parit. In emendando qua corrigenda erunt non acerbus minimeque contumeliosus, nam id quod multos à proposito studendi fugat, quod quidam sic objurgant quasi oderint .... Vix autem dici potest quanto libentius imitemur eos quibus favemus.* Inst. *Orat. Lib. II.*

(*c*) *Cateris specimen esto. Quod si est, tenemus omnia. Ut enim cupiditatibus Principum & vitiis infici solet tota Civitas, sit emendari & corrigi continentia.* Cicer.

on exige encore davantage de ceux qui se chargent de les former ; on est en droit, pour ainsi dire, de leur demander des chefs d'œuvres. De voir un homme vertueux ou de l'être, ce n'est pas une chose étonnante, mais il faut être passé maître en vertu pour y sçavoir ranger les autres. Un Gouverneur à proprement parler est un Médecin qui guérit les maladies de l'ame. Ainsi quoi de plus précieux qu'un Ouvrage qui contient les principes & la pratique d'un art si utile au bonheur du genre humain ! Sans parler de ceux qui sont chargés de l'éducation des Princes, il est sûr que l'emploi de Gouverneur si peu estimé parmi nous, est un des plus importans pour l'Etat. La jeunesse en est la pépiniere. Comme de jeunes arbrisseaux soigneusement arrosés éclatent par leur verdeur & portent du fruit ; ainsi l'ame arrosée par de sages instructions, s'avance dans la perfection, & produit les fruits de la vertu (*a*). Locke dit que *la difference qu'il y a entre les mœurs & la capacité des hommes, vient plus de la différente éducation qu'ils ont reçuë, que d'aucune autre*

(*a*) *Fili à juventute tuâ excipe doctrinam, & usque ad Canos invenies sapientiam.* Eccles. *Cap.* 6.

chose (a). Les Sages de tous les tems ont tous été sur cela de même avis. Selon Plutarque : *La source de toute vertu & de toute prud'homie est d'avoir été bien élevé de jeunesse.* (*b*)

Cependant il y a long-tems qu'on en a fait le reproche aux Grands & aux gens riches de tous Etats, ils choisissent pour montrer le chant & la danse à leurs Enfans, les meilleurs Maîtres de ces deux Arts & leur donnent pour Gouverneur ou pour Précepteur le premier Pédant de College qui leur est offert. (*c*) Ceux

(*a*) De l'éducation des Enfans.

(*b*) C'est aussi le sentiment de Quintilien : *Falsa enim est querela, paucis hominibus vim percipiendi quæ tradantur esse concessam, plerosque vero laborem ac tempora ingenii tarditate perdere. Nam contra plures reperias & faciles in excogitando & ad discendum promptos. Quippe id est homini naturale : ac sicut aves ad volatum, equi ad cursum, ad sævitiam feræ gignuntur : ita nobis propria est mentis agitatio atque sollertia : unde origo animi cælestis creditur. Hebetes vero & indociles non magis secundum naturam hominis eduntur quam prodigiosa corpora & monstris insignia. Sed hi pauci admodum. Fuerit argumentum, quod in pueris elucet spes plurimorum : quæ cum emoritur ætate, manifestum est non naturam defecisse, sed curam.* Inst. *Orat. Lib.* 1.

(*c*) L'homme le plus vertueux n'est point assez, selon le même Auteur, pour un pareil em-

qui ſont plus difficiles veulent qu'un Gouverneur ait les airs, & connoiſſe les manieres du monde, quant aux mœurs on ne s'en informe pas, ce qui prouve que l'on fait plus de cas des talens les plus frivoles, que de la vertu & de l'honnêteté. On prend beaucoup de ſoin pour qu'un enfant ſache déclamer avec grace, tandis qu'on ne lui apprend pas même à penſer; car c'eſt en vain que la nature en a donné l'aptitude, ſi on n'exerce pas cette faculté, elle demeure en pure perte. Le moyen de s'étonner après cela ſi la plupart de nos jeunes gens ne ſont en effet que des Hiſtrions & des Baladins!

Il eſt vrai, comme le remarque encore l'un des plus judicieux Auteurs de l'Antiquité, (*a*) que pour faire un homme parfaitement vertueux, il faut que trois choſes y concourent. La nature, la raiſon & l'uſage. Il appelle raiſon la connoiſſance, & uſage, la pratique de ſes devoirs. Le

ploi: *Et Preceptorem eligere ſanctiſſimum quemque (cujus rei precipua prudentibus cura eſt) & diſciplinam quæ maximè ſevera fuerit, licet; ut teneriores annos ab injuria ſanctitas docentis cuſtodiat, & ferociores à licentia gravitas deterreat.* Idem. *Lib. II. Cap.* 2.

(*a*) Plutarque, œuvres morales.

commencement nous vient de la nature, le progrès & l'accroiſſement de la raiſon, & l'accompliſſement, de la pratique de ce qu'elle nous enſeigne. (*a*) La vertu ne peut qu'être défectueuſe ſi une de ces parties vient à l'être, car la nature ſans la connoiſſance n'eſt qu'un agent machinal & aveugle ; la connoiſſance ſans la nature n'opere jamais aſſez. Ariſtote a formé Alexandre, Seneque n'a pû former Néron. Quant à la pratique, elle ſera toujours imparfaite tant qu'elle ſera deſtituée des deux premieres parties. C'eſt le concours de toutes les trois qui fait les Titus & les Trajans. Voilà pour ce qui regarde les Eleves.

A l'égard des Gouverneurs, il eſt fort rare d'en trouver de bons, & plus encore des gens qui ſachent les choiſir. Les uns ne ſont pas aſſez attentifs à chercher le mérite, les autres n'ont pas aſſez de connoiſſance pour le découvrir, & preſque perſonne ne ſçait l'employer. Souvent même on le rejette comme incommode. Il faut être honnête pour cher-

(*a*) Salomon dit lui-même, en parlant de l'éducation de ſa jeuneſſe : *Puer autem eram ingenioſus, & ſortitus ſum animam bonam.* Sap. Cap. 8.

cher l'honnêteté. Il faut avoir l'esprit bien fait & la conscience bien pure pour s'attacher des personnes qui ayent des lumieres & de la probité. Avoüons la vérité, la plûpart des gens aiment mieux payer fort cher un Cuisinier qui mette leur table en réputation, que de songer à placer auprès de leurs enfans un homme éclairé & honnête, capable d'en faire des Citoyens vertueux & propres à servir leur Patrie dans les differens emplois où ils peuvent être appellés: (*a*) En cela sans le sçavoir les gens du monde suivent un des principes de la Philosophie d'Epictete. *Apprenez*, dit ce Philosophe Stoïque, *que vous devez plutôt souffrir que votre fils devienne méchant, que de vous rendre malheureux.*

(*a*) Plutarque dans un Traité que nous avons de lui sur la maniere d'élever les enfans, raporte un mot d'Aristippe plein de sens : Un Pere surpris qu'il lui demandât mille dragmes (500 liv.) pour instruire son fils, Quoi ! s'écria-t-il, j'acheterois à ce prix un esclave ; *vous en aurez deux pour un*, repliqua le Philosophe ; voulant dire par là à ce Pere avare qu'il ne feroit qu'un esclave de son fils. M. Rollin dit à ce sujet, que les gens sensés & raisonnables doivent voir avec quelque peine qu'un Intendant, un Secretaire, quelquefois même un Portier fait chez eux une plus grande fortune que le Précepteur du Fils de la Maison.

heureux. (a) Maxime veritablement dangereuse pour la Société, puisqu'elle porte l'homme à la négligence de ses devoirs.

Qu'arrive-t-il de ce peu d'attention que l'on apporte au choix de ceux à qui l'on confie ses Enfans ? C'est que l'on traite sans égard ceux que l'on a pris sans estime. On ne les regarde que comme les premiers Domestiques de la Maison ; un Enfant s'en apperçoit, il prend les mêmes sentimens, & dès-lors le Précepteur ne peut plus rien pour son éducation ; c'est en vain qu'on ordonne à des Enfans, quelques jeunes qu'ils soient, de respecter ceux qu'on traite avec mépris ; on ne peut leur inspirer que les sentimens dont on leur donne l'exemple. C'est avec raison que M. de la Motte a dit : *(b)*

Que qui forme les Rois est presque leur égal.

Cela est encore plus vrai dans les autres Etats à proportion. Celui qui éleve un Enfant ne fait que remplir l'office de son Pere ; & comment veut-on qu'il s'en acquitte, lorsqu'on traite comme un Domestique celui que l'on devroit traiter comme son ami ? Celui qui vous rend le plus essentiel de tous les servi-

(*a*) Enchir. Epict.
(*b*) Inès de Castro.

ces, en ſe chargeant de ce que Dieu & la nature exigent de vous, d'élever vos Enfans.

Malheureuſement ceux mêmes qui ſouhaiteroient le plus de leur donner une bonne éducation, ſont quelquefois les dupes de l'artifice que l'on employe pour leur en impoſer. (*a*) Le faux mérite n'oublie rien pour paſſer pour le vrai. Combien de gens ſe laiſſent ſurprendre par les choſes mêmes qui devroient les mettre ſur leurs gardes ? En effet, tout ce qui s'efforce de reſſembler au mérite, eſt trop inquiet pour y reſſembler long-tems. Moins un homme ſe ſent honnête, plus il employe d'art à le paroître ; mais malgré tous ſes efforts, il ne peut établir dans toute ſa conduite, cette harmonie qui ſe trouve naturellement dans celle d'un homme dont la probité n'eſt point affectée. (*b*) La nature s'échape de tems en tems ; il n'y a que le vrai qui ſoit égal. La vertu n'a qu'un viſage.

Les Princes en particulier ſont ſouvent encore plus mal élévés que les autres, & ſur ce ſujet M. de Fontenay

(*a*) *Fallit enim vitium ſpecie virtutis.* Juven.

(*b*) *Non eſt hujus animus in recto cujus acta diſcordant.* Sen.

donne les avis les plus judicieux, & qui tendent également à leur bien particulier & à celui de la société en général. C'est ainsi qu'avec raison il soutient que l'on doit les élever comme destinés au Gouvernement de l'Etat, que comme leur naissance les approche du Trône, ils doivent mettre leur plus grande gloire à en être les soutiens, qu'elle les met à portée d'aspirer au plus grand bonheur qu'un être raisonnable puisse souhaiter, c'est d'être profitables au Public en se mêlant des affaires, & aux particuliers, en protegeant les foibles contre l'oppression des forts. Il leur fait sentir combien un Prince doit rougir d'être le premier par le rang & après beaucoup d'autres par le mérite. (*a*) Cyrus disoit qu'il n'appartenoit à nul de commander, qu'il ne fût meilleur que ceux à qui il commandoit.

Ce sage Gouverneur tâche de les convaincre de quelle importance il est pour eux de se rendre aimables & bienfaisans. (*b*) La hauteur fait souvent haïr ce-

(*a*) *Magnam fortunam, magnus animus decet.* Sen. de Clem.

(*b*) *Nihil tam secundam naturam, quam juvare consortem naturæ.* Plin.

Nec ullum tam immansuetum animal est, quod

lui qui d'ailleurs a les plus grandes qualités. (*a*) Elle fait mépriser ceux qui ne la peuvent justifier que par la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes (*b*). Au contraire tout ce qui prouve qu'un Prince est sans orgueil, prouve qu'il est véritablement grand. Il ne peut ajoûter à son élévation qu'en affectant d'en descendre, & de prouver par là qu'il en est digne, puisqu'il n'y est pas attaché (*c*). Combien les Princes n'ont-ils pas à gagner à se montrer ainsi affables, débonnaires, modestes même? Le Peuple par un tribut d'estime, d'amour & de vénération, leur rend cent fois plus qu'ils ne quittent pour s'abaisser jusqu'à lui. Si pourtant c'est s'abaisser que d'être homme avec des hommes. Plutarque remarque que le célébre Dion, qui chassa les Tyrans de Siracuse & y rétablit la liberté, avoit quelque chose de dur & d'austere

non cura mitiget, & in amorem sui vertat. Sen. de Benef.

(*a*) *Vanam superbiæ magnitudinem, & quæ in odium etiam amanda perducat.* Idem.

(*b*) *Odibilis coram Deo est & hominibus superbia.* Eccles. Cap. 10.

(*c*) *Cui nihil ad augendum fastigium superest, hic uno modo crescere potest si se ipse submittat, securus magnitudinis suæ.* Paneg. Traj.

dans l'humeur qui éloignoit un peu de lui jusqu'aux plus gens de bien, & jusqu'à ses meilleurs amis. Platon qui l'avoit souvent averti de ce défaut, l'en fit souvenir depuis dans une Lettre où il lui parloit ainsi : » Songez, je vous prie, qu'on » trouve que vous manquez de douceur, » mettez-vous bien dans l'esprit, que le » moyen le plus sûr de faire réussir les » affaires, c'est de se rendre agréable à » ceux avec qui l'on a à traiter. *La fierté » écarte tout le monde, & réduit un homme » à la solitude.*

Les Princes sont sans cesse occupés des avantages de leur naissance ; ils n'en connoissent pas réellement les plus grands. Ils peuvent acquérir de la considération à peu de frais ; on leur rend beaucoup pour le peu qu'on leur demande, on leur fait une vertu de leur soumission à la Loi, on admire en eux ce qui rendroit à peine un particulier remarquable. Qu'ils soient seulement des hommes, nous en faisons des Dieux ; témoin ce mot des Athéniens à Pompée : *Autant est-tu Dieu comme tu te reconnois homme.* Si un Prince raisonnoit conséquemment, comment pourroit-il mettre au rang des privileges de sa naissance, celui de se soustraire à la

Loi, de qui seule il tient toute sa grandeur? Le véritable interêt de ceux qui doivent tout à l'ordre établi, est d'être les premiers à le respecter. Dans un Etat où il n'y auroit plus de Loix, il n'y auroit bientôt plus de Princes. Non, ce n'est point un avantage, c'est un malheur que de pouvoir être injuste avec impunité, puisqu'un penchant pervers porte la plûpart des hommes à tout le mal qu'ils peuvent faire.

On peut dire que M. de Fontenay parle des Sciences en homme qui en connoissoit bien l'objet, & qui sçavoit faire le choix de celles qu'on doit montrer aux Princes. Son principe paroît avoir été *paucis opus esse litteris ad bonam mentem.* En effet quelle folie que de persecuter un enfant pour le forcer à s'appliquer à des choses qui lui seront un jour totalement inutiles. Pourquoi retenir dans les vetilles de la Grammaire Latine, celui à qui l'on ne peut trop tôt montrer la carriere de la gloire où il est appellé par sa naissance. Il n'est pas nécessaire que celui qui est chargé de l'instruction d'un Prince lui montre tout, il suffit qu'il lui montre l'usage de tout. Malheur aux Princes qui, comme le dit Charron, * sont élevés

* De la Sagesse, Liv. 3.

par *ces gens qui font de Science métier & marchandise, Science mercenaire, pédantesque, sordide & méchanique*. C'est là l'espece de Science qui ne se rencontre jamais avec la sagesse, (*a*) & qu'un des plus sages & des plus sçavans hommes qui ayent vêcu (*b*) appelle non-seulement vaine, mais encore nuisible, pénible & fâcheuse (*c*).

Si Jacques I. Roi d'Ecosse & d'Angleterre eût été élevé suivant ces sages principes, il n'eût pas négligé les soins du Gouvernement, pour passer son tems à des disputes de Théologie, que l'on doit laisser à ceux qui sont faits pour l'enseigner, & où il ne convient point à un Prince de se livrer comme un Professeur d'Université. Combien même est-il de choses qu'il vaut mieux ignorer, que d'ignorer qu'elles sont vaines (*d*). Il est

(*a*) *Socrates hanc summam dixit esse sapientiam, bona malaque distinguere.* Senec. Ep. 2.

(*b*) L'Ecclesiaste.

(*c*) *Cujus ista errores minuent? Cujus cupiditates prement? Quem fortiorem, quem justiorem, quem liberatiorem facient.* Sen. de Brevitate vitæ. Cap. 14.

(*d*) *Et mirantur hæc homines & stupent qui nesciunt ea, & exultant atque extolluntur qui sciunt, & per impiam superbiam, recedentes & deficientes à*

toujours à craindre que celui qui eſt grand dans les petites choſes, ne ſe trouve petit dans les grandes.

C'eſt un grand ornement que la Science, dit Montagne à Madame Diane de Foix, *& un outil de merveilleux ſervice, notamment aux perſonnes élevées en tel degré de fortune comme vous l'êtes; à la vérité elle n'a point ſon vrai uſage ès mains viles & baſſes; elle eſt bien plus fiere de prêter ſes moyens à conduire une guerre, à commander un Peuple, à pratiquer l'amitié d'un Prince, qu'à dreſſer un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une maſſe de pillules* (*a*). Voilà le but que celui qui préſide à l'éducation d'un Prince ne doit jamais perdre de vûë, c'eſt de ne lui montrer que les Sciences qui peuvent lui être utiles, & qui ſont vraiment dignes de lui. Au lieu de l'éclairer, il l'aveugle, s'il ne lui apprend pas que toutes les Sciences du monde ne ſont rien au prix de la ſageſſe. (*b*)

lumine tuo; tanto ante ſolis defectum futurum prævident & in præſentia ſuum non vident. D. Aur. Auguſt. Confeſſ. Lib. 5.

(*a*) Eſſais, Liv. 1. Chap. 25.

(*b*) *Sapientia vera nihil aliud eſt quam in omni materia veritatis ſcientia. Ea vero cum memoria*

Nous

Nous ajoûterons comme une eſpece de Commentaire à ce paſſage de Montagne, que rien n'eſt ſi avantageux, ou plutôt ſi néceſſaire à un Prince que d'être éloquent. (a) L'éloquence eſt ce qui fait éclater les dons de l'eſprit; c'eſt par elle qu'un Prince aſſujettit ſes inferieurs, & ſe releve au-deſſus de ſes égaux. C'eſt par ſon éloquence qu'il s'acquiert des amis, & qu'il fait trembler ſes ennemis. Les paroles douces & obligeantes qui ſortent de la bouche d'un Prince, gagnent les cœurs les plus fiers : quelquefois par un ſeul mot prononcé à propos, il ſe fait admirer, craindre & aimer. Comme un flambeau éclaire bien mieux quand il eſt placé en haut, ainſi l'éloquence qui eſt la lumiere de l'eſprit, a bien plus d'éclat dans la bouche d'un grand Prince, que dans celle d'une perſonne du commun. C'eſt par la parole qu'il exécute les réſolutions que la prudence lui ſug-

rerum per appellationes certas & definitas excitata derivetur, non animi acris & repentini impetus, ſed rationis recta, id eſt Philoſophia opus eſt. Hobbes.

(a) *Eſt enim eloquentia una quadam de ſummis virtutibus, &c.*

Eloquentia vero qua & Principibus maxime ornamento eſt, &c. Cicer.

gere, & qu'il achéve heureusement les entreprises les plus périlleuses (*a*). La parole d'un grand Prince inspire du courage, donne de la force & de la hardiesse, & fait trouver des mains & du cœur même à ceux qui sembloient n'en point avoir. Cesar n'a pas moins dû ses succès à son éloquence qu'à sa valeur; il n'eût point triomphé à Pharsale, s'il n'eût sçû auparavant s'assurer l'affection des soldats qui y combattirent pour lui. (*b*)

Des Lettres, comme celles de M. de Fontenay, peuvent être également utiles, & aux Princes & à ceux qui les instruisent (*c*). Comme on dit peu la

(*a*) *Neque enim hoc concesserim rationem rectæ honestæque vitæ (ut quidam putaverunt) ad Philosophos relegandam, cum vir ille civilis & publicarum privatarumque rerum administrationi accommodatus, qui regere consiliis urbes, fundare legibus, emendare judiciis possit, non alius sit profecto quam Orator.* Quinct. *Inst. Orat. lib.* 1.

(*b*) Il arrive quelquefois que des Généraux d'Armée, faute d'avoir leur esprit cultivé par les Belles-Lettres, diminuent eux-mêmes l'éclat de leurs victoires par des relations seches, informes & languissantes, & que leur plume soutient mal les exploits de leur épée. Ils sont en cela bien différens de Cesar, de Polybe, &c. M. Rollin.

(*c*) *Dignissima certè scientiarum, hæc ipsa est, quæ ad Principes pertinet, hominesque in regendo*

vérité aux Princes, il eſt bon qu'il y ait des Livres qui la leur diſent. Ce ſont communément les ſeuls bons Conſeillers qu'ils ſoient à portée de conſulter. C'eſt pour cela qu'au rapport de Plutarque, *Demetrius, ſurnommé le Phalérien, conſeilloit au Roi Ptolomeus d'acheter & lire les Livres qui traitent du Gouvernement des Royaumes & Seigneuries ; car ce que les mignons de Cour n'oſent dire à leurs Princes, eſt écrit en ces Livres-là.* (*a*)

Il n'eſt guere même de Particulier, de quelque état qu'il ſoit, à qui la lecture de ces Lettres ne puiſſe être profitable. Ce qui ſuffit pour faire un bon Citoyen, ne ſeroit pas aſſez pour former un grand Prince ; mais aſſurément on ne peut être un grand Prince ſans être un bon Citoyen. Les vertus civiles ſont la baſe de toutes les autres. D'ailleurs ſi le Ciel n'a pas voulu que nous ſoyons nés Princes, il ne nous deffend pas d'avoir les ſentimens dignes d'un Prince ; C'eſt en ce ſens ſeul qu'il eſt permis à chacun de ſortir de ſon état : tout ce qui éleve l'ame, la porte à l'amour des grandes choſes,

genere humano occupatos. Hobbes, *de Cive.*

(*a*) Oeuvres Morales.

& toutes celles de ce monde ne sont si mal gouvernées, que parce qu'elles sont entre les mains de gens au-dessous de leur place par leur façon de penser.

Indépendamment de l'éducation des Princes, de quelle importance n'est pas celle des Grands, qui sont en beaucoup plus grand nombre, & qui à bien des égards doit être la même. Combien ne sont pas coupables, & envers leurs enfans & envers la société même, les peres insensés qui négligent d'y veiller! (*a*) Ne devroient-ils pas regarder ce soin comme le plus sacré de leurs devoirs? Ils se privent par là des prospérités que le Ciel répandroit sur leur famille (*b*):

(*a*) Cette négligence chez les grands vient d'un deffaut qui est commun parmi eux, & qu'un ingénieux Ecrivain de ce siécle a très-bien remarqué: *Ils aiment*, dit-il, *leur posterité & ne se soucient point de leurs enfans.* C'est dommage qu'un Auteur qui a si bien peint nos mœurs ne se soit pas proposé pour but de les corriger. C'est entendre mal ses intérêts, que d'employer son esprit à des écrits aussi dangereux que les vices dont ils sont la censure.

(*a*) *Qui docet filium suum, lætabitur in illo, & in medio domesticorum in illo gloriabitur.*
Mortuus est pater ejus, & quasi non est mortuus, similem enim reliquit sibi post se. Eccles. cap. 30.

La plus grande gloire, le plus grand plaisir pour un pere ne consiste-t-il pas à se voir revivre dans un fils digne de lui ? Plutarque remarque le soin particulier que prit Paul Emile pour l'éducation de ses enfans, & qu'il se faisoit un devoir d'assister lui-même le plus souvent qu'il lui étoit possible à tous leurs exercices. Aussi eut-il l'avantage de donner à Rome un second Scipion l'Africain, vainqueur de Carthage & de Numance.

Quels éloges ne mérite pas la conduite de Philippe Roi de Macedoine ! C'est au milieu de ses conquêtes & de ses plus grands exploits qu'il devint Pere ; il écrivit aussi-tôt à Aristote une lettre qu'Aulugelle nous a conservée (*a*), & que nous rapporterons ici comme une leçon digne de ce grand Prince sur l'importance d'une bonne éducation ; Voici la Lettre : *Je vous donne avis qu'il m'est né un Fils. Je ne remercie pas tant les Dieux de sa naissance, que du bonheur qu'il a d'être venu au monde pendant qu'il y a un Aristote sur la terre. Car j'espere qu'élevé de votre main & par vos soins, il deviendra digne de la gloire de son Pere & de l'Empire que je lui laisserai.*

(*a*) Liv. IX. Chap. 3.

Outre les vertus qui doivent être propres à ceux qui ſont nés pour gouverner, il en eſt, comme nous l'avons dit, qui ſont également néceſſaires ou avantageuſes dans tous les états. Dans les Païs même où la naiſſance a les plus grands priviléges, en combien d'occaſions eſt-elle obligée de céder les places au mérite ? Pluſieurs ſont arrivés par cette voye aux premieres dignités de l'Egliſe, des Armes & de la Robbe, & il ſeroit à ſouhaiter que les exemples en fuſſent plus communs. En un mot quelque éloigné que l'on ſoit de ces premieres places où la Providence appelle ſi peu d'hommes, combien en eſt-il qui parviennent à commander à leurs Concitoyens, & à exercer ſur eux une autorité qui les met à portée de faire des heureux ou des malheureux ? Les uns ſont deſtinés à commander des Armées, les autres à l'adminiſtration des loix, ceux-ci aux fonctions importantes du Miniſtere. Il n'exiſte que trop d'hommes qui ont aſſez d'autorité pour en pouvoir abuſer impunément.

A quelque point que nous nous ſoyons étendus ſur l'objet de ces Lettres, il nous paroît ſi intéreſſant pour la Société, que

nous ne craindrons pas d'entrer encore dans quelques détails sur les Ouvrages écrits dans notre Langue, qui traitent de la même matiere.

Un des meilleurs en ce genre est celui qui a pour titre : *De l'Education des Enfans ; & particulierement de celle des Princes, où il est démontré de quelle importance sont les sept premieres années de la vie.* (a)

Comme ce Livre a eu le sort de presque tous les Livres qui ne sont qu'utiles, c'est-à-dire, qu'il n'en a paru qu'une édition, qui est devenuë fort rare ; nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'en extraire un Chapitre, pour en faire sentir le mérite & connoître l'esprit.

DE LA VAILLANCE.

CHAPITRE XXV.

» Puisque la vaillance est la vertu » qui a emporté le prix sur toutes les au- » tres, elle est sans doute la plus rare & » la plus difficile à produire dans le cœur » de ceux qui ne l'ont pas, parce qu'il » n'y a pas de vertu qui dépende plus du

(a) A Amsterdam, chez Daniel Elzevier. 1679.

» tempérament (*a*). La justice & la pru-
» dence s'acquiérent par l'étude & par
» l'expérience ; (*b*) mais la vaillance ou

(*a*) Le Comte de Rochester dans sa *Satire contre l'Homme*, dit que *tous les hommes seroient lâches s'ils osoient l'être.* M. Hobbes dans son *Leviathan*, chap. 6. prétend que *le courage & la colere sont la même chose.* Le Comte de Shaftesbury remarque judicieusement que le Poëte & le Philosophe n'ont prouvé autre chose sinon qu'ils étoient tous deux poltrons. Le véritable courage est calme, & les hommes les plus braves sont les plus éloignés d'une insolence brutale. Ce qui est fait dans la colere ne doit pas être mis sur le compte de la valeur, » autrement, dit-il, » les femmes auroient droit de se donner pour le » sexe le plus courageux. Leur haine & leur co- » lere sont plus constantes & plus fortes que cel- » les des hommes. « *Essai sur la liberté de l'esprit.*

(*b*) Les Rois de Perse avoient coutume de placer auprès de leurs enfans quatre hommes d'élite pour veiller à leur éducation ; un Sçavant qui leur enseignât les Sciences, un homme prudent qui corrigeât leurs affections, un homme juste qui formât leur esprit à l'équité, & enfin un homme brave qui leur apprît l'Art Militaire, & qui les mît dans le chemin de la gloire. Il est certain que ce dernier Maître ne pouvoit réussir qu'autant qu'il trouvoit un Prince capable de recevoir ses leçons. Aussi est-il dit qu'il enseignoit l'Art Militaire & non pas la bravoure, qui ne peut s'enseigner. Il seroit heureux de trouver toutes ces qualités réunies dans celui qu'on donneroit à un Prince pour Gouverneur.

» la valeur naît d'une certaine éléva-
» tion d'ame qui ne s'acquiert point par
» l'étude. C'est, dis-je, une force natu-
» relle qui ne se donne point : (*a*) il est
» vrai que sans la justice & la prudence,
» elle n'est point une vraie valeur, mais
» une fureur qui se rencontre dans les bê-
» tes, & dans les hommes les plus bru-
» taux ; (*b*) mais il faut avoüer aussi que
» sans cette force naturelle que l'on
» nomme le cœur ou le courage, toute la
» politique ne sçauroit rendre un hom-
» me vaillant. Il n'y a point de raisonne-
» ment qui ne succombe sous la lâcheté.
» Combien voit-on de personnes qui ont
» beaucoup d'esprit pour les délibera-
» tions, mais qui n'ont point de cœur
» pour l'exécution? Il est donc vrai qu'une
» personne qui a l'ame forte, & qui ne
» se trouble point du danger, en est sur-
» tout obligée à la naissance, & à l'heu-

(*a*) *Timidorum contemptrix, quæ terribilia & sub jugum libertatem nostram mittentia, despicit, provocat, frangit.*

(*b*) *Non solùm scientia quæ remota est à justitia, calliditas potiùs quàm sapientia est appellanda, verum etiam animus paratus ad periculum, si sua cupiditate, non utilitate communi impellitur, audaciæ potius nomen habet quàm fortitudinis.* Plato apud Cicer.

» reuſe conſtitution de ſon tempérament ;
» mais les plus grands avantages naturels
» doivent être cultivés par l'adreſſe de
» l'éducation, ſi l'on ne veut qu'ils s'a-
» batardiſſent ; & il eſt incomparable-
» ment plus aiſé de gâter les dons de la
» nature, que de rémédier à ſes défauts.
» (*a*) Car ſi un enfant eſt né lâche, où
» eſt le moyen de lui donner du cœur ?
» Mais qu'il ſoit naturellement hardi, il
» n'y a rien de plus aiſé que de le rendre
» timide. Cette timidité s'apperçoit plus
» naturellement aux enfans des Princes,
» quoiqu'il y ait ſujet de croire qu'ils
» ayent tiré de leurs illuſtres Ancêtres un
» ſens plus noble & une ame vigoureuſe :
» & la cauſe de cela eſt aſſurément de
» ce qu'ils ont eu le malheur d'être éle-
» vés les ſix ou ſept premieres années de
» leur vie avec des femmes, (*b*) qui ne
» croyent pas ſe montrer affectionnées
» au bien du Prince, ſi elles ne trem-
» blent toujours de peur autour de lui.
» S'il ſe heurte légerement en joüant,
» elles l'effrayent tellement par leurs ex-

(*a*) *Nam bona facile mutantur in pejus ; nunc quando in bonum verteris vitia ?*

(*b*) *Cur hoc quantulumcumque eſt uſque ad ſeptem annos lucrum faſtidiamus.*

» clamations, qu'il doute s'il est encore » en vie; ce qui est cause qu'il demeure » foible & chancelant, & qu'il le faut » tenir quatre ou cinq ans par la li- » siere. On lui donne de la frayeur de » tout, du feu, du vent, du Soleil, de » la pluye. Cette petite créature qui est » toute nouvelle venuë au monde, croit » que tout y est fait pour lui nuire. On » en vient jusqu'à cette imprudence de » lui faire peur des armes, qu'il faut » qu'il apprenne à manier pour sa dé- » fense, & de la mort qu'il doit moins » craindre qu'aucune chose qui soit au » monde (*a*). C'est ainsi qu'on séme » la lâcheté dans les ames de ceux qui » sont faits pour faire vivre les peuples » en assurance.

L'Auteur de cet Ouvrage est parti des mêmes principes que Montagne (*b*), & M. Locke (*c*). Il a comme eux senti l'in-

(*a*) *Item à nullâ re honestâ periculi aut laboris magnitudine deduci oportere: Antiquiorem mortem turpitudini haberi.*

(*b*) Essais, Liv. 1. chap. 25. De l'institution des Enfans.

(*c*) *De l'éducation des Enfans.* Il y a grande apparence que le Chapitre de Montagne que nous venons de citer, a donné lieu à l'Ou-

fluence du Physique sur le Morale, & qu'à l'âge où un enfant n'est pas encore en état de comprendre ce que c'est que le vice ou la vertu, ou peut néanmoins par la façon de l'élever, le rendre plus ou moins susceptible des impressions de l'un ou de l'autre. Les pensées des hom-

vrage de M. Locke, il n'y fait que développer les principes de Montagne, & en faire sentir toute l'importance. C'est ainsi que ce passage d'Aristote : *Nihil est intellectu humano quod non prius fuerit in sensu*, est le germe fécond dont ce célébre Philosophe Anglois a sçu tirer son Essai sur l'Entendement humain, Ouvrage qui lui a fait tant d'honneur. Ni tous ceux qui ont commenté la Philosophie d'Aristote, ni ceux qui l'ont enseignée dans les Colléges, n'avoient pas apperçu les conséquences d'un principe si lumineux. La plûpart des hommes & des Sçavans même sont aveuglés par le préjugé. Ils vont chercher au fond d'un puits la verité qui est devant leurs yeux.

Quant au Traité *de l'Education des Enfans* de M. Locke, ceux qui y sont employés en peuvent tirer de grands secours ; & les Maîtres de Pension, qui en cette partie ont tant besoin de guide, n'en peuvent choisir un meilleur. Après nous avoir appris dans son *Essai sur l'Entendement*, comment l'esprit devient capable de penser, il enseigne en ce petit Traité de quelle façon il faut s'y prendre pour que chaque homme pense de la maniere la plus avantageuse pour son bonheur & pour celui de la société où il est né.

mes naissent de leurs inclinations, leurs discours sont proportionnés à leur sçavoir, mais comme l'a remarqué Machiavel, l'habitude seule régle & détermine leurs actions.

Un Ecrivain qui s'est cru fait pour montrer aux autres : *l'Art de former le cœur & l'esprit d'un Prince*, (*a*) ne raisonne pas à beaucoup près avec autant de justesse & de solidité, lorsqu'il dit que *le Ciel prend soin de mettre dans les ames destinées à être les maîtresses du monde, je ne sçais quelles semences de vertu qu'on ne voit pas dans le commun des hommes, & qu'elles sortent en meilleur état des mains de leur Créateur*. Rien n'est plus dangereux que de flatter les Princes au point de leur persuader qu'ils sont faits d'une pâte differente des autres hommes. Tout Prince qui sera élevé selon ces principes, courrera risque d'en éprouver la fausseté & de valoir moins que le commun de ceux qui lui sont inferieurs par la naissance.

Loin d'entretenir un orguëil, qui ne se fait que trop tôt sentir dans les enfans, & qui croît à mesure que la bassesse de ceux qui sont autour d'eux les font mieux

(*a*) A Paris chez la veuve Thiboust 1678.

appercevoir de leur élévation, (a) on ne peut trop leur répéter que nous tirons tous notre origine de la même source, (b) Princes & Rois, vous descendez comme nous de celui qui a été formé du limon de la terre. De quoi les Grands du monde peuvent-ils s'enorgueillir ? Sont-ils autre chose qu'une poussiere placée un peu plus haut ? Cette naissance est un pur effet du hazard, & ne met en eux aucun mérite réel ; mais l'honnêteté, la vertu, l'application aux grandes choses, dépendent de leur choix & leur font un mérite propre & personnel (c). *Ceux*, dit Charon, (d) *qui n'ont rien en soi de recommandable que cette noblesse de chair & de sang, la font fort valoir, l'ont toujours en bouche, en enflent les jouës & le cœur (ils veulent ménager ce peu qu'ils ont de bon) à cela les cognoist-on, c'est signe qu'il n'y a*

(a) *Hæc satis ad juvenem quem nobis fama superbum tradit & inflatum, plenumque Nerone propinquo.* Juven.

(b) *Eadem omnibus principia, eademque origo. Nemo altero nobilior, nisi cui rectius ingenium, & artibus bonis aptius.* Senec. de Benef. Lib. III.

(c) *Quæsitam meritis sume superbiam.* Horat.

(d) De la Sagesse Liv. I.

rien plus, puisque toujours ils s'y arrêtent. (a)

Non seulement on doit apprendre à un Prince à ne se point laisser éblouir par l'éclat de sa naissance, on doit lui apprendre encore à ne point avoir de mépris pour ceux dont la naissance est obscure; car c'est un défaut où ils penchent volontiers. *Contemptor animus & superbia commune nobilitatis malum* (b). Un grand nom est un grand avantage; mais si celui qui le possede n'en est pas digne, on ne lui doit qu'un respect extérieur & de pure formalité. C'est une belle ame qu'il faut estimer & aimer (c). *Quis generosus? ad virtutem à naturâ bene compositus animus facit nobilem, cui ex quacumque conditione supra fortunam licet surgere* (d). » L'avantage des grands sur les autres » hommes est immense par un endroit; » je leur céde leur bonne chere, leurs ri- » ches ameublemens, leurs chiens, leurs » chevaux, leurs singes, leurs fous &

(a) *Miserum est aliorum incumbere famæ.* Juven.

(b) Sallust.

(c) *Æsopo ingentem statuam posuere Attici, Servumque collocarunt æterna in basi, Patere honoris scirent ut cuncti viam.* Phæd.

(d) Senec.

Nobilitas sola est atque unica virtus. Juven.

» leurs flatteurs ; mais je leur envie le » bonheur d'avoir à leur service des gens » qui les égalent par le cœur & par l'esprit, & qui les passent quelquefois. (*a*)

Nous croyons devoir mettre au rang des Ouvrages dont la lecture peut être avantageuse à ceux qui sont chargés de l'éducation des Princes les *Maximes pour l'éducation d'un jeune Seigneur, avec les instructions de l'Empereur Bazile à son Fils.* (*b*) On ne connoît point quel est l'Auteur de ces Maximes, & l'anonyme qu'il a gardé prouve bien qu'il n'a eu d'autre dessein que d'être utile aux hommes, & que le désir de la réputation n'y a eu aucune part.

On prétend qu'une des choses sur lesquelles M. Paschal avoit le plus réfléchi, étoit l'instruction des Princes, & qu'on lui a souvent entendu dire qu'il n'y avoit rien à quoi il désireroit le plus de contribuer ; ainsi on fut fort surpris à sa mort de ne rien trouver sur cette matiere parmi ses papiers. C'est vraisemblablement ce qui lui a fait attribuer le Traité intitulé : *De l'Education d'un Prince, di-*

(*a*) La Bruiere.

(*b*) A Paris, chez Simon Langrogne 1690.

visée en trois Parties (*a*), qui a paru sous le nom du sieur *De Chanteresne*, que beaucoup de gens regardent comme un nom supposé. La plus commune opinion néanmoins est que ce Traité est de M. Nicole, & l'on a coutume de l'ajoûter à la suite de ses *Essais de Morale*. Quoiqu'il en soit, on ne peut douter que ce ne soit un Ouvrage de Messieurs de Port Royal, & un de ceux qui leur fait le plus d'honneur, soit par la maniere dont il est écrit, & les maximes judicieuses qu'il contient, soit par les grandes vûës qu'on s'y est proposé, & la piété éclairée qui y régne d'un bout à l'autre. Les vérités sublimes de la Religion, & la perfection de sa morale y sont traitées d'une maniere digne du sujet, qui éleve l'esprit, qui touche le cœur, qui convinct la raison (*b*). Après avoir exposé les gran-

(*a*) A Paris, chez la veuve Savreux 1670. Dans la seconde édition de 1671. on a changé le titre en celui-ci. *De l'éducation d'un Prince; avec quelques autres Traités sur diverses matieres morales.*

(*b*) On peut dire avec bien plus de raison des verités de la Religion, ce qu'un sage du Paganisme a dit de la connoissance des Corps célestes: *Omnia profecto, cum se à celestibus rebus refert ad humanas, excelsius magnificentiusque & dicet & sentiet.* Cicer.

des & magnifiques idées de la nature divine, on enseigne aux Princes les moyens d'en approcher autant que l'imperfection de la nôtre le permet.

Jusqu'ici nous n'avons point parlé des Ouvrages qui traitent de l'éducation des Princes destinés à régner. Ceux-ci sont d'une nature plus relevée, & sont aussi plus connus; cependant nous espérons que le Lecteur ne trouvera pas mauvais que nous hazardions quelques remarques sur ceux de cette espece qui y peuvent donner lieu.

Nous croyons d'abord devoir profiter de cette occasion pour rendre au Télémaque de M. de Fénélon la justice qui lui est dûë. C'est assurément le premier Ouvrage qui ait été composé en ce genre, & il est étonnant qu'un Auteur, qui d'ailleurs paroît montrer de l'esprit, en ait parlé avec si peu de retenuë. (*a*).

(*a*) Or maintenant Monsieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Itaque,
Votre Salente & ces murs malheureux,
Où vos Crétois tristement vertueux,
Pauvres d'effet & riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance;
J'admire fort votre stile flatteur,

Sans doute qu'emporté par un enthousiasme poëtique, qui quelquefois fait dire tant de sottises; il n'a pas assez réfléchi à la maniere dont il a traité un Prélat qui a fait tant d'honneur à notre Nation, & dont le nom doit être précieux à tous les gens de bien. Une Critique pareille, à la supposer sérieuse, ne peut faire de tort qu'à celui qui se l'est permise; comme badinage, elle est encore de la derniere indécence. D'ailleurs elle n'en imposera guére qu'à ceux qui sont assez peu judicieux pour prendre les plaisanteries pour des raisons. On se seroit bien gardé d'y répondre, si pour l'accréditer, on ne s'étoit avisé de la faire paroître sous un des plus grands noms que l'on puisse porter dans la Litterature. Mais comment se persuader qu'un Auteur qui a fait tant d'Ouvrages estimables à tous égards, ait pû s'oublier au point de s'en permettre un qui feroit un si grand tort à

Et votre prose encor qu'un peu trainante:
Mais, mon ami, je consens de bon cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.

Défense du Mondain.

ſon jugement, & qui eſt entierement contraire à l'honnêteté?

On ne prétend pas que le Télémaque de M. de Fénélon ſoit un Ouvrage ſans défaut (& quel eſt celui qui en eſt entiérement exemt ?) On croit ſeulement que l'équité ne permet pas de juger avec tant de ſéverité un Livre fait pour de jeunes Princes, qu'il falloit amuſer en les inſtruiſant. Des Traités réguliers de Morale & de Politique, comme la *Sageſſe* de Charron ou le *Citoyen* de Hobbes, la *Bibliographie Politique* de Naudé, ou le *Diſcours ſur le Gouvernement* d'Algernon Sidney, n'euſſent point été à leur portée (*a*). Un Auteur travaille toujours inutilement, s'il ne trouve pas l'art de ſe faire lire avec plaiſir par ceux pour qui il écrit. Feu M. l'Abbé de S. Pierre, qui a con-

(*a*) Il faut (dit M. Rollin) donner aux enfans des Maîtres qui ne leur ſoient pas ſuſpects, & dont ils ne puiſſent ſe défier .... Ils écoutent volontiers les leçons que leur font un Camille, un Scipion, un Cyrus: & ces ſortes d'inſtructions cachées & comme déguiſées ſous le nom d'hiſtoires, font d'autant plus d'impreſſion ſur eux, qu'elles paroiſſent moins recherchées, le pur hazard ſemblant les leur préſenter. *De la maniere d'enſeigner & d'étudier les Belles-Lettres. Diſcours préliminaire.*

ſacré tant de veilles à l'utilité publique ; ne ſera jamais loüé que ſur l'honnêteté de ſes intentions ; c'eſt en vain qu'il a appellé à la poſterité du peu de cas que ſes Contemporains ont paru faire de cette multitude de Projets politiques, (*a*) en quelque ſiécle qu'on les liſe, on l'accuſera toujours d'avoir trop préſumé de lui-même, ou pas aſſez de ſes Lecteurs.

De quelle forme agréable M. l'Archevêque de Cambray n'a-t-il pas revêtu ſes préceptes ? Les graces dans ſon Ouvrage ſont continuellement aſſociées aux Muſes. L'imagination la plus heureuſe ſe fait également ſentir & dans la ſageſſe du plan, & dans la beauté de l'exécution. En un mot c'eſt un véritable Poëme en Proſe, & la ſienne fût-elle auſſi *trainante* qu'on le lui reproche, cela n'empêche pas que du côté de l'invention, ce ne ſoit le plus heureux qui ait été compoſé en notre Langue. Les vers ſeuls ne font pas un Poëme, ils ne ſont à la fiction que ce qu'eſt le coloris au tableau. Pour mériter le titre de

(*a*) Projet pour rendre la paix perpetuelle en Europe, 5 vol.
Ouvrages de Politique, 8 vol.
Oeuvres diverſes, 2 vol. &c.

Poëte, il faut être créateur.

Du côté de la Morale, (*a*) cette petite Itaque que l'on a voulu rendre ridicule, est l'école de vertu la plus respectable. La sagesse qui y préside nous y enseigne ce que c'est qu'un Roi, qu'un Héros, qu'un Conquérant. Un Prince y apprend qu'en devenant Roi, il devient le Pere de son Peuple, que sa famille est son Royaume, que ses Sujets sont ses enfans, qu'il doit les défendre, les proteger, & pour les rendre heureux, préférer leur interêt au sien propre, qu'il ne peut être vraiment grand que par l'amour de ceux qui lui obéissent; c'est-à-

(*a*) A l'égard de sa Morale (de Platon) en verité est-elle comparable à celle du Télémaque de l'illustre Archevêque de Cambray, M. de Fénélon ? Si cet Ouvrage étoit écrit en Grec & qu'il eût deux mille ans, nous le regarderions comme un chef-d'œuvre. Pourquoi transporter à un Philosophe si éloigné de nous, une admiration qui est dûë avec plus de justice au grand homme que j'ai nommé, & que nous avons vû de nos jours. Jamais autre n'a pensé si noblement ni si vertueusement, & son Télémaque, dont les principes sont liés à une Religion purement naturelle, est par là même propre à tout Lecteur, & sera toujours du goût de quiconque en aura pour la vertu.

L'Abbé Gedoyn, Des Anciens & des Modernes.

dire, par l'usage & non par l'étendue de sa puissance. Un Prince n'a pas besoin de ces leçons lorsqu'il a devant les yeux le plus parfait modéle qu'il puisse imiter, (*a*) lorsqu'un Roi, l'amour de ses Sujets & l'admiration de ses voisins, prend soin de le former lui-même dans le grand art de régner, lorsque lui montrant par son exemple à partager la fatigue & le péril du moindre Soldat, il ne le rend témoin de ses triomphes que pour lui apprendre comment on doit user de la victoire (*b*). Mais qu'il est

(*a*) *Assiduis bonitatis argumentis probavit non rem publicam suam esse, sed se reipublicæ.* Sen. de Clem. Lib. I. cap. 19.

(*b*) C'est peu que le front calme & la mort dans ses mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux serains;
C'est peu d'être vainqueur, il est modeste & tendre,
Il honore de pleurs le sang qu'il fit répandre;
Entouré des Héros qui suivirent ses pas,
Il prodigue l'éloge & ne le reçoit pas;
Il veille sur des jours hazardés pour lui plaire:
Le Monarque est un homme, & le Vainqueur un pere;
Ces Captifs tout sanglans portés par nos Soldats,

rare que le Ciel accorde aux Peuples des Rois tels que Louis le bien aimé ! (*a*).

Le même esprit d'équité qui nous a fait prendre la défense de l'Ouvrage de M. de Fénélon, fait que nous nous croyons obligés de relever quelques erreurs qui se sont glissées dans le *Traité de l'institution d'un Prince* de M. l'Abbé du

Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ces jours de sang, d'horreur & de furie,
Ainsi qu'en leurs foyers au sein de leur patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs,
Consolés, secourus, servis par leurs Vainqueurs:
O grandeur véritable ! O victoire nouvelle !
Eh quel cœur enivré d'une haine cruelle,
Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon Roi,
Et ne pas souhaiter d'être né sous sa Loi ?

Poëme de FONTENOY, Monument digne de ce grand événement, & le seul de tant d'Ouvrages qui ont été faits à ce sujet, qui mérite de passer à la posterité.

(*a*) *Gratius nomen est pietatis quam potestatis.* Tertul.

Quod tutius imperium est, quam illud quod amore & caritate munitur ? Quis securior quam REX ille quem non metuunt, sed cui metuunt subditi. Synes., de Regno.

Guet,

Guet, erreurs d'autant plus dangereuſes, qu'il ſeroit à craindre que la célébrité de l'Auteur ne les mît en crédit. (*a*)

M. l'Abbé du Guet a composé ce Traité, comme il le dit lui-même dans une de ſes Lettres, pour le Prince de Piémont, que les ennemis de la France ſe flattoient de placer ſur le trône d'Eſpagne, & à qui ſur leur parole, il avoit eu la confiance de le promettre. C'eſt ſans doute avec raiſon que l'Auteur de ſa vie a dit que *quand il n'auroit fait que cet Ouvrage, il mériteroit des loüanges infinies, & que ſa réputation ſeroit immortelle.* Auſſi ne prétent-on pas y porter la moindre atteinte. Mais on peut dire du moins que comme l'événement a démontré qu'il eût été alors imprudent de ſe fier à ſes prédictions, peut-être ſeroit-il aujourd'hui dangereux d'adopter tous ſes principes pour l'éducation d'un Prince.

(*a*) *Nam in iis rebus quas ingenii exercendi cauſa ſpeculamur, ſi quis error irrepſerit, innoxius eſt, neque fit jactura niſi temporis tantum. In iis verò quæ quiſque vivendi cauſa meditari debet, non modò ab errore, ſed etiam ab ignorantiâ, offenſiones, rixas, cædes oriri neceſſe eſt.* Hobbes, *de Cive.*

On ne peut trop louer la grande érudition, la piété, & les bonnes intentions de M. l'Abbé du Guet; mais premierement on est surpris qu'éclairé comme il l'étoit, il ne se soit point apperçu du tort que fait à son Ouvrage l'esprit de parti qui y régne; en cela il s'est écarté de celui de charité dont il a si bien décrit les caractéres d'après S. Paul (*a*). Qu'il est humiliant pour l'humanité que les plus grands esprits ne puissent se défendre de cette contagion! Qu'il est triste pour la Religion que ce mélange vicieux ternisse si souvent l'éclat des vertus les plus éminentes! La piété fait un crime de la simple médisance, & l'on se permet sans le moindre scrupule les satires les plus violentes & les plus noires calomnies. Ainsi l'on croit suivre un zéle religieux, lorsqu'on ne fait que se livrer à toute l'injustice des mécontentemens particuliers. Il est question de former les mœurs d'un jeune Prince, & l'on cherche adroitement à flétrir la mémoire d'un Monarque que l'Europe a respecté à juste titre. On se dit fidéle à son Prince, au

(*a*) *Explication des qualités ou des caracteres que S. Paul donne à la Charité.* Amsterdam, 1728.

moment, que par toutes ſortes de voyes on cherche à le rendre odieux à ſes Sujets. (*a*)

Secondement M. l'Abbé du Guet a voulu parler de tout, & il n'avoit pas également approfondi toutes les matieres ſur leſquelles il a écrit. Celles qui regardent la Politique & le Gouvernement que tant d'Auteurs entreprennent

(*a*) *Ne parlez point mal du Prince de votre Peuple.* Cette parole de l'Ecriture, comme l'a remarqué le ſage Auteur de *l'éducation d'un Prince*, dont on a parlé ci-deſſus, doit s'entendre de tous les Supérieurs tant Eccleſiaſtiques que Séculiers. L'honneur leur eſt dû, *& il eſt utile qu'ils ſoient honorés*; & comme le commun du Peuple n'a pas aſſez de lumiere ni d'équité, pour condamner les défauts ſans mépriſer ceux en qui il les remarque, on eſt obligé de demeurer en une extrême retenuë, en parlant des Grands & de tous ceux à qui l'honneur eſt néceſſaire. C'eſt pourquoi c'eſt une choſe très-contraire à la véritable piété, que la liberté que le commun ſe donne de décrier la conduite de ceux qui gouvernent; car outre que l'on en parle ſouvent témérairement, & contre la vérité, parce qu'on n'eſt pas toujours aſſez informé; on en parle preſque toujours avec injuſtice, parce qu'on imprime dans les autres par ces ſortes de diſcours une diſpoſition contraire à celle que Dieu les oblige d'avoir pour ceux dont il ſe ſert pour les gouverner. *De l'Education d'un Prince, par le Sieur de Chantereſne, III. Part.*

de traiter, ſont d'un ordre où il n'eſt pas donné à tous les hommes d'atteindre *(a)*. On peut méditer long-tems inutilement ſur ces matieres dans le ſilence de la retraite. On y prend des idées de réforme qui ne s'accordent pas avec le gouvernement des Etats. Les lumieres & la piété de M. l'Abbé du Guet pourroient égarer un Prince, qui en tout le prendroit pour guide. Celui qui agiroit conſéquemment à ſes principes, feroit périr non-ſeulement les Arts, qui ſont la gloire d'une Nation, mais les Manufactures mêmes les plus utiles à un Etat. Sous prétexte de réformer quelques abus, il courreroit riſque de tout bouleverſer *(b)*; il feroit fermer tous les ſpectacles, bruleroit tous

(*a*) *Poſt Socratem, Plato, Ariſtoteles, Cicero, ceterique Philoſophi Græci, Latini, denique omnes omnium Gentium, non modo Philoſophi, ſed etiam otioſi, ſcientiam hanc civilem, quaſi facilem, nullo ſtudio ambiendam, cujuſlibet ingenio naturali expoſitam & proſtitutam attrectaverunt, attrectantque.* Hobbes, de Cive.

(*b*) *Sed ratiocinationes hominum interdum rectæ, interdum erroneæ ſunt, & proinde id quod concluditur & tenetur pro veritate quandoque veritas, quandoque error eſt. Errores autem, etiam circa Philoſophica hæc aliquando nocent publicè, magnarumque ſeditionum & injuriarum occaſionem præbent.* Idem.

les tableaux & briſeroit toutes les ſtatuës : & qu'ont fait de pis les Goths qui ont ſaccagé Rome ! Nous prêchera-t-on toujours la barbarie ſous le ſpécieux prétexte de la dévotion ? Eſt-ce le moyen de l'inſpirer que de la peindre ſi ſauvage ? Quel biſarre fanatiſme que de vouloir convertir les Villes en Cloîtres, & les Palais des Princes en Retraites de Solitaires ! Rougiſſons pour l'humanité de tous ces excès, & n'imputons point à la Religion, mais à l'eſprit de domination dont la plûpart de ces Docteurs outrés ſont poſſedés, des maximes qui ne tendent qu'à la deſtruction de la Société.

Avant que d'entreprendre de remédier à un mal, il faut être bien ſûr qu'on ne s'expoſe pas à un plus grand. L'argent que l'on dépenſe ſoit en ſpectacles, ſoit en édifices publics, n'eſt pas toujours un argent perdu, comme le ſuppoſe l'Auteur de *l'inſtitution d'un Prince*. A Paris, à Rome l'Etat en retire l'interêt par celui qu'y dépenſent les Etrangers que la curioſité y attire. D'ailleurs il eſt avantageux à une Nation d'inſpirer à ſes voiſins une haute idée de ſa puiſſance. Il eſt aujourd'hui bien reconnu que toutes celles de l'Europe ſont à peu près auſſi bra-

ves les unes que les autres. Les Arts font ce qui met entr'elles la plus grande différence.

Il eſt, dit M. l'Abbé du Guet, (*a*) *de l'intérêt du bien public que le Prince ne permette pas des Manufactures qui font tort aux pauvres & aux petits artiſans, en leur enlevant la matiere de leur travail, & faiſant par des machines où le vent & l'eau ſont employés, ce qui occupoit le petit peuple. Il doit auſſi s'oppoſer à toutes les inventions, qui font qu'un ſeul homme tient lieu de pluſieurs, & qui leur ôtent par conſéquent les moyens de travailler & de vivre. Le grand ſoin du Prince eſt que tout le monde ſoit employé* (*b*). C'eſt finir par une

(*a*) Inſtitution d'un Prince, ou Traité des qualités, &c. Par M. l'Abbé du Guet. Vol. II. Chap XIII. Art. 3. §. 8.

(*b*) On ne peut mieux réfuter le ſentiment de M. l'Abbé du Guet, qu'en lui oppoſant celui de l'Auteur, quel qu'il ſoit, qui a pris le nom de Chantereſne : *Qu'y a-t-il de plus commode à la vie de l'homme que l'art de faire ſervir ces deux grands agens de la nature, le vent & l'eau ? La plûpart des choſes ne ſe font préſentement que par les forces que l'on emprunte de ces deux corps. La moindre ſcience des Méchaniques ſemble conduire naturellement à en tirer les uſages que l'on en tire ; puiſqu'on ne cherche d'ordinaire que des forces, & que l'application n'en eſt jamais difficile. On peut*

maxime très-ſage, mais qui n'a rien de contraire à tout ce qu'il condamne, ou plutôt ſur toutes ces matieres, il s'explique en homme très-charitable, mais en fort mauvais politique. Cet Auteur n'a pas ſongé que c'eſt réellement multiplier les hommes que de ſimplifier leur travail, & qu'au contraire de ce qu'il avance, il eſt du bien public de ne pas faire faire par pluſieurs ce qu'un ſeul pourroit exécuter, parce que ce ſeroient des bras employés inutilement pour l'Etat. La néceſſité qui éveille l'induſtrie, forcera ceux à qui on ôtera le travail ordinaire, de s'en choiſir un autre : il eſt même de la ſageſſe du Gouvernement de les aider & de les diriger en cela. D'ailleurs il eſt peu de Païs où la terre manque aux hommes, & preſque par tout les hommes manquent à la terre. En cette partie ils trouveront toûjours de l'emploi. La plûpart des terres que l'on regarde comme infructueuſes, ne le ſont que faute d'être cultivées. Il n'y en a preſ-

dire avec aſſurance que les hommes ne ſeront jamais ſi ſimples que de ſe réduire à ne faire qu'à force de bras ce qu'ils font ſi commodément par le moyen de l'eau & du vent. De l'Education d'un Prince, III. Part.

que point qui ne puisse produire quelque chose.

Nous avons devant les yeux l'exemple d'une Nation voisine, qui n'est si riche que parce qu'elle est celle de l'Europe qui connoît le mieux ses interêts. L'Angleterre est communément mieux cultivée que la France, & nulle part les Manufactures ne sont plus florissantes ; ce n'est pourtant pas que, proportion gardée, elle soit beaucoup plus peuplée que nos Provinces, c'est qu'on y tire un plus grand parti du travail & de l'industrie des hommes. Les Anglois accoutumés à calculer, connoissent le prix de chaque homme ; ils sçavent que moins ils en employent dans leurs Manufactures, plus ils rendent de Cultivateurs à la terre, ou de Matelots à leur Commerce. Ce seroit perfectionner les Métiers que de diminuer le nombre de ceux qui y sont employés. (*a*) Il en est où l'on pourroit faire

(*a*) Nous apprenons avec plaisir que M. Vaucanson vient d'imaginer un moyen aussi simple qu'ingénieux, de faire aller par le même mouvement douze métiers d'étoffe de soye, & que par cette invention une seule personne suffira pour les conduire. Toutes les fois que des hommes feront un pareil usage de leurs talens, ils

exécuter par des femmes ce qui occupe des hommes dont nos campagnes ont besoin. Voilà quel doit être le but de nos Méchaniciens, & non d'amuser le Peuple par des Machines de pure curiosité, & qui plus elles supposent d'habileté, plus elles mettent en droit de reprocher à ceux qui les ont *inventées*, (*a*) le tems qu'ils ont donné à des merveilles inutiles.

Il n'est pas étonnant que *les voyages de Cyrus* & *Séthos*, Romans composés dans le même esprit que celui de Télémaque, n'ayent pas eu le même succès. Les Auteurs de ces Ouvrages, d'ailleurs très-estimables, du moins par le but qu'ils se sont proposé, ne parlent qu'à l'esprit, si on veut persuader la vertu, aux jeu-

mériteront d'être regardés comme des personnes utiles à l'Etat.

(*a*) *Mechanicus autem*, dit le Chancelier Bacon, *si ei contigerit jam prius inventa subtilius polire aut quæ separatim observaverit componere & simul repræsentare, se demum inter rerum inventores numerat.* Et c'est avec raison qu'il reproche aux hommes de se laisser ainsi dupper par cette espece de charlatans, *& huc descendere ut minores istas industrias & inventorum additamenta pro novis inventis estiment.* Baconi Philos. cogitata & visa.

nes gens ſur-tout, c'eſt au cœur qu'il faut s'adreſſer. (*a*) Les raiſonnemens les fatiguent : dans l'âge même où on a le plus de beſoin de Maîtres, (*b*) on n'en veut point ; on ne veut que des amis. Celui qui vous touche, vous paroît le vôtre. *Quodque à docentibus deſideramus, id erit, quod ante omnia bonitate commendabitur : non ſolum mite ac placidum, ſed plerumque blandum & humanum, & audientibus amabile atque jucundum.* (*c*) Dans celui qui prend la voye du ſentiment pour nous enſeigner nos devoirs, on ne voit plus un Maître qui ne cherche qu'à exercer ſon empire & contrarier nos penchans, on ne voit qu'un ami qui s'intereſſe à notre bonheur. (*d*)

Que le Lecteur nous permette de faire à ce ſujet une réfléxion qui peut être utile

(*a*) *Docere debitum eſt, permovere neceſſarium.* Cicer.

(*b*) » Au ſeul nom de Leçon les Enfans prennent l'allarme ; ils ſe tiennent ſur leurs gardes, & leur eſprit ſe ferme à tout ce qu'on leur dit, comme ſi on avoit deſſein de leur dreſſer des embuches « M. Rollin, de la maniere d'étudier & d'enſeigner les Belles-Lettres.

(*c*) Quinct. Inſt. Orat. Lib. VI.

(*d*) *Sapiens in verbis ſeipſum amabilem facit.* Eccleſ.

à ceux qui ſe mêlent d'écrire. En quelque genre d'Ouvrage que ce ſoit, c'eſt entendre bien mal ſes interêts que de ne pas tourner du côté du ſentiment les matieres qui en ſont ſuſceptibles : Quel uſage plus avantageux peut-on faire de ſon eſprit qu'à donner une bonne idée de ſon cœur ! Quand vous liſez Télémaque vous ſentez que de l'amour de l'Ouvrage vous paſſez à l'amour de l'Auteur. Combien d'Ecrivains au contraire ſe font haïr ou mépriſer par le ſeul ton de leurs écrits ! Celui qui veut faire trop valoir ſa ſcience ou ſon eſprit, indiſpoſe ſes Lecteurs contre lui : le ton de maître qu'il prend avec eux, les révolte. De tous les caracteres le plus odieux, c'eſt celui d'un homme qui veut toujours paroître éminent. C'eſt en quelque façon un reproche tacite qu'il fait au reſte de l'eſpece humaine. Il ſemble vouloir humilier les autres en s'élevant. Ceux qui ont cette ſuperiorité, ſe gardent bien de l'affecter, & ceux qui l'affectent, ſûrement ne l'ont pas. M. de la Motte, l'homme du monde le plus aimable dans la ſociété, ne s'eſt fait tant d'ennemis que par cet air de vanité & de préſomption qui régne dans beaucoup de ſes Ouvrages. Un de ſes Antagoniſtes le

ſage Auteur de l'*Epitre de Clio*, a éprouvé de combien la modeſtie releve le prix des talens ; & quant au ſentiment, c'eſt à la maniere dont il l'a traité dans le *Préjugé à la mode* & dans *Mélanide*, qu'il doit cette réputation ſi flatteuſe, qui fait également honneur à ſes mœurs & à ſon eſprit. Que ceux qui ſont le plus ſcrupuleux ſur les Ouvrages que l'on doit permettre aux jeunes gens de lire, ne s'étonnent pas de ce que nous citons des Comédies ; celles-ci n'ont rien du frivole qui régne dans la plûpart de nos Piéces modernes, ou plutôt elles ne contiennent que des leçons qui peuvent leur être utiles (*a*), l'honnêteté & la vertu y ſont

(*a*) Il y a peu d'Ouvrages de Théatre dont on puiſſe tirer plus de parti pour l'éducation de la jeuneſſe, que de ceux de M. de la Chauſſée. Nous n'en donnerons qu'un exemple ;. Voici comment parle une mere auſſi tendre que ſage à un fils ſans fortune :

»Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,
»Ayez donc ſur vous même un peu plus de pouvoir ;
»Vous voyez quel doit être un jour votre partage.
»Il faut au fond des cœurs vous faire un heritage :
»Leur conquête n'eſt pas l'ouvrage d'un moment,

peintes de couleurs ſi vraies & ſi attrayantes, qu'on ne peut les lire ſans en eſtimer & aimer l'Auteur. On croit y voir ſes mœurs dans celles qu'il ſe plaît à exprimer. Tel eſt le but que tout Ecrivain ſage doit ſe propoſer. C'eſt pour leur propre avantage que nous conſeillons à ceux qui travaillent à des Ouvrages de Theatre de ſuivre à cet égard l'exemple de M. de la Chauſſée. On exige qu'un Poëte ſoit Philoſophe, & de plus qu'il prête à la Morale les charmes du ſentiment. Il doit dans tout ce qu'il fait paroître honnête & ami de la vertu. (*a*) Ce n'eſt que par là qu'il peut plaire aux perſonnes

» On les gagne avec peine, on les perd aiſément ;
» Mais la douceur attire & retient ſur ſes traces
» La faveur, l'amitié, la fortune & les graces ;
» La hauteur n'a jamais produit que des malheurs, &c. *Mélanide.*

Peut-on donner à tous ceux qui ſont dans le même cas une leçon plus inſtructive & plus touchante ?

(*a*) *Specioſa locis morataque recte:*
Fabula . . . . .
Validius oblectat populum, meliùſque moratur
Quam verſus inopes rerum nugæque canoræ.
Horat. de Arte. Poët.

ſages & raiſonnables ; & parmi celles qui le ſont le moins, il n'en eſt point d'aſſez corrompuës pour ne pas l'approuver. C'eſt ainſi qu'a penſé le ſage & ſçavant Strabon, qui dit que *le génie & l'excellence du véritable Poëte ne conſiſtent dans aucune autre choſe que dans une juſte imitation de la vie, que ſon art s'exerçant principalement ſur les hommes & ſur les mœurs, il ne peut y réuſſir s'il ne connoît la vertu & l'excellence de la nature humaine, à laquelle il doit nous rappeller, & qu'il eſt impoſſible qu'il ſoit un grand Poëte, s'il n'eſt auparavant parfaitement un honnête homme.* (*a*) Un autre Auteur célébre de nos jours, c'eſt celui de *Mérope*, a dû principalement à l'art avec lequel il a touché le ſentiment dans cette Piéce le grand ſuccès qu'elle a eu. La II. Scene du II. Acte eſt un chef-d'œuvre en ce genre (*b*). Dans ſes premieres Piéces il

(*a*) Livre I.

(*b*) Nous n'en rapporterons que quelques traits.

MEROPE.

Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grece ?

EGISTE.

Si la vertu ſuffit pour faire la nobleſſe.

a trop employé le ton épique qui lui eſt familier, & qui eſt entierement étranger à la Tragédie. Elles ſont remplies de choſes belles à la verité, mais ſouvent auſſi déplacées que le ſont dans les Romans qui ont donné lieu à cette digreſ-

Ceux dont je tiens le jour Policlete, Sirris,
Ne ſont point des mortels dignes de vos mépris;
Leur ſort les avilit; mais leur ſage conſtance
Fait reſpecter en eux l'honorable indigence.
Sous ces ruſtiques toits, mon pere vertueux,
Fait le bien, ſuit les loix, & ne craint que les Dieux.

. . . .

. . . .

Ce faux inſtinct de gloire égara mon courage;
A mes parens flétris ſous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé le ſecours:
C'eſt ma premiere faute, elle a troublé mes jours;
Le Ciel m'en a puni; le Ciel inexorable
M'a conduit dans le piége & m'a rendu coupable.

MEROPE.

Il ne l'eſt point; j'en crois ſon ingénuité:
Le menſonge n'a point cette ſimplicité.
Tendons à ſa jeuneſſe une main bienfaiſante;
C'eſt un infortuné que le Ciel me préſente.
Il ſuffit qu'il ſoit homme, & qu'il ſoit malheureux,
Mon fils peut éprouver un ſort plus rigoureux.

sion, un long détail de Science (*a*) ou des Dissertations Théologiques (*b*). Les Auteurs de ces deux Ouvrages pour avoir trop songé à donner une haute idée de leur sçavoir, ont manqué leur but, s'ils avoient celui de se faire lire. D'ailleurs de quelle utilité peut être un pareil étalage d'érudition dans des Ouvrages de cette espece ; ils ne seront toujours que frivoles pour ceux qui sont instruits : ceux qui ne le sont pas, ne sont pas faits pour y rien comprendre.

Celui qui a entrepris de nous donner *l'idée d'un Roi parfait* (*c*) ne l'avoit pas,

Il me rappelle Egiste ; Egiste est de son âge :
Peut-être comme lui de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & par tout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté ;
L'opprobre avillit l'ame & flétrit le courage, &c.

Ceux qui élévent la jeunesse devroient choisir dans nos Piéces de Theatre de pareils morceaux pour exercer la mémoire des enfans. Ce seroit un des meilleurs moyens de leur former tout-à-la-fois & l'esprit & le cœur.

(*a*) Séthos.

(*b*) Les Voyages de Cirus.

(*c*) L'idée d'un Roi parfait, par M. de Chancierge. A Paris, 1729.

&

& on ne doit pas en être surpris, puisqu'il avouë lui-même que le regard seul d'un Prince qui ne pouvoit alors être remarquable que par les graces de la jeunesse, lui a inspiré ce qu'il a écrit dans son Livre. Ce n'est point dans les traits du visage qu'il faut chercher une idée qui ne demande pas moins que l'assemblage de toutes les vertus. Le regne glorieux de ce Prince, régne déja consacré par l'amour de ses Peuples, en laissera une plus complette que celle que tant d'Auteurs ont tâché de nous tracer.

Nous aurions tort de passer sous silence le petit Traité de *l'institution du Prince* de M. de Péréfixe, Précepteur de Loüis XIV. il est écrit en Latin; c'est un Sommaire très-judicieux de la maniere d'élever & d'instruire un Prince né pour gouverner un grand Etat.

Nous mettrions au rang de ces Ouvrages le *Recueïl des maximes veritables & importantes pour l'institution du Roi.* (a), qui fut fait dans la minorité de Loüis XIV. attendu qu'il est en effet rempli de leçons excellentes pour les Rois. Mais indépendamment de la haine violente que l'Auteur y témoigne pour le Cardi-

(a) A Paris, 1663.

nal Mazarin, on y trouve aussi beaucoup de principes & sur la Religion & sur la Politique, dont les conséquences pourroient être dangereuses, & qui furent alors censurées avec justice par le Magistrat. (*a*)

Une des maximes sur lesquelles il appuye le plus, paroît ne renfermer qu'une verité commune, mais cependant importante; puisqu'on ne s'apperçoit pas que dans le monde on en soit persuadé, c'est que la veritable science des hommes, & particulierement des Princes, c'est la morale. C'étoit bien aussi l'opinion de Platon qui l'a toujours eu pour seul & unique objet de sa Philosophie. Les Princes ne sont pas seulement des hommes, mais ils doivent commander à des hommes; & comment le peuvent-ils

(*a*) L'Auteur y a ajoûté une Traduction en vers François du Poëme Latin, du Chancelier de l'Hôpital sur le sacre de François II. & qui contient une excellente instruction de la maniere dont un Roi doit gouverner son Etat. Un célébre Académicien François a fait par ordre de M. le Duc, alors Premier Ministre, des Maximes en vers sur le Gouvernement, que pour l'interêt du Public nous souhaiterions de voir paroître. La posterité perdroit beaucoup si elle étoit privée de ce précieux morceau.

faire, s'ils ne se connoissent eux-mêmes & les autres dans leurs défauts & dans leurs passions, & s'ils ne sont instruits de leurs devoirs ? C'est par conséquent dans cette science qu'il faut principalement former l'esprit des Princes. Peu d'Ouvrages sont plus propres pour cet effet que la Ciropédie. Ce doit être le Manuel des Princes nés pour régner. Ils peuvent tirer aussi un grand profit de la lecture de Philippe de Comines, le Prince de nos Historiens. (*a*) C'est bien avec raison qu'il a dit que : *Bêtes ne simples gens ne s'amuseroient pas à lire ses Mémoires, mais que Princes & autres gens de Cour y trouveroient de bons avertissemens.* (*b*)

C'est ce que nous croyons pouvoir

(*a*) L'Histoire, quand elle est bien enseignée, devient une Ecole de Morale pour tous les hommes ; elle décrie les vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs & des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses, & de tout ce vain éclat qui éblouït les hommes, & démontre par mille exemples, plus persuasifs que tous les raisonnemens, qu'il n'y a de grand & de loüable que l'honneur & la probité. (*M. Rollin*, de l'utilité de l'Histoire.)

(*b*) Livre III. Chap. 8.

assurer avec confiance des Lettres de M. de Fontenay, & c'est pourquoi nous n'avons pas craint de les faire imprimer après les differens écrits dont nous venons de parler. On ne peut trop multiplier les Ouvrages qui tendent à rendre les hommes meilleurs, ne fût-ce que pour opposer une digue au torrent d'écrits pernicieux pour les mœurs dont le public est infecté.

Jamais on ne vit paroître tant d'Ouvrages frivoles & indécens que dans ce siécle (*a*). Despreaux s'est plaint que de son tems la lecture des Romans gâtoit la jeunesse; qu'eût-il dit de ceux d'aujourd'hui, où le libertinage le plus scandaleux est peint des couleurs les plus attrayantes ? (*b*) A mesure que le Théatre est devenu plus châtié, la licence qui en a été proscrite, s'est emparée de ce nouveau genre d'écrits (*c*). Un bel esprit de nos jours a dit que : *l'Histoire étoit le Roman de l'Antiquité, & que nos Romans étoient l'histoire de ce siécle.* Si cela

(*a*) *Hæ nugæ seria deducunt in mala.* Horat.

(*b*) *Invitus ea tanquam vulnera attingo ; sed nisi tacta tractaque sanari non possunt.* Tit. Liv.

(*c*) *Certatur ingenti quodam nequitiæ certamine.* Senec. de Ira. Lib. II.

eſt ainſi, à quel degré de dépravation ne ſommes-nous pas parvenus! (*a*) Il eſt vrai que le goût que l'on a pour ces ſortes de Livres, ne juſtifie que trop ſon idée; mais il eſt bien étonnant que ceux qui ſe reconnoiſſent dans ces portraits, ne s'apperçoivent pas de leur difformité.

Nous ne craignons pas de blâmer ouvertement ce que ceux d'entre ces Ecrivains qui ont quelque honnêteté, ſont forcés de condamner eux-mêmes, & ce que ceux qui ont le plus d'eſprit ne viendroient pas à bout de juſtifier. On ſe trompe lorſque l'on croit les Livres indifférens; ils influent beaucoup ſur les

(*a*) *Maximas virtutes jacere omnes neceſſe eſt voluptate dominante.* Cicer. *de fin.* Il eſt ſûr que la Nation eſt entierement changée, pour ne pas dire corrompuë, depuis que le goût des choſes frivoles s'en eſt emparé. *Malarum rerum induſtria invaſit animos. Cantandi, ſaltandique nunc obſcena ſtudia effeminatos tenent.* Paris eſt aujourd'hui ce qu'étoit Rome du tems d'Ammien Marcellin. *Pauca domus ſtudiorum ſeriis cultibus antea celebrata, nunc ludibriis ignaria torrentes exundant, vocali ſono, perflabili tinnitu fidium reſultantes. Denique pro philoſopho cantor, & in locum oratoris doctor artium ludicrarum accitur, & Bibliothecis ſepulcrorum ritu clauſis, fabricantur hydraulica, & lyræ, tibiæque, & hiſtrionici geſtus inſtrumenta.* Ammian. Marcell.

mœurs. (*a*) C'eſt par cette voye que les vices de la Capitale ſe répandent ſur toute la ſurface du Royaume. Nos Romans modernes, qui ne ſont autre choſe que l'apologie de nos vices, ſont les Catéchiſmes de la jeuneſſe. Il eſt du bel air de les avoir lûs, & d'en ſçavoir raiſonner. Peut-on s'étonner après cela de la voir donner avec tant de fureur dans le libertinage le plus diſſolu.

Tels ſont les Ouvrages qui ſeuls aujourd'hui ont le privilege de paſſer pour ingénieux; on s'y trompe, ils ne ſont qu'indécens. *Les hommes les plus ignorans ſont les plus habiles à écrire des obſcénités, & perſonne n'en écrit que faute d'eſprit & d'invention.* C'eſt la penſée d'un Philoſophe Anglois, (*b*) qui a toujours eu pour objet la réforme des mœurs de ſa Nation & le bien de l'humanité en général. Si tous les gens raiſonnables regardent comme l'ami & le bienfaiteur de ſon païs celui qui fait un uſage ſi hon-

(*a*) *Sed va tibi flumen moris humani quis reſiſtet tibi? Quamdiu non ſillaberis?... Non omnino per hanc turpitudinem verba iſta commodius diſcuntur, ſed per hac verba turpitudo iſta confidentius perpetratur.* D. Aur. Auguſt. *Confeſſ.* Lib. I.

(*b*) M. Addiſon.

nête de ses talens, peut-on s'empêcher de donner les noms contraires à celui qui ne les employe qu'à corrompre les mœurs?

Les femmes même qui auroient tant de raisons de se plaindre de ces Livres, qui font des portraits si odieux de leurs mœurs, ne rougissent pas d'en prendre le parti. Depuis qu'à la honte du Sexe & de notre Nation, on croit loüer une femme en disant que c'est un *honnête homme* (*a*), il y en a plus qui se contentent d'aspirer à cet éloge, qu'il n'y en a qui le méritent (*b*), & toutes ne prennent pas garde qu'on ne le leur donneroit pas, si on pouvoit les loüer sur leur vertu. (*c*) Que la célébre Ninon Lenclos, on dit célébre, parce qu'on peut l'être par toute sorte de voye, que la célébre Ninon Lenclos donc se soit contentée d'un pareil éloge, à la bonne heure, elle n'avoit pas vêcu de façon à

(*a*) » Il ne faut loüer ni les hommes pour être » semblables aux femmes, ni les femmes pour » ressembler aux hommes. « *Plutarque*. Dits Notables des Lacédémoniens.

(*b*) *Nomina honesta prætenduntur vitiis.* Tacit.

(*c*) *Desinit esse remedio locus, ubi quæ fuerant vitia mores sunt.* Sen. Ep. 39.

prétendre à un autre. Mais comment tant de femmes peuvent-elles être flattées d'une loüange que la vertu de celle qui la reçoit lui attire souvent moins que le vice de celui qui la lui donne! Il est, il faut l'avoüer, assez étonnant qu'aujourd'hui que toutes les idées d'honnêteté sont entiérement renversées, on ne se soit pas encore avisé d'écrire les Mémoires de cette Ninon tant vantée, (a) pour la proposer comme un modéle à notre siécle. Ce seroit une matiere propre à exercer la plume d'un jeune homme qui voudroit se faire une réputation de bel esprit.

Enfin les Contes des Fées, autrefois uniquement destinés à l'instruction des enfans, & à leur inculquer les premiers principes de la Morale, sont devenus des sources empoisonnées de dépravation. Voilà à peu près ce qui forme l'éducation de notre jeunesse. Ceux qui veulent s'instruire davantage, bornent leur lecture à toutes ces miserables Brochures qu'enfante la malignité, & qui leur gâtent l'esprit. Comme les premiers leur

(a) *Qualem commendes etiam atque etiam aspice ne mox. Incutiant aliena tibi peccata pudorem.* Horat.

corrompent le cœur. C'eſt dans ces Ecrits ſuperficiels, fruits hâtifs d'une plume mercenaire & famelique (*a*) l'amuſement des gens oiſifs & la pâture des ignorans, que nos jeunes gens puiſent cet eſprit de ſatire, qui leur eſt ſi familier, & qu'en effet ils deviennent méchans, ſans devenir plus habiles. (*b*) Ces prétendus préſervatifs contre le mauvais goût du ſiécle, la principale Ecole de toute notre jeuneſſe de Robbe, ſont des Critiques auſſi ameres qu'injuſtes, & dont une ironie, communément plus inſultante qu'ingénieuſe, fait le principal mérite. (*c*) Souvent même ce ſont des Libelles, qui n'ont de remarquable que l'impudence

(*a*) *Verum ita riſores, ita commendare dicaces conveniet ſatyros.* Horat.

(*b*) » Il ne faut point, *dit la Bruiere*, mettre » un ridicule où il n'y en a point, c'eſt ſe gâter le » goût, c'eſt corrompre ſon jugement & celui » des autres; mais le ridicule qui eſt quelque » part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace, » & d'une maniere qui plaiſe & qui inſtruiſe. « Faute d'honnêteté, nos Critiques modernes font continuellement ce que ce judicieux Ecrivain condamne; parce que faute d'eſprit, ils ne peuvent faire ce qu'il preſcrit.

(*c*) *Non tali auxilio nec defenſoribus iſtis tempus eget.* Virg.

de l'Auteur, qui ose les avoüer, impudence que les honnêtes gens se scandalisent de voir toujours la même & toujours impunie. Les Livres de Cicéron, de Séneque, de Plutarque, en un mot tous ceux qui sont propres à éclairer l'esprit & à former les mœurs, sont regardés comme des Ouvrages de Pédanterie. On ne fait plus de cas que de ces Livres nouveaux, qui ne blessent pas moins le sens commun que l'honnêteté, & où l'on trouve tant d'esprit, (*a*) aujourd'hui que l'on a de si fausses notions de toutes choses. *Recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est.* (*b*)

(*a*) Ceux qui ne suivent pas les maximes de notre siécle, ne peuvent mettre de trop bonne heure entre les mains de leurs enfans un Livre que M. l'Abbé Dolivet vient de publier, & qui a pour titre : *Pensées de Ciceron pour servir à l'éducation de la jeunesse.* A Paris, chez Coignard. 1744.

L'instruction d'un Pere à son Fils sur la maniere de se conduire dans le monde, par M. du Puy la Chapelle.

Les instructions pour un jeune Seigneur, ou *l'idée d'un galant homme*, par M. de la Chétardie.

Les avis d'une Mere à son Fils & à sa Fille, par Mme la Marquise de Lambert, sont encore des Ouvrages dont nous croyons que la lecture peut être très-utile aux jeunes gens.

(*b*) Senec. Epist. 123.

» Penser peu, parler de tout, ne dou-
» ter de rien, n'habiter que les dehors
» de son ame, & ne cultiver que la su-
» perficie de son esprit ; s'exprimer heu-
» reusement, avoir un tour d'imagina-
» tion agréable, une conversation légere
» & délicate, & sçavoir plaire sans se
» faire estimer ; être né avec le talent
» équivoque d'une conception prompte,
» & se croire par là au-dessus de la réflé-
» xion ; voler d'objets en objets sans en
» approfondir aucun ; cueillir rapide-
» ment toutes les fleurs, & ne donner
» jamais aux fruits le tems de parvenir à
» maturité ; c'est une foible peinture de
» ce qu'il a plû à notre siécle d'honorer du
» nom d'esprit. « (*a*)

Dans le tems que nous nous proposions de donner ces Lettres au Public, il nous en est tombé entre les mains une de MILTON, qui n'a pas encore paru dans notre Langue, & qui contient un plan de Réformation de la maniere d'élever la Jeunesse en Angleterre. Nous espérons que le Lecteur nous sçaura gré de ce nouveau

(*a*) *Extrait d'un Discours prononcé à l'ouverture du Parlement de Paris par M. Daguesseau, alors Avocat Général, aujourd'hui Chancelier de France.*

présent que nous lui faisons. Le fruit de plusieurs années d'étude & de réfléxions de l'Auteur du PARADIS PERDU, ne peut pas être un Ouvrage indifférent pour le Public. Si cette Lettre ne regarde pas immédiatement l'éducation des Princes, on ne peut pas dire qu'elle y soit totalement étrangere. En général elle interesse le bien de l'humanité, & tout ce qui peut y contribuer, en quelque façon que ce soit, est toujours précieux. Nous nous croyons plus polis que nos voisins; mais nous sommes forcés d'avoüer qu'ils sont plus sages que nous. Rien ne fait tant d'honneur à l'Angleterre que de voir que le plus grand Poëte & l'un des plus célébres Philosophes * qu'elle ait eus, ont assez senti de quelle importance étoit l'éducation des Enfans, pour s'en occuper sérieusement. Platon leur en avoit donné l'exemple, & ils ne l'ont suivi que parce qu'ils étoient comme lui de cet ordre supérieur des hommes qui voyent comme grand ce qui semble petit aux yeux du vulgaire, & trouvent en effet petit ce qui lui semble grand. C'est dans les Ecrits de celui que l'on doit regarder comme le Pere de la Philosophie

* LOCKE.

Morale (*a*), que le Poëte Anglois a puisé une partie de ses Principes, & celui-ci sur-tout, qui est la base de tous les autres : *que le but de l'instruction des jeunes gens, aussi bien que du Gouvernement des Peuples est de les rendre meilleurs.* La multiplication des vertus naît de la bonne institution & de la bonne discipline des Sociétés. » Quand il seroit vrai, » ce que plusieurs disent, que l'éduca- » tion ne donne point à l'homme un » autre cœur ni une autre complexion, » qu'elle ne change rien dans son fonds, » & ne touche qu'aux superficies, je ne » laisserois pas de dire qu'elle ne lui est pas » inutile. « (*b*) C'est la Bruiere qui s'exprime ainsi, & constamment il n'en dit pas assez. Un seul exemple en fournira la preuve. » Agesilas, dit Plutarque, » (*c*) eut cela de propre plus que les au- » tres de cette qualité, qu'il vint au de- » gré de commander, ayant appris dès » l'enfance à obéir, ce qui fut cause qu'il » sçut beaucoup mieux que nul autre Roi » s'accommoder & se comporter avec ses

(*a*) Platon.
(*b*) Caracteres de Théophraste.
(*c*) Vie d'Agesilas, Traduct. d'Amyot.

» Sujets, ayant ajoûté à la grandeur » Royale & aux façons de Prince qu'il » avoit de nature, la courtoisie & la pri- » vauté qu'il avoit de nourriture. « (*a*) Le Philosophe Xénophon qu'il avoit auprès de lui, *qu'il aimoit & duquel il faisoit grand compte, lui persuada d'envoyer querir ses enfans pour les faire nourrir en Lacédémone, là où ils apprendroient la plus belle science que les hommes sçauroient apprendre, c'est à sçavoir obéir & commander.*

(*a*) C'est parce que Henri IV. avoit eu une éducation à peu près semblable, qu'il est devenu un des plus grands Rois de la Monarchie Françoise, & qu'il a sçu conquerir par sa valeur un Royaume qui lui étoit dû par sa naissance, & qu'il méritoit par ses vertus. Puisse le jeune Heros d'Ecosse, qui suit si glorieusement ses traces, triompher aussi heureusement de ses ennemis! Comment ne s'intéresseroit-on pas au sort d'un Prince, qui pour monter sur un Trône qui lui appartient, fait aujourd'hui ce qu'ont fait les plus grands Héros de l'antiquité. Il peut bien dire avec l'Egiste de M. de Voltaire :

» Hercule, ainsi que moi, commença sa carriere;
» Il sentit l'infortune en ouvrant la paupiere;
» Et les Dieux l'ont conduit à l'immortalité,
» Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.

Merope, Acte IV,

Et ce que nous lisons dans l'Histoire des Siécles & ce que nous voyons tous les jours sous nos yeux, tout nous prouve également non-seulement les avantages, mais la nécessité absoluë d'une bonne éducation.

Dans les Réfléxions de Milton il y a beaucoup de choses qui ne sont propres qu'à son païs; il y en a aussi qui se sentent de la haine qu'il avoit pour le Gouvernement Monarchique. Il n'est pas étonnant qu'il ait adopté les principes de Cromwel, dont il étoit Secretaire, & qu'ayant la tête chaude, il se soit laissé emporter à cet enthousiasme Républicain, qui lui a fait composer l'Ouvrage le plus violent qui ait jamais été fait contre la Royauté. (*a*) Mais dans cette Lettre même il est aisé de s'appercevoir que ç'a été un des plus sçavans hommes qui ayent vêcu. C'est par cette vaste érudition, jointe à un heureux génie, qu'il est devenu le plus grand de tous les Poëtes modernes. Aussi son *Paradis Perdu* n'est-il pas l'Ouvrage de sa jeunesse: Peut-être alors en avoit-il conçu l'idée; mais avant que de l'exécuter, il avoit

(*a*) *Defensio pro Populo Anglicano, &c.*

vêcu avec les hommes, il avoit connu l'usage & la puissance des passions, il avoit l'esprit orné de la connoissance de toutes les Sciences & de tous les Arts. (*a*)

Sans examiner si la maniere d'élever la jeunesse que Milton propose est aisée à réduire en pratique; il est sûr que son plan est rempli de vûës très-fines & très-sages, & qu'il paroît contenir tout ce qui est nécessaire pour former un Citoyen utile à sa Patrie & agréable à la société. (*b*). Ce qui suppose des sentimens vertueux dans l'ame, des lumieres dans l'esprit & des graces dans la personne. Les études du Grec, de l'Hebreu & des Dialectes Syriaques & Chaldéens ne peuvent convenir qu'à peu de personnes, & sont absolument inutiles aux Princes; mais rien ne convient mieux à

(*a*) Ce que Ciceron demande dans un Orateur, n'est pas moins nécessaire pour former un grand Poëte. *Meâ quidem sententiâ, nemo esse poterit omni laude cumulatus Orator, nisi erit omnium rerum magnarumque artium scientiam consecutus.* Il en donne la raison ailleurs: *Omnes Artes quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, & quasi cognatione quâdam interse continentur.* Cicer. pro Archiâ Poëtâ.

(*b*) *Quid deceat quid non; quò virtus quò ferat error.* Horat.

leur éducation que l'ordre des connoiſſances qu'il propoſe ; il eſt proportionné au progrès des forces de l'eſprit, & par conſéquent les augmente par la maniere ſage de les employer. Elles ſont de la même nature que celles du corps. D'un côté elles ſe perdent dans l'inaction, de l'autre un trop grand effort les épuiſe.

Nous croyons auſſi devoir laiſſer au Lecteur judicieux à peſer les raiſons qui ont porté Milton à ne commencer ſon plan d'éducation qu'à ſeize ans, contre l'avis de tant d'Auteurs qui reprochent comme une perte irréparable celle des premieres années. (*a*) Et il faut avoüer que ce ſeroit lui faire une injuſtice que l'accuſer d'abandonner entiérement un tems ſi précieux. Seulement il juge que c'eſt à ſeize ans qu'il eſt plus convenable de commencer l'éducation commune dont il donne le projet.

Il eſt certain que les plaintes qu'il

(*a*) Voyez le Livre que nous avons cité, où l'Auteur ſe propoſe ſur-tout de faire ſentir *de quelle conſéquence ſont les ſept premieres années de la vie.*

Les Grecs pour dire qu'un homme excelloit dans un art, diſoient qu'il le ſçavoit en homme qui l'avoit appris dès ſon enfance, παιδομαθής.

fait de la maniere ordinaire d'élever la jeunesse, ne sont que trop bien fondées. (*a*). Le même abus régne parmi nous, ou plutôt il est général. L'exemple & la mode gouverne les hommes, rarement la raison. On passe 9 ou 10 ans dans un College à n'apprendre qu'imparfaitement quatre mots latins, que l'on oublie sitôt qu'on en est sorti, & cela parce qu'on y est condamné par un pere, qui n'a pas lui-même été mieux élevé. C'est de tout tems qu'on s'est arrêté à l'étude des mots, & qu'on a négligé celle des choses. (*b*) Vainement dans les siécles éclai-

(*a*) » La nature elle-même, toute grossiere » qu'elle est dans sa premiere simplicité, est un » meilleur guide en toute chose, que cette Lo- » gique de College & ce sçavoir pédantesque ... » Les simples amusemens des gens du monde » forment mieux la jeunesse que les profondes » recherches des Pédans. Le commerce des pre- » miers est l'unique antidote que nous ayons » contre le génie particulier à ceux-ci, qui n'est » propre qu'à rendre la Science même & le Sça- » vant également haïssables.

Le Comte de Shaftesbury. *Avis à un Auteur.*

(*b*) *Quos videmus omni curâ morum post habitâ, quæ vera Philosopha est, in nescio quibus argumentatiunculis, in nugis sophisticis, in puerilibus argutiolis quod suâ jam ætate Euphrates Themistius conquerebatur summam sapientiam ponere!*

21. Casaub. in Prefatione Commentarii ad Pers.

rés des esprits sages se sont élevés contre une méthode si défectueuse (*a*), & qu'on devroit renvoyer à ces tems barbares où l'ignorance Monachale tenoit lieu de science. (*b*) Les efforts que l'on a faits pour introduire des méthodes raisonnables, ont été inutiles. Ceux qui sont chargés d'élever la jeunesse, se sont constamment refusés à toutes celles qui sortent d'un usage purement méchanique. L'excellente *Méthode d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres* de M. Rollin a plus réussi auprès des gens du monde, qu'auprès des gens de Collége. Ceux-ci la lisent sans fruit, puisque soit paresse, soit incapacité, ils ne la mettent pas en pratique. Pour suppléer à ce deffaut, nous conseillons fort aux jeunes gens qui veulent s'avancer dans les sciences & dans la vertu, de prendre M. Rollin

(*a*) *Cogitavit & illud in moribus & institutis Academiarum & similium Conventuum quæ ad doctorum hominum sedes & operas mutuas destinata sunt, omnia progressui scientiarum in ulterius adversa inveniri, &c.*

Fran. Bacconi scripta in naturali & universali Philosophia. Cogita & visa.

(*b*) Montagne remarque judicieusement que *la meilleure partie des Sciences qui sont en usage, sont hors de notre usage.*

pour guide. Ils profiteront beaucoup à recommencer pour ainsi dire un nouveau cours d'étude avec lui. Le conseil que nous leur donnons est fondé sur l'expérience, & c'est en ce sens que l'on doit entendre ce que M. l'Abbé d'Olivet a dit de lui, *que personne n'a écrit pour la jeunesse ni avec de meilleures intentions, ni avec plus de succès.*

Quant à nos Ecoles publiques, elles sont encore les mêmes, & c'est avec raison qu'un Sçavant (*a*) que nous venons de perdre s'étonne que *les Colleges qui ne doivent se proposer que l'utilité publique, ne changent pas leur ancienne maniere qui y est si contraire.* A l'exemple de tant d'autres Auteurs célébres dont nous avons parlé, il a écrit lui-même aussi sur l'éducation des enfans. *Point important*, ce sont ses propres expressions; *& dont dépendent plus que de tout autre, la gloire & le bonheur d'une Nation*; (*b*) point rebattu, mais qu'avec raison il soutient ne pouvoir l'être trop, puisqu'il est toujours négligé.

(*a*) M. l'Abbé Gédoyn.

(*b*) Oeuvres diverses de M. l'Abbé Gédoyn, de l'Académie Françoise, *De l'éducation des Enfans.* A Paris chez de Bure, 1745.

La maniere particuliere d'inſtruire les jeunes gens, qu'il propoſe, pour nous ſervir encore de ſon langage, eſt très-propre *à leur embellir l'imagination, à leur élever l'eſprit & à leur donner une certaine fineſſe de goût qui de toutes les qualités de l'eſprit eſt peut-être la plus rare* (*a*). Le grand défaut de l'éducation des jeunes gens en France eſt qu'on donne une grande attention à leur former le corps, & qu'on ne prend pas le moindre ſoin de cultiver leur eſprit. On fatigue leur mémoire ſans éclairer leur entendement. Dans cette eſpece de Diſſertation que M. l'Abbé Gedoyn a faite pour l'Académie des Inſcriptions dont il étoit Membre, il examine de nouveau cette queſtion tant de fois diſcutée, & que Quintilien a traitée avec plus d'étenduë & d'éloquence que perſonne : ſçavoir ſi l'éducation publique doit être préferée à l'inſtruction domeſtique & particuliere. M. Rollin qui en a fait un des articles de ſon Traité des Etudes (*b*), a adopté le ſentiment de ce grand Maitre de l'Elo-

(*a*) *Ingenuas didiciſſe fideliter artes. Emollit mores, nec ſinit eſſe feros.* Ovid.

(*b*) Tome IV. Livre VI. Article 2.

quence, & s'est comme lui déclaré en faveur de l'éducation publique. L'un & l'autre l'ont cruë plus favorable à l'avancement dans les Sciences, & quant aux mœurs, le point en effet le plus essentiel, (*a*) & qui seul paroît les avoir fait balancer; il n'est malheureusement que trop vrai que les Enfans à cet égard ne sont guére plus en sureté au sein de leur famille, que dans les Colleges publics. Quoi de plus dangereux pour eux que le mauvais exemple de leurs parens! (*b*) L'autorité de ces deux grands Maîtres n'a pas empêché M. l'Abbé Gedoyn d'être d'un avis contraire au leur. (*c*) Il ap-

(*a*) *Potior mihi ratio vivendi honeste quam vel optime dicendi videretur.* Quinct. Lib. I.

(*b*) *Velocius & citius nos corrumpunt vitiorum exempla domestica, magnis cum subeunt animos auctoribus.* Juven. Sat. XIV.

(*c*) M. Locke s'est aussi déclaré pour l'éducation particuliere, & cela uniquement parce que la vertu est beaucoup plus difficile à acquerir que la connoissance du monde, & que le vice est plus à craindre que l'ignorance. Quoiqu'on dise en faveur des Ecoles publiques, il les regarde comme dangereuses pour les mœurs. *Il faut*, dit-il, *qu'un homme fasse une estime prodigieuse des mots, lorsque préférant les langues des Grecs & des Romains à ce qui les a rendus si recommandables, il ne craint pas de hazarder l'innocence & la*

pelle de leur jugement à un Maître encore plus grand qu'eux ; c'est l'expérience qui nous fait voir que de cinquante enfans, il n'y en a pas dix qui prennent du goût pour le Latin ; comme néanmoins on ne leur enseigne pas autre chose, il s'ensuit qu'il y en a quarante qui, après avoir passé huit & dix ans au College, en sortent sans y avoir rien appris, & que par une suite toute naturelle, ils demeurent ignorans toute leur vie.

Il remarque que ces Ecoles publiques, si vantées par Quintilien, n'avoient presque rien de commun avec les nôtres : l'éducation y étoit totalement differente de ce qu'elle est dans nos Colleges. (*a*) Chez les Romains on enseignoit le Grec,

vertu de son fils pour un peu de Grec & de Latin. C'est aussi le sentiment de M. Addison, qui dit que *l'éducation particuliére est la méthode la plus naturelle & la plus sûre pour former un homme à la vertu, & que l'éducation publique est plus propre à le former aux affaires.*

(*a*) La Fontaine n'en a donné une idée que trop juste lorsqu'il a dit :

Un Ecolier qui sentoit son College,
Doublement sot & doublement fripon,
Par son jeune âge & par le privilege
Qu'ont les Pédans de gâter la raison. &c.

comme on enseigne le Latin parmi nous; mais ils étoient trop sages pour ne pas donner la préférence & leurs premiers soins à la Langue maternelle. On en apprenoit les principes aux enfans dans les Ecoles, on vouloit qu'ils la sçussent à fond, & qu'ils la parlassent bien; & c'est pour cela que devenus grands, ils avoient tant de facilité à l'écrire.

D'ailleurs, pour qui Quintilien a-t-il écrit? Pour les Romains. Et quel étoit son but? de former un Orateur parfait, c'est-à-dire un homme d'Etat. L'éloquence alors menoit à tout. Est-ce là ce qu'on se propose dans nos Colleges, & peut-on se le proposer sous une forme de gouvernement tel que le nôtre?

Quant à M. Rollin, nous ajoûterons, qu'il étoit juge & partie dans la cause qu'il a décidée: il étoit trop attaché à l'Université, pour pouvoir prononcer autrement. Outre que modeste comme il l'étoit, & accoutumé à bien penser des autres, il a pû se tromper, en supposant à ceux qui sont faits pour enseigner, cette habileté & cet attachement à ses devoirs qui le distinguoient si fort des autres Professeurs.

Au surplus M. l'Abbé Gedoyn donne

aux

aux Peres un conseil dont il seroit à souhaiter que tous ceux qui ont des enfans au College voulussent profiter. Il veut qu'après qu'un Précepteur aura conduit un enfant jusqu'à la fin de ses études, on le laisse encore quelques années auprès de lui dans le monde, non plus avec le titre de Précepteur, qui seroit odieux à un grand garçon, mais avec le titre de Gouverneur, qu'il supporteroit plus volontiers, sur-tout dans un homme à qui il seroit tout accoutumé, & qui auroit pris empire sur son esprit. Il l'entretiendroit dans ses études, il le préserveroit des mauvaises compagnies; il l'accompagneroit à l'Académie, aux Spectacles, aux promenades, même dans ses premieres campagnes ou dans ses voyages; (a) car l'éducation dont il

(a) » A cette cause [*pour l'instruction de la* » *jeunesse*] le Commerce des hommes est merveilleusement propre, & la visite des païs » étrangers, non pour rapporter seulement à la » mode de notre noblesse Françoise, combien » de pas à *Santa Rotunda*, ou la richesse des Caleçons de la *Signora Livia*; ou comme d'autres, combien le visage de Néron de quelque » vieille ruine de là, est plus long ou plus large » que celui de quelque pareille Médaille; mais » pour en rapporter principalement les humeurs

donne l'idée, en cela conforme à celle que Milton propose, demande qu'un jeune homme employe quelques années à voyager dans les païs étrangers, si l'on veut qu'il se façonne, & qu'il acquiere au moins une partie de cette expérience qu'Homere a tant vantée dans un de ses Héros,

Qui mores hominum multorum vidit & urbes.

C'est pourquoi, selon lui, il seroit à souhaiter que ceux qui se destinent à élever de jeunes gens, prissent non l'habit Ecclesiastique, mais l'habit commun, dans la vûë de remplir auprès d'eux la fonction de Gouverneur, après s'être acquités de celle de Précepteur.

Peut-être trouvera-t-on que nous nous sommes trop étendus sur les differens Ouvrages dont nous avons parlé dans cette Préface. Comme nous ne nous y sommes proposés d'autre but que de concourir à l'utilité publique, nous avons

» de ces Nations & leurs façons, & pour frotter » & limer notre cervelle contre celle d'autrui, &c.

Essais de *Montagne*, Livre I. Chap. 25. de l'Institution des Enfans. Ce Chapitre est celui de tous qui mérite la préférence, soit par la matiere qui en est le sujet, soit par la maniere dont elle est traitée.

cru pouvoir compter ſur l'indulgence des Lecteurs inſtruits, & nous nous ſommes flatés que ceux qui ne le ſont pas, nous en ſçauroient quelque gré. Les effets d'une mauvaiſe éducation ſont ſi pernicieux, & pour l'eſprit & pour le cœur, ſi funeſtes aux particuliers & à la ſociété même en general, qu'on n'entend autre choſe dans le monde que les plaintes continuelles qui s'y font à ce ſujet. Nous avons cru devoir faire connoître aux perſonnes raiſonnables, aux Citoyens vertueux, qui ſont touchés de ces abus, les Auteurs qui ont enſeigné les moyens les plus efficaces pour y rémédier. (*a*) Si en rapportant ce que

(*a*) M. Addiſon eſt de ce nombre. Pluſieurs feüilles de ſon SPECTATEUR ſont d'excellentes leçons pour la jeuneſſe, ſur-tout la 215e, où il fait ſentir les avantages de l'éducation par une comparaiſon aſſez naturelle.

» Je conſidere, dit-il, l'ame d'un homme » qui n'a point d'éducation comme le marbre » dans la carriere, où l'on n'apperçoit au- » cune de ces beautés *inhérentes*, juſqu'à ce que » le ſçavoir de l'Ouvrier en faſſe ſortir les cou- » leurs, en poliſſe la ſurface & en découvre » toutes les veines & toutes les taches qui en » font le mérite. De même l'éducation, lorſ- » qu'elle travaille ſur un eſprit noble, expoſe » à la vuë chaque vertu, chaque perfection ca-

quelqu,s-uns d'eux ont écrit, nous avons pris la liberté d'y joindre nos propres réfléxions, ç'a été toujours dans l'unique vûë de rendre leurs leçons plus instructives pour la jeunesse. (*b*) Notre dessein du moins est loüable, si l'exécution n'y répond pas. C'est vainement que les gens frivoles de ce siécle croyent jetter du ridicule sur des discours de morale; il retombe tout entier sur eux-mêmes. Ces discours sont les meilleurs moyens dont nous puissions faire usage pour perfectionner nos esprits, acquérir une vraie connoissance de nous-même, & conséquemment nous préserver des vices, de l'ignorance & des préjugés ausquels nous sommes sujets par notre nature. (*c*) Et en effet, comme l'á dit ce célébre Consul, qui au milieu des affaires les plus importantes du Gouvernement dont il étoit chargé, veilloit de si prés à l'éducation de son fils & de son

» chée, qui sans un pareil secours, n'auroient
» jamais été capables de briller & de produire
» aucun effet.

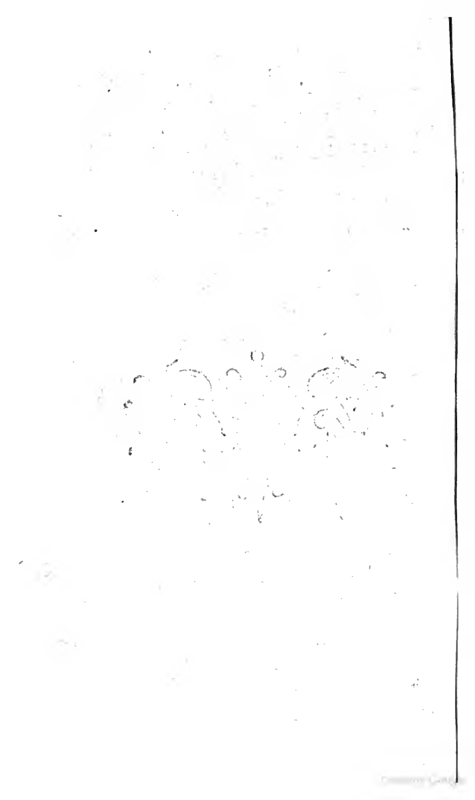
(*b*) *Et vera numerosque modosque ediscere vitæ.* Horat. Ep. II. Lib. II.

(*c*) *Sæpe enim quod in aliis audimus culpari à nobis vitari solet.*

neveu ; *Quod munus Reipublicæ afferre majus, meliusve possumus, quam si docemus atque erudimus juventutem? His præsertim moribus atque temporibus, quibus ita prolapsa est, ut omnium opibus refrenanda ac coercenda sit.* (*a*).

(*a*) Cicer. *De Divin.* Lib. II.





Fautes à corriger.

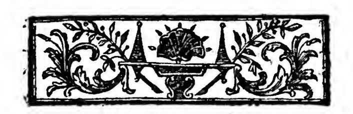
PREFACE.

Page vij, Note *a*, ligne 12, pere, *lisez* Frere.

LETTRES.

Page 24 ligne 20, en le, *lisez* en les.
Pag. 75 lig. 16, des, *lisez* les; importantes, *lisez* importans.
P. 76 l. 1, s'il est Prince, que, *lisez* que, s'il est Prince.
P. 77, l. 5, les autres, il, *lisez* les autres. Il
P. 130, l. 11, traités, *lisez* traitées.
P. 144, l. 5, gravé, *lisez* gravées.

LETTRES



LETTRES SUR L'ÉDUCATION DES PRINCES.

LETTRE I.

IL ne tient qu'à moi, MONSEIGNEUR, de vous reconnoître pour un Héros, toutes les Lettres de l'Armée vous donnent cette qualité, tout Paris y consent; je vous assure, Monseigneur, que j'y consens encore plus volontiers que personne; cependant per-

mettez-moi de vous dire à l'oreille ce que je vous ai dit plusieurs fois, que les véritables Héros se font à loisir, & en y pensant sérieusement ; que ceux qui se font à la hâte, sont souvent assez imparfaits, & qu'ils sont d'ordinaire plutôt Héros par leur naissance que par leur mérite : ce n'est pas assez d'exposer sa vie, il faut bien d'autres qualités pour mériter un nom si glorieux. La valeur est très-estimable quand elle est accompagnée des autres qualités qui font un honnête-homme, mais quand elle est seule, elle n'empêche pas qu'on ne soit fâcheux & incommode, & quelquefois très - méprisable. Que vous seriez à plaindre, Monseigneur, & que vous meneriez une vie triste, si vous étiez obligé de la passer avec un homme très-vaillant qui seroit incapable d'amitié & de recon-

noissance, qui n'aimeroit point la vérité, qui se prêteroit à toutes les railleries, & à toutes les médisances qu'on feroit de ceux qui passeroient pour ses meilleurs amis, qui n'auroit ni fidélité ni secret, qui seroit attaché à ses interêts, & qui suivroit sans peine les mauvais exemples & les mauvais conseils! Avouez qu'un pareil Héros au lieu d'être un demi-Dieu, seroit bien peu de chose, puisqu'il ne seroit pas un demi-homme, particulierement s'il étoit incivil, inégal, colére & de difficile accès. Il n'est pas nécessaire de m'étendre sur la difformité de tous ces défauts, la bonté de votre esprit & de vos inclinations vous la découvriront assez. Après vous avoir représenté ce qui fait les faux Héros, ne seriez vous point bien aise de voir ce qui fait les véritables? il me semble qu'un

Prince qui auroit de l'eſprit & de la raiſon, de la fermeté, du diſcernement, qui ſeroit liberal, qui chercheroit la vérité & qui aimeroit la juſtice, ne ſeroit guéres éloigné de la perfection; examinez, s'il vous plaît, ſi ce que je viens de vous dire, rendroit un Prince excellent. Il eſt vrai que c'eſt la nature qui donne de l'eſprit, mais il eſt encore auſſi vrai que c'eſt l'attention & le commerce des honnêtes gens qui l'éclairent & qui l'augmentent; la raiſon applique l'eſprit aux connoiſſances les plus importantes, & lui montre la différence qu'il y a entre celles qui ſont néceſſaires pour ſe faire aimer & pour ſe faire eſtimer, & entre celles qui ne ſont propres qu'à ſatisfaire la curioſité, & qui donnent quelque ſorte de réputation de n'être pas ignorant. C'eſt la raiſon qui doit être la

régle de notre conduite, & on ne doit rien entreprendre sans la consulter; la lecture, les réfléxions, les bonnes compagnies la fortifient, sans la raison il n'y a ni ordre, ni beauté, ni rien d'estimable dans la vie de tous les hommes; un homme qui néglige la vérité, s'expose à vivre dans une erreur, & dans une illusion continuelles, à confondre les gens de mérite avec ceux qui n'en ont point, ceux qui ont tort avec ceux qui ont raison, à se méprendre en toutes occasions, & à s'attirer le mépris de ceux qui ont du discernement & de l'intelligence. Un Prince sans justice seroit une chose monstreuse, on n'est Prince que pour la pratiquer & la faire observer; Prendre le bien d'autrui, ou souffrir qu'on le prenne quand on peut l'empêcher, écouter la médisance avec plaisir, sur-tout

quand elle eſt injuſte, négliger les perſonnes de mérite, traiter agréablement des miſérables, parce qu'ils ſont flatteurs, ou qu'ils rendent des ſervices honteux, toutes ces choſes ſont ſi injuſtes, & deshonorent tellement un Prince, qu'elles le mettent au-deſſous de tous les autres hommes. La liberalité eſt une vertu qui vous eſt ſi naturelle, qu'il ſeroit inutile de vous en parler; il eſt heureux d'être porté par ſon penchant aux vertus de ſon état. Celle-ci dans un Prince releve l'éclat de toutes les autres. Au contraire celui qui eſt ſans liberalité, donne tout lieu de ſoupçonner qu'il manque également & de bonté & de juſtice. Voilà, Monſeigneur, une partie de ce qui peut contribuer à rendre un Prince parfait, cela mérite bien d'être approfondi, & ce ſera quand vous l'aurez agréa-

ble, & que j'aurai l'honneur d'être auprès de vous; en attendant ce tems si heureux, trouvez bon que j'ajoute que la valeur, qui est si nécessaire à un Prince, doit être accompagnée de bonté & de modestie; il ne lui est pas permis de se donner des loüanges à lui-même, lors même qu'il les mérite, ni de témoigner avoir trop d'envie d'en recevoir; mais il donneroit & de son cœur & de son esprit l'idée la plus avantageuse, s'il faisoit valoir les actions des braves gens, & qu'il les loüât avec chaleur devant ceux qui peuvent les récompenser, & même s'il excusoit les foiblesses dont les plus braves sont quelques fois capables, & s'il n'accabloit pas par ses mépris & par ses railleries, des gens qui ne sont déja que trop malheureux; il seroit à désirer qu'il s'appliquât à faire valoir ce qu'il y auroit de

bon & de louable dans ceux qui l'approcheroient, qu'il ne fît pas comme la plûpart des jeunes gens qui ne cherchent que les défauts, & qui croyent que tout l'agrément de l'esprit consiste dans la raillerie. Ils font rire, mais ils ne s'apperçoivent pas que ce sont eux qui sont ridicules. C'est un des plus grands malheurs qui puissent arriver aux personnes de grande qualité, & qui souvent a des suites très-fâcheuses. Enfin, Monseigneur, soyez, s'il vous plaît, convaincu qu'un Prince qui feroit tout le bien qu'il pourroit faire, seroit adoré de tout le monde, & que ceux qui n'ont pas perdu une occasion de donner des marques de leur bonté, ont été nommés les délices du genre humain. Si tous les Princes étoient dans cette disposition, il n'y auroit plus de malheureux sur la terre, il n'y

auroit que les méchans qui le ſe-roient, parce qu'ils ſeroient indignes de leurs ſoins, & même ils ne le ſeroient pas long-tems, s'ils étoient capables de ſe corriger. Que j'aurois de joie, Monſeigneur, ſi je vous voyois appliqué ſérieuſement à connoître en quoi conſiſte l'honnêteté : ſi vous la connoiſſiez bien, vous l'aimeriez, & je ſerois aſſuré de vous voir heureux : ſans elle il n'y a point de bonheur, point de véritables plaiſirs, point de véritables honneurs, ce ne ſont ni la naiſſance, ni les richeſſes, ni l'autorité qui mettent la différence & la ſupériorité réelle & véritable entre les hommes, & c'eſt aſſurement le plus honnête-homme du monde, qui eſt le premier homme du monde.

LETTRE II.

J'AI reçu, MONSEIGNEUR, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, elle étoit écrite avec beaucoup d'esprit : mais ce qui m'a touché d'avantage, elle étoit pleine de bonté. Les Princes ont d'ordinaire assez d'esprit, mais s'ils n'y prennent garde, la grandeur leur inspire un orgueil qui les applique à eux-mêmes, & qui leur fait négliger le reste du monde ; cependant ils ne sont Princes que pour rendre heureux ceux à qui ils commandent, & pour faire toutes les actions de bonté & de justice qui sont en leur pouvoir. Les Princes qui pensent autrement sont dans une grande erreur, & ce qui est de plus fâ-

cheux, cette erreur dure ſouvent autant que leur vie; les perſonnes qui les aiment pourroient leur ouvrir les yeux, mais preſque tous ne veulent que des flatteries, & ne veulent point de conſeils. Votre conduite eſt bien différente, Monſeigneur, vous m'ordonnez de vous donner les miens, & vous voulez qu'ils ſoient ſincéres. Si j'avois autant d'habileté que j'ai de paſſion pour votre ſervice, vous ſeriez bien ſervi; quoique je ſois fort éloigné de le préſumer, je ne laiſſerai pas de faire ce que vous me commandez, parce que je ſerois trop heureux, ſi je pouvois contribuer en quelque choſe à vous rendre un Prince parfait, & parce que je vous ai toujours vû recevoir avec une douceur admirable, les avis de ceux qui ont eu l'honneur d'être auprès de vous.

Vous passerez votre vie à la Cour & à l'Armée, Monseigneur, pensez donc sérieusement, s'il vous plaît, à bien remplir la place que vous devez tenir en ces lieux-là. Faites tous vos efforts pour devenir grand Capitaine, & pour être habile & sage Courtisan : si vous négligiez d'acquerir ces qualités, votre vie ne seroit ni heureuse, ni glorieuse. Je ne vous parlerai point des régles de la guerre, je ne les sçai pas assez, Monseigneur ; je vous dirai seulement ce qui me paroît nécessaire pour les bien apprendre ; il faut, ce me semble, entretenir souvent, & chercher avec soin ceux qui sont les plus capables de vous instruire, avoir une grande attention à tout ce qui se passe dans l'Armée, sçavoir la cause des moindres mouvemens qu'elle fait, observer les marches, les campemens, le passage des rivie-

res, les siéges, demander aux Généraux les raisons de toutes leurs entreprises, & de toutes leurs résolutions; ils se feront un plaisir de vous satisfaire, si vous leur témoignez de l'estime & de la confiance, & si vous leur parlez de maniere à les persuader, que vous cherchez à vous instruire & à profiter de leurs conseils. Votre naissance, Monseigneur, vous donne de grands avantages; les questions que font les particuliers incommodent assez souvent, celles que font les Personnes de votre qualité, honorent beaucoup ceux à qui elles s'adressent; en leur donnant occasion de faire paroître ce qu'ils sçavent, ils ne vous cacheront rien. Feu M. le Prince a gardé cette conduite pendant toute sa vie; il faisoit parler ceux qui excelloient en quelque chose, il tiroit d'eux dans une conversation, ce qui

leur avoit coûté des années entieres, & c'eſt peut-être ce qui a le plus contribué à le rendre un homme extraordinaire. La plupart des jeunes gens parlent & agiſſent ſans deſſein; quand ils ſont arrivés dans un Camp, ils penſent au jeu & à la bonne chere, le reſte du tems ils l'employent à dormir & à des choſes inutiles; après vingt campagnes ils ſont auſſi capables de commander que le premier jour, au lieu d'acquerir de la gloire, ils n'ont acquis que le mépris de toute l'Armée. Mais, Monſeigneur, quand vous ſeriez le plus grand Capitaine de votre ſiécle, je ne ſerois pas encore content; il faut, s'il vous plaît, que vous en ſoyez le plus honnête homme. La valeur & la ſcience de la guerre, peuvent vous faire craindre & vous faire admirer, mais je ne crois pas qu'elles vous faſſent ai-

mer, non pas même des gens de guerre, dont vous ne gagnerez pas l'affection si vous n'êtes doux, civil, humain, modeste & liberal; c'est une grande méprise de croire que l'esprit, la naissance & le courage, doivent être accompagnés de fierté; pour moi je croirois qu'elle ne sied bien qu'à ceux qui ont l'épée à la main, & qui vont combattre leurs ennemis, l'incivilité n'est guére différente du mépris, & il est incompatible d'avoir de l'affection pour ceux qui nous méprisent; si l'humanité est si nécessaire aux particuliers, & si elle est un des principaux liens de la société, combien est-elle plus nécessaire aux Princes & aux Généraux d'Armée qui ont la force en main, & qui sont maîtres de la vie & des biens d'une infinité de gens! Il y a une grande différence entre la guerre que fait un

Prince juſte & humain, & entre celle que fait un Prince injuſte & cruel: le premier garde des meſures avec ſes ennemis, il ne fait que le mal qu'il eſt contraint de faire, pour mettre en ſûreté ceux dont il entreprend la défenſe, ou pour faire des conquêtes légitimes; l'autre penſe moins à mettre ſon pays en repos, qu'à exterminer ceux contre qui il va combattre, il donne continuellement des exemples pernicieux à des gens, qui ne ſont déja que trop diſpoſés à commettre toutes ſortes de crimes; ſon Armée porte la déſolation dans tous les lieux où elle paſſe, & on peut le regarder comme l'ennemi du genre humain. Il eſt vrai que les actions de la guerre donnent un grand éclat à la vie d'un Prince, qu'il eſt obligé d'en aimer le métier, & d'employer tous ſes ſoins pour le bien apprendre: mais, Monſeigneur,

gneur, il eſt encore plus obligé de n'aimer pas la guerre pour la guerre; un Prince qui cherche la véritable gloire, doit penſer non à répandre du ſang, à ruiner des Villes, à déſoler des Provinces ennemies, mais à conſerver la vie, les biens, & le repos de ceux à qui il doit ſa protection; je vous ai déja dit, Monſeigneur, dans une Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, que la valeur doit être accompagnée de bonté & de modeſtie; l'importance de la choſe m'engage à vous le redire, la vanité & la véritable vertu ne ſe trouvent point enſemble; un Prince qui ſe donne des loüanges, & qui en veut de tous ceux qui l'approchent, ne s'attirera que du mépris & de la mocquerie, il n'aura point d'amis, il n'aura que des flateurs. Mais s'il s'applique à connoître les gens de mérite, à faire valoir

leurs actions, s'il leur accorde sa protection, & qu'il contribuë à leur fortune, il sera comblé de loüanges, & gagnera l'estime & l'affection de l'Armée & de la Cour. La familiarité des Princes a de grands charmes; ceux à qui vous accorderez la vôtre s'en tiendront fort honorés, & s'ils trouvent en vous les qualités qui conviennent à un grand Prince, ils vous respecteront très-sincérement, mais s'ils découvroient du déréglement dans votre vie, de la malignité & de la bassesse dans vos sentimens, je ne sçai ce qui en arriveroit; je croi toutefois que les moins discrets manqueroient au respect qu'ils doivent à votre naissance, & que les plus sages, en sauvant les apparences concevroient un grand mépris pour vous.

Souvenez-vous, Monseigneur, je vous en supplie, qu'un Soldat,

un Officier bleſſé, ou malade, a droit de vous demander du ſecours, vous en êtes chargé; vous ſerez plus aimé d'avoir ſauvé la vie à un de vos ſoldats, que de l'avoir ôtée à pluſieurs des ennemis.

Vous ſçavez aſſez, Monſeigneur, qu'on n'eſt point aimable ſans liberalité, & particulierement les Princes, qui ne ſont pas dignes de la place qu'ils occupent, s'ils ne ſont bienfaiſans; cette vertu n'eſt pas moins néceſſaire aux Généraux d'Armée, les gens de guerre ne ſont peut-être pas plus déſintéreſſés que les autres, mais au moins ils le paroiſſent, ils dépenſent leur argent avec plus de facilité, & ſe le prêtent les uns aux autres preſque ſans précaution; on ne peut nier qu'en général cette confiance réciproque ne prévienne en leur faveur, & ne faſſe honneur à l'humanité. Un Géné-

ral trop ménagé, seroit mal placé à la tête de tant de gens qui font profusion de leur bien, & qui le partagent si volontiers avec ceux qui en ont besoin; regardez, Monseigneur, à quoi vous êtes obligé, vous qui êtes Prince de la premiere Maison du monde, & qui selon toutes les apparences, serez bientôt Général; quand vous commanderez, ne souffrez pas, autant que vous le pourrez, qu'il y ait des malheureux dans votre Armée; ne laissez pas sans secours un honnête-homme, qui auroit perdu son équipage par malheur, je dis par malheur, car si c'étoit la débauche, la négligence, ou la passion du jeu qui l'eut mis en cet état, il ne mériteroit pas votre attention.



LETTRE III.

LA Campagne finira bien-tôt, MONSEIGNEUR, & j'aurai la joie de vous voir revenir avec la réputation qui doit le plus vous flater. L'on me mande de l'Armée que vous avez été familier avec dignité, & civil avec discernement, que vous avez parlé dans les Conseils aveo esprit & avec fermeté, en vous soumettant néanmoins aux sentimens de ceux qui avoient le plus d'expérience. Vous avez sauvé la vie à un misérable qui n'étoit pas indigne de votre compassion, qui n'avoit déserté que par foiblesse, & qui ne connoissoit point la grandeur de sa faute. Je suis presque assuré, que la Cour vous sera

aussi favorable que l'Armée, & j'ai remarqué que les Courtisans sont très-bien disposés pour vous; cependant, Monseigneur, ne prenez pas trop de confiance en eux, la Cour est le lieu des changemens, j'y ai vû mépriser des personnes que l'on y avoit, peu de tems auparavant, comblées de toutes sortes de loüanges : votre jeunesse, votre naissance, des manieres agréables, ont suffi pour satisfaire le monde, à présent que l'on attend de vous de grandes choses, & que vous êtes obligé de les faire, on vous examinera à la rigueur, & vous serez observé par des gens qui ont de bons yeux & qui n'ont guéres de bonté : tachez donc, Monseigneur, à trouver les moyens de fixer l'inconstance de la Cour, & d'arrêter la malignité des Courtisans : j'en connois un que je vous garantis infaillible, c'est

d'être parfaitement honnête-homme. Depuis qu'il y a des hommes, les plus ſages & les plus habiles ſont convenus que rien n'eſt plus aimable, plus digne d'eſtime & de reſpect que l'exacte probité : la plus ſûre voie pour l'acquerir, c'eſt d'en avoir une grande envie, de chercher & d'attirer auprès de vous ceux qui ont la meilleure réputation ; de les faire parler, de tirer d'eux tout ce qu'ils ſçavent, & d'avoir un grand deſir d'en profiter ; ſi vous pratiquez cela, & que vous paſſiez votre vie avec des perſonnes intelligentes & pleines de probité, vous prendrez leurs ſentimens & leurs manieres, & vous irez toujours en augmentant. Vous voyez, Monſeigneur, qu'il eſt très-important de bien choiſir ſes amis ; ce n'eſt pas aſſez qu'ils ayent de bonnes intentions, s'ils n'ont pas l'eſprit bienfait, ils vous

tromperont ſans en avoir envie ; ils vous donneront de fauſſes idées de toutes choſes, & vous gâteront l'eſprit. N'abandonnez pas les Livres, s'il vous plaît, liſez pour vous divertir, & pour vous embellir l'eſprit, mais attachez-vous particulierement aux Livres qui vous apprendront à vous connoître, & à connoître les autres : la principale ſcience d'un Prince, c'eſt de connoître les hommes, de ſçavoir vivre avec eux, de ſçavoir s'en faire aimer & eſtimer, & démêler exactement à quoi on les peut employer ; ſur-tout qu'il ne ſe méprenne pas juſqu'au point de confondre l'honnête-homme avec celui qui ne l'eſt pas, en le traitant ſans aucune diſtinction. C'eſt une faute qu'on ne pardonne point à un Prince, & cependant c'eſt peut-être de toutes la plus commune. Un Prince qui ne ſe rend

pas

pas difficile sur le choix de ceux à qui il accorde sa familiarité, se fait plus de tort qu'il ne pense. Elle perd tout ce qu'elle a de flatteur pour les honnêtes gens, sitôt qu'il la prodigue à de viles créatures. Si j'osois, Monseigneur, je dirois qu'un Prince sans discernement ne sçauroit avoir une conduite raisonnable, il ne met rien dans sa place, il donne aux uns ce qui appartient aux autres, & distribuë sans choix les graces & les récompenses. Enfin il me semble que c'est mettre à la Lotterie, que de servir & de s'attacher à un tel Prince. Un homme qui a de la raison ne mettra jamais à ces sortes de Lotteries, il hazarderoit trop en hazardant son tems, sa vie, & ses soins; un Prince qui mériteroit ces reproches, ne seroit guéres propre à la conversation, il seroit plus disposé à s'ennuyer avec la meil-

leure compagnie, à demeurer froid & insensible aux choses les mieux pensées, & à rire de bon cœur, quand on lui diroit quelque mauvaise plaisanterie; j'en ai vû plusieurs très-embarrassés, après avoir entendu la lecture de quelque Ouvrage d'esprit, ils étoient contraints de chercher dans les yeux de la compagnie ce qu'ils en devoient juger; une telle grossiereté seroit honteuse au moindre Gentilhomme. La parfaite honnêteté que je vous desire, Monseigneur, consiste dans la bonté de l'esprit, dans la bonne disposition du cœur, & dans la connoissance entiere des bienséances & des véritables agréemens; je vous ai déja dit, & je ne sçaurois assez vous le dire, qu'on ne peut l'acquerir que par une grande application, par la lecture des meilleurs Livres, & le commerce des plus

honnêtes gens. Si vous négligez ces conseils, quelque heureuse naissance que vous ayez, vous ne serez pas de grands progrès; vous n'aurez pas ce bon esprit qui est si nécessaire, & qui consiste à voir les choses comme elles sont en elles-mêmes, à en connoître la valeur, à les mettre dans leur ordre, & à bien juger de celles qui méritent la préférence. Sans cette intelligence fine & exacte vous ne sçauriez être habile ni entendre vos véritables intérêts; sans la bonne disposition de çœur, vous n'aurez pas cette ferme & constante résolution, de faire en toutes occasions ce que la raison demande de vous, ainsi votre probité sera fort incertaine; & sans une parfaite connoissance des bienséances & des véritables agrémens, vous seriez grossier & de mauvaise compagnie; toutes vos pa-

roles & vos actions s'en ressentiroient, elles n'auroient pas ces graces, & ces beautés qui donnent la derniere perfection à la vie d'un honnête-homme. Un Prince sage ne pense point à être plaisant, ce seroit en quelque façon se dégrader, il doit souhaiter d'être agréable; & moi je lui souhaite de la gayeté, & du jeu dans l'esprit, & que le tout soit réglé par le bon sens, qui plaît toujours & qui ne lasse jamais. Il est difficile de plaire, si on ne s'accommode pas à ceux que l'on veut entretenir, & si on veut être sçavant avec ceux qui ne le sont pas, & gai avec des gens accablés de douleur. Les Princes, aussi-bien que les particuliers, sont obligés, s'ils ont dessein d'être agréables, de prendre l'air de ceux qu'ils veulent honorer de leur conversation. Enfin, Monseigneur, un Prince seroit

trop aimable, si ayant tant d'avantages il ne s'en paroit pas à contre-tems, & qu'il conservât des manieres simples & naturelles; tout le monde, & particulierement les Dames, vous ont exhorté à être poli; ce conseil est très-raisonnable, mais peut-être qu'il n'est pas si aisé à suivre. J'ai vû beaucoup de gens qui croyoient être polis & qui ne l'étoient pas, ils sçavoient quelques cérémonies que l'usage a introduites, mais ils ne sçavoient pas que la véritable politesse c'est de mettre à leur aise ceux que l'on entretient, de leur dire ce qui leur convient, & de les rendre contens de nous, & d'eux-mêmes, & cela suppose de grandes connoissances.

Vous êtes persuadé, Monseigneur, que toutes les vertus vous sont nécessaires, & que c'est l'union de toutes les vertus qui fait

les hommes extraordinaires ; je ne les examinerai pas toutes, cela iroit trop loin, d'ailleurs je croi vous avoir aſſez parlé dans mes autres Lettres des principales vertus & des plus éclatantes. Il y en a dont je vous ai dit peu de choſes, qui ne ſont pas moins eſſentielles, & qui ſont d'un uſage continuel. On ne pourroit pas être content d'un homme, quelques merveilleuſes qualités qu'il eût, s'il n'étoit pas véritable, fidéle, ſecret, capable d'amitié & de reconnoiſſance. Peut-on être à ſon aiſe avec un homme qui ne dit jamais la vérité ? peut-on avoir quelque liaiſon avec un homme infidéle, qui manque à toutes ſes promeſſes & à tous ſes engagemens, qui eſt incapable de garder aucun ſecret, & qui publie ſans diſcrétion, les plus importantes affaires qu'on lui a confiées, comme les plus indifféren-

tes, & ce qui eſt de plus étrange, qui ſe ſert de la confiance qu'on a priſe en lui, pour perdre d'honneur & de réputation les perſonnes qui ſe ſont miſes entre ſes mains ?

Il ne ſeroit pas moins difficile de conſerver de l'eſtime & de l'amitié, pour une perſonne qu'on ne peut gagner ni par les ſervices, ni par la plus tendre & plus reſpectueuſe amitié, qui oublie ſes plus fidéles ſerviteurs en les perdant de vûë, ſoit par legéreté, ſoit par dureté de cœur; ou par un orgueil qui lui perſuade qu'il ne doit rien à perſonne, & que l'on doit tout à ſa naiſſance, & à la bonne opinion qu'il a de ſon mérite. Voilà les diſpoſitions qui mettent un Prince à la diſcrétion des flateurs; lorſqu'il eſt entre leurs mains, il eſt preſque impoſſible de l'en retirer; les gens ſincéres & de bonne foi pour-

roient venir à son secours; mais il a de l'éloignement pour eux, il n'écoute plus que ceux qui le trompent, qui lui cachent ses défauts, & qui lui donnent des vertus qu'il n'a pas. Vous en trouverez, Monseigneur, de ces gens-là, qui en feignant de vous aimer, seront vos plus cruels ennemis, qui penseront à vous être agréables, & point du tout à vous servir; pour mieux s'insinuer, ils ne vous parleront que de plaisirs, ils vous en procureront, & même des plus honteux, si vous étiez capable de les aimer; rien ne les arrêtera pour les rendre maîtres de votre esprit, & pour vous faire servir à leur vanité & à leurs intérêts; ayez donc, s'il vous plaît, une grande application à connoître ces gens-là, à démêler leurs desseins & à les éloigner de vous; haïssez-les, comme des personnes qui

ne penſent qu'à vous tromper, mépriſez-les comme des perſonnes pleines de fineſſe & d'artifice, qui ſont des marques très-aſſurées de la baſſeſſe de leur cœur & de leur eſprit. Si vous leur donnez quelque créance, ce ne ſera pas aſſez pour eux de vous avoir gâté l'eſprit, ils tacheront par leurs médiſances, & par leurs railleries, à vous rendre ſuſpects & ridicules les plus honnêtes gens ; pour n'être point découverts, ils vous préviendront contre eux, & ſans retour, s'ils le peuvent.

Que la prévention eſt à craindre dans les perſonnes de votre qualité, & à combien d'injuſtices elles les engage ! Si par malheur vous avez condamné quelqu'un ſans aſſez de précaution, ne craignez point, Monſeigneur, de vous en dédire, c'eſt en ces occaſions que la fermeté eſt

moins eſtimable que le changement.

Je ne vous exhorte point à chercher des richeſſes, quoiqu'elles ſoient néceſſaires à un grand Prince, pour mettre dans leur jour toutes ſes bonnes qualités; la nature vous ayant fait ſi aimable, & la fortune vous ayant donné une ſi grande naiſſance, vous n'en manquerez pas, particulierement ſi vous cherchez la gloire qui eſt fondée ſur le mérite, & qui ſeule eſt digne de tous vos ſoins : la plus grande que vous puiſſiez déſirer, c'eſt d'être agréable au Roi, qui n'approuve que ce qui mérite d'être approuvé; & ce qui fait votre plus grand bonheur, c'eſt que vous plairez infailliblement au Roi, ſi vous plaiſez à Dieu, & qu'il ne vous demandera jamais rien, que ce que la piété & la raiſon demandent de vous. Vous êtes dans une

heureuse situation, Monseigneur, d'avoir toujours devant les yeux un modéle si accompli, & tant de grands exemples que Monsieur & Madame vous donnent continuellement. J'étois à l'Armée quand Monsieur fit sa premiere Campagne; jamais valeur n'a été sitôt, & si bien connuë que la sienne, parce qu'il n'y en a jamais eu de plus véritable: son intrepidité a toujours si fort animé les troupes, quand il les a commandées, qu'elles en sont devenuës invincibles; sa douceur & son affabilité, ont gagné le cœur de tous ceux qui ont eu l'honneur de lui parler: les personnes à qui il permet de le suivre à Saint-Cloud, qui le voyent à toutes les heures, trouvent en lui une bonté & une égalité qui ne se démentent jamais. Ceux qui ont l'honneur d'approcher Madame, conviennent qu'elle a l'esprit

grand & élevé, qu'elle eſt ferme dans ſes réſolutions, conſtante dans ſes amitiés, ennemie déclarée de la fineſſe & de l'artifice, libérale & bienfaiſante au-delà de ce que l'on a jamais vû. Voilà, Monſeigneur, de grands ſecours, voilà de grands modelles, le chemin eſt trop bien tracé pour craindre que vous ne le ſuiviez pas. Il me reſteroit à vous entretenir d'une choſe beaucoup plus importante, que toutes celles dont je vous ai parlé: mais je n'ai pas les graces & les lumieres dont j'aurois beſoin, pour une ſi grande entrepriſe, pour vous faire bien connoître la grandeur de la Religion, & pour vous inſpirer l'amour & l'attachement que vous devez avoir pour elle. Ne faites pas, je vous en conjure, Monſeigneur, comme la plûpart des gens de la Cour, qui ont de l'éloignement pour les perſonnes

de piété, & ſoyez perſuadé qu'il n'y a point de commerce plus utile, & plus agréable que celui d'un véritable Chrétien ; vous en trouverez au milieu de la Cour, qui vous feront connoître le néant du monde, qui vous apprendront qu'il n'y a de véritable grandeur qu'en Dieu, qu'un Prince ſans Religion eſt peu de choſe, que la vertu qui n'eſt conduite que par la raiſon eſt incertaine & mal aſſurée, & que les ſeules régles que la Religion nous enſeigne, ſont infaillibles.



LETTRE IV.

Cette Lettre eſt écrite à Monſeigneur DE CHARTRES, *après le combat de Sternquerque, qui fit ſecourir tous les bleſſés après le combat.*

MONSEIGNEUR, je crains fort d'avoir mal fait pour avoir eu trop d'envie de bien faire. J'avois prié M. de V. de vous faire connoître l'extrême joie que j'avois reſſentie, en apprenant que vous étiez en bonne ſanté, après avoir été expoſé à de ſi grands périls, & en être ſorti ſi glorieuſement; je m'étois adreſſé à lui, parce qu'il connoît mieux que perſonne l'attache-

ment que j'ai pour vous, & la paſſion que j'ai pour votre gloire & pour votre ſervice. Il a l'honneur d'être auprès de vous, il a beaucoup d'eſprit, & d'envie de me faire plaiſir, & cela me faiſoit eſpérer qu'il prendroit un tems favorable, pour ſe faire entendre quand il vous parleroit de moi. Pour vous parler, Monſeigneur, avec ſincérité, je craignois que ma Lettre n'arrivât dans de certains momens fâcheux que je connois, dans leſquels, ſoit par diſtraction ou par indifférence, vous n'ouvrez pas les Lettres que l'on vous rend, ou ſi vous les ouvrez, vous n'achevez pas de les lire, ainſi elles ne ſervent qu'à faire joüer votre petite chienne; j'avoue, Monſeigneur, que cette imagination m'avoit fort bleſſé; j'ai dit ces raiſons à beaucoup d'honnêtes gens qui les ont trouvées bonnes; cependant ils

croyent, que je ferai mieux de vous repréſenter moi-même mes véritables ſentimens. Je vous aſſurerai donc, Monſeigneur, que le plus heureux tems de ma vie, a été celui où j'ai appris ce que vous aviez fait au dernier combat, qui vous a attiré les loüanges de toute l'Armée, de tout le Royaume, & même du Roi, qui a fait votre éloge en écrivant à Monſieur. Vous ne m'avez pas ſurpris, Monſeigneur, j'attendois cela de votre courage, mais je ne ſçavois pas que la fortune, vous ſeroit auſſi favorable qu'elle l'a été; je ne ſçai que trop par mon expérience, que les plus aimables Princes du monde, n'en ſont pas toujours les plus heureux. Enfin, Monſeigneur, voilà mes ſouhaits accomplis, vous n'avez pas ſeulement montré une fermeté inébranlable, mais vous avez encore fait voir, que vous aviez autant
de

de bonté & d'humanité que de courage. Auſſi-tôt que les ennemis n'ont plus paru, vous n'avez penſé qu'à donner du ſecours à ceux qui en auroient beſoin, vous n'avez pas examiné, ſi les bleſſés étoient amis ou ennemis, vous avez cru que c'étoit aſſez d'être affligé & malheureux, pour mériter tous vos ſoins; c'eſt cela, Monſeigneur, qui eſt héroïque, & ſi vous n'aviez témoigné que de la hardieſſe, pluſieurs ſoldats auroient partagé cet honneur avec vous; c'eſt une erreur bien commune de croire, qu'un Prince intrépide eſt un Héros; je ſçai qu'il ne ſçauroit l'être ſans une grande fermeté, mais je ſçai encore mieux, qu'un Prince ne l'eſt pas s'il n'eſt juſte, doux, humain, & bienfaiſant, & s'il ne joint à toutes ces qualités, de la ſageſſe, de la raiſon, &

une grande capacité pour la guerre, vous avez fait paroître que vous possédiez une grande partie de toutes ces vertus, vous acquererez bientôt les autres, qui ne dépendent que de l'application & de l'expérience; alors, Monseigneur, tous les honnêtes gens seront contens de vous; & j'aurai la joie de vous voir parfaitement heureux.



LETTRE V.

A MR. ***

J'AI toujours été malade, & je n'ai pû vous rendre plutôt graces des choses honnêtes & obligeantes qui étoient dans votre derniere Lettre, ni répondre à ce que vous désirez ; sçavoir, si je suis encore auprès de Monseigneur le Duc DE CHARTRES : ces attachemens doivent durer autant que la vie, & je crois être obligé, tant que je serai au monde, de ne perdre pas une occasion de lui rendre service ; il est vrai que mon âge m'empêche de le suivre à l'Armée, mais la fantaisie du monde m'empêche encore davantage de le suivre à Versailles. Le monde veut qu'un

Prince de dix-huit ans soit sur sa foi, que ceux qui ont eu soin de son éducation, ayent peu ou point de commerce avec lui, & que les mêmes personnes qui ont été commises pour le corriger & pour l'instruire, s'éloignent de lui, dans le tems qu'il en auroit le plus de besoin, que ses passions sont les plus vives, & qu'il commence à être obligé d'entreprendre, & exécuter des choses grandes & difficiles. Il faut que la Cour, pour juger raisonnablement, soit persuadée que l'ouvrage est achevé, que le Prince n'a plus besoin d'aucun secours, ou que ceux que l'on avoit mis auprès de lui étoient mal choisis; j'avoue que s'ils étoient mal choisis, qu'on ne sçauroit l'en séparer trop promptement; il n'y a rien de si méprisable, qu'un Gouverneur qui entreprend de former un Prince, sans avoir l'intelli-

gence, & les qualités qui sont nécessaires pour un si grand dessein, qui ne connoît ni les hommes ni les Livres, qui confond les gens de mérite, avec ceux qui n'en ont que l'apparence, enfin qui n'a aucune idée de ce qui peut rendre un Prince parfait; on fait très-sagement d'écarter un si indigne Gouverneur : mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'on ne traite guéres mieux les Gouverneurs les plus sages & les plus capables; si on ne les éloigne pas, on consent qu'ils se retirent, & qu'ils laissent le jeune Prince dans une entiere liberté. Socrate, qui avoit été un assez bon Gouverneur, ne seroit pas traité plus favorablement, s'il revenoit au monde; il n'est pas difficile de connoître la cause de ces désordres, ils viennent de l'inclination que les jeunes Princes ont pour les plaisirs, & de

l'oppoſition qu'ils ont aux conſeils, & à ce qui a la moindre apparence de contrainte. Les jeunes Courtiſans, qui ſont dans les mêmes diſpoſitions, ſe mocquent volontiers avec le Prince, de ceux qui n'approuvent pas leur conduite; les autres Courtiſans, à qui, hors leurs interêts, tout eſt indifférent, qui ſont accoûtumés à la flaterie, & à la complaiſance, continuent leur mêtier & ſe mettent du côté des plus forts; les Dames ſe joignent au parti, & ce ſont elles qui lui donnent ſa principale force; il n'eſt pas poſſible qu'un jeune Prince puiſſe réſiſter aux inſinuations de tant de gens, qui tâchent à lui perſuader qu'il n'eſt fait que pour les plaiſirs, que la ſageſſe ne lui convient pas encore, & qu'à ſon âge il lui ſeroit honteux de la ſuivre; ſes propres inclinations, tout ce qui l'approche, la for-

tune même, conſpirent contre lui, en lui faiſant connoître la facilité qu'il aura de ſatisfaire ſes deſirs; & pour comble de miſére, ceux qui ont de l'autorité ſur lui, conſentent que ceux qui l'ont élevé, & qui pourroient lui inſpirer quelque retenuë, ne prennent plus de part à ſa conduite; il arrive de-là que la plûpart des Princes, oublient facilement les ſages conſeils qu'on leur a donnés, & qu'en ſe laiſſant aller à leur pente naturelle, ils commençent & finiſſent leur vie dans le déréglement, & qu'ils contractent des habitudes qu'ils ne ſçauroient plus vaincre, ou plutôt ils n'y travaillent pas; ils ſe contentent d'avoir quelque réputation du côté de la guerre, pour les autres qualités qui ſont néceſſaires à un honnête-homme, ils ne les connoiſſent pas, ou ils les regardent avec indifférence;

J'ai connu très-particulierement un jeune Prince qui s'étoit garenti de tous ces reproches ; il avoit ſi bien connu la fidélité, & l'affection de ceux qui l'avoient ſervi dans ſa jeuneſſe, qu'il n'a jamais rien entrepris d'important ſans les conſulter; il a même déclaré pluſieurs fois, que cette précaution lui avoit été très-utile, & lui avoit fait éviter beaucoup de choſes fâcheuſes; il avoit paſſé ſa premiere jeuneſſe auprès d'une mere qui étoit un modéle de ſageſſe & de piété, & qui avoit plus d'eſprit & d'agrément que perſonne n'en a jamais eu; joignez à cela une naiſſance heureuſe qui lui donnoit une grande envie de bien faire, & une grande facilité à écouter la raiſon, & à l'écouter avec attention; ſa bonté & ſa douceur naturelles, étoient répanduës dans toutes ſes actions, ſes amis n'ont jamais

jamais trouvé d'inégalité, ni ses domestiques de difficulté dans son humeur; son entrée dans le monde étonna les plus habiles Courtisans, & leur fit dire qu'il auroit peu de chose à apprendre à la Cour, & rien du tout à oublier; tout le monde desira son amitié; non-seulement les plus jeunes & les plus aimables, mais encore les plus sages & les plus sérieux. M. le Prince, M. le Cardinal de Retz, M. de Turenne, furent ses premiers amis avec lesquels il passoit une grande partie de sa vie. Il est vrai qu'il aimoit les plaisirs, mais il aimoit davantage la gloire, & il sçavoit parfaitement en quoi elle consiste; il en acquit une grande dans sa premiere Campagne, & ce qu'il fit au siége de Tournai, est quasi sans exemple; il fit connoître qu'il n'y a rien qui accompagne mieux la valeur la mieux

éprouvée, que la bonté & la modeſtie, qui lui faiſoient ſouffrir avec embarras les loüanges que l'on donnoit à ſon courage, & avec impatience les reproches que l'on faiſoit à celui des autres; quoiqu'il me fît l'honneur d'avoir de la confiance en moi, il a fait une infinité d'actions de bonté & de liberalité dont il ne m'a jamais parlé, & j'en découvre tous les jours, dont je n'avois aucune connoiſſance. La paix étant faite en France, & n'ayant pas encore vingt ans, au lieu de s'abandonner au repos, & aux plaiſirs qui le ſollicitoient de tous côtés, il réſolut d'aller en Candie, avec ce qu'il put ramaſſer de ſes amis, & de ſes ſerviteurs, pour voir s'il pourroit donner quelque ſecours aux Aſſiégés, ou s'inſtruire au moins dans ſon mêtier, en voyant une place qui ſe défendoit depuis

trois ans, contre toutes les forces de la plus redoutable puissance du monde : il étoit difficile qu'il rencontrât une occasion plus favorable pour exercer ses grandes qualités, il les fit connoître avec tant d'éclat, qu'il donna de l'admiration à tous ceux qui en furent les témoins; sa sagesse parut dans les Conseils où il étoit toujours appellé, sa bonté dans les soins qu'il prenoit de prévenir, de terminer les querelles, & d'entretenir l'union des François avec tant de gens, de Nation, & d'humeur différente; il étoit à toutes les sorties, & sa valeur le mettoit toujours à la tête de ceux qui entreprenoient quelque chose pour éloigner l'ennemi; & je puis dire sans exagération, qu'il fit paroître autant d'intrépidité qu'on en attribuë aux Héros qui sont faits à plaisir : il tenoit une grande table pour ceux qui l'avoient suivi; il avoit

ordonné à ses gens de les assister, d'avoir soin des blessés, & des malades, comme de lui-même, & de donner de l'argent à ceux qui en demanderoient. Il étoit venu au secours de Candie des gens de toutes les Nations qui connurent le mérite de ce jeune Prince & qui répandirent sa réputation dans toute l'Europe. Le seul Royaume qui peut choisir ses Rois jetta les yeux sur lui, esperant que par son esprit il remettroit l'ordre dans un Etat qui en avoit un extrême besoin, & que par sa valeur & sa bonne conduite, il le mettroit à couvert des entreprises, & des infidélités de tant de Nations barbares qui l'environnent : mais la fortune, sans laquelle les plus grands hommes ne vont pas loin, l'abandonna, & tant de belles esperances finirent en un instant avec sa vie.

LETTRE VI.

AU MESME.

JE ſuis très-aiſe que vous ſoyez content des Lettres que je vous ai envoyées, & que vous jugiez raiſonnables les conſeils que j'ai donnés à Monſieur le Duc DE CHARTRES; vous trouvez qu'ils conviennent aſſez à un Prince qui entre dans le monde, & qui doit paſſer ſa vie à la Cour & à l'Armée; vous m'en demandez davantage, vous ſouhaitez que je vous explique la maniere dont il faudroit élever un Prince dès ſon enfance, juſqu'à ce qu'il ſorte des mains de ſes Gouverneurs; cette entrepriſe eſt trop grande pour moi, & je ne ſçai, s'il y a quelqu'un au monde qui pût s'en

acquitter parfaitement. J'ai entendu toute ma vie parler d'éducation, mais je n'en ai jamais vû dont j'aie été content. Plus un enfant est grand par sa naissance, plus on l'environne de gens pour l'instruire ; c'est à mon gré, un des plus grands obstacles à la bonne éducation, parce que ce sont assez souvent des gens ramassés sans choix, qui n'ont aucune connoissance du métier qu'ils entreprennent, qui n'ont que des vûës basses, qui ne pensent qu'à établir leur fortune, qui étudient les inclinations du Prince, plutôt pour les favoriser, que pour les corriger ; qui sont pleins de jalousie contre ceux qui sont plus capables de le bien servir ; qui en les décriant détruisent ce qu'ils ont établi, & disposent le Prince à écouter la médisance, & à juger mal de ceux qui l'approchent. Voilà une partie des in-

convéniens qui naiſſent du mauvais choix des perſonnes que l'on met auprès des Princes. Que ſeroit-ce, ſi je voulois vous les repréſenter tous ? vous ſuppléerez aiſément aux choſes que je ne dis pas, & vous comprendrez ſans peine, les triſtes effets d'une ſi grande mépriſe. Sur les bonnes qualités qui ſont néceſſaires aux Gouverneurs, j'avouë qu'il eſt difficile de les trouver. Je ne ſçai même, s'il y a beaucoup de gens qui ayent l'idée d'un Gouverneur parfait ; qui ſçachent qu'il n'y auroit rien de ſi rare, & de ſi admirable qu'un *Faiſeur d'honnêtes gens* ; qui ſeroit un modéle perpétuel, dont toutes les paroles mériteroient d'être cruës, & toutes les actions d'être imitées. La diverſité des opinions ſur les connoiſſances néceſſaires à un Gouverneur eſt grande. Les uns demanderoient qu'il ſçût

l'Hiſtoire & les Mathématiques, les autres qu'il fut homme de guerre, & qu'il eut bien fait ſes exercices, ces connoiſſances conviennent aſſez à un Gouverneur; mais ſi c'étoient-là ſes principales qualités, il me ſemble qu'il ne ſeroit guéres bien choiſi, & qu'un Gouverneur ſans reproche, doit être un parfaitement honnête-homme, & cela comprend bien des choſes. Je l'ai déja dit dans une de mes Lettres à M. le Duc DE CHARTRES, & il me paroît qu'on peut le redire dans cet endroit; l'honnêteté conſiſte dans la bonté de l'eſprit, dans la bonne diſpoſition du cœur, & dans la connoiſſance des bienſéances & des véritables agréemens. Le Gouverneur ne ſera pas en état de former ſon éleve à tous ces égards, s'il ne connoît pas les hommes, s'il ne ſçait pas quels ſont leurs

devoirs & leurs obligations, & particulierement celles d'un Prince, dont il entreprend la conduite; s'il ne lui fait pas voir les choses comme elles sont en elles-mêmes, s'il ne lui en montre pas la valeur, s'il ne lui apprend pas à les mettre dans leur ordre, c'est-à-dire à bien juger de celles qui méritent la préférence; c'est par ces secours qu'il l'instruira de ses véritables intérêts, & qu'il le rendra très-habile. Mais il ne faut pas qu'il en demeure là, il doit travailler de toute sa force à le rendre homme de bien, en lui inspirant une résolution constante, de faire en toutes occasions ce que la raison & la Religion demandent de lui. Telle doit être son occupation principale & continuelle, & dont il ne lui est pas permis de se relâcher, s'il a dessein de rendre son Prince accompli. En cultivant

toutes ces qualités essentielles, il ne doit pas négliger celles qui sont nécessaires pour plaire : il tachera de lui montrer clairement, que c'est à parler & à agir toujours à propos, que consistent les bienséances & les véritables agréemens. Ainsi on pourroit être content des soins d'un Gouverneur, s'il avoit contribué à rendre son Pupile habile, homme de bien & aimable.

Un enfant tire de grands avantages de l'éducation, mais il faut que la nature l'ait rendu capable de la recevoir; pour y réussir il faut tacher de s'en faire aimer, rien ne donne plus de force aux conseils, & ne rend les corrections plus supportables, que la persuasion d'être aimé; un enfant le croira aisément, si on s'attache à lui, si les avis qu'on lui donne sont accompagnés de douceur : si on ne le tient pas dans une

trop grande contrainte, & qu'on entre dans ses plaisirs quand ils sont honnêtes, qu'on réserve la sévérité pour les fautes remarquables, & qu'on feigne de ne voir pas celles qui ne sont que légéres; qu'on louë avec chaleur le bien qu'il aura fait, & qu'on tempére les reproches qu'il mériteroit par un air de douceur & d'affection, qui lui fasse sentir qu'ils ne partent que de l'intérêt qu'on prend à lui: il faut surtout bien prendre garde de leur donner lieu de soupçonner que l'on agit par humeur. Les enfans sont plus clairvoyans, & pénétrent mieux qu'on ne pense les défauts de leurs Gouverneurs; & c'est celui de tous qui les révolte le plus. En effet celui qui n'est pas capable de se commander, n'est pas fait pour les conduire.

Il me semble qu'on devroit commencer, par leur donner une

grande idée de Dieu, & de la Religion, & leur inſpirer de l'horreur pour le menſonge, qui deshonore ceux qui y ſont ſujets, & qui anéantit tout ce qui pourroit d'ailleurs les rendre recommandables; l'opiniâtreté eſt très-pernicieuſe aux enfans, puiſque c'eſt par la docilité qu'ils peuvent recevoir de l'inſtruction; je n'ai jamais vû perſonne que l'on ait laiſſé faire ſes volontés dans ſon enfance, qui n'ait été dans la ſuite un homme fâcheux, difficile, & preſque incapable de recevoir conſeil. Je croi que ce ſont là les premiers défauts qui paroiſſent dans les enfans.

D'ordinaire ils ſont encore ſujets à la colére, qui eſt très-dangereuſe dans les perſonnes de grande qualité. Je n'entre point dans le détail de toutes les fautes que peuvent commettre les enfans, elles ne ſe font que trop

connoître ; mais il faut avec douceur leur faire comprendre, & la difformité de leurs défauts, & l'intérêt qu'ils ont de les éviter. Le Gouverneur réglera sa conduite sur les changemens qu'il remarquera dans le jeune Prince, & proportionnera ses instructions aux lumieres qu'il découvrira dans son esprit : quand il aura dix ou douze ans, si le Gouverneur a de bons yeux, il verra quelles seront un jour ses bonnes & ses mauvaises qualités, il en appercevra dans son ame les germes tout prêts à se développer. Alors il observera son Pupile avec grande attention, pour démêler sagement ce qu'il faut fortifier ou affoiblir en lui, & même, s'il est permis de parler ainsi, ce qu'il faut arracher. C'est ainsi qu'un Jardinier habile observe de près un jeune Arbrisseau, & retranche ces branches inutiles ou

nuiſibles, qui ne font que dévorer la ſubſtance de celles qui doivent fructifier. Si le Gouverneur découvre dans le cœur du Prince des diſpoſitions à l'orgueil & à l'avarice, s'il apperçoit qu'il peut devenir injuſte & cruel, je crois n'avoir pas beſoin de lui recommander de s'oppoſer de toute ſa force à des commencemens ſi dangereux, & de ne perdre pas une occaſion de les combattre. Il doit tout faire pour étouffer les germes de ces vices, qui ne prennent que trop aiſément racine dans le cœur de l'homme, & qu'on n'en peut plus arracher pour peu qu'ils s'y ſoient fortifiés. Cependant il doit ménager ſes conſeils, & ne les donner pas à contretems, de crainte de les rendre ennuyeux, & par conſéquent inutiles : le Gouverneur alors a de quoi employer ſon diſcernement, puiſque c'eſt

dans ce tems-là qu'il jette les fondemens d'un ſi grand ouvrage, & qu'il ſe met en état de l'achever dans la ſuite; je ſouhaiterois qu'il eût aſſez de facilité dans l'humeur & dans l'eſprit, pour s'accommoder aux enfans qu'il veut inſtruire, qu'il deſcendît juſqu'à eux pour les ramener plus facilement à lui; qu'il leur rendît ſa converſation aimable, qu'il eût du badinage & de la gayeté dans l'eſprit, & qu'en leur inſpirant la vertu, il leur donnât de l'agrément, qui eſt ſi néceſſaire à tous les honnêtes gens, & particulierement aux perſonnes de grande qualité, qui ſont expoſées aux yeux de tout le monde.

Il eſt une façon de corriger les enfans qui m'a toujours paru très-utile, c'eſt de leur faire remarquer le ridicule qui eſt dans leurs actions, & dans leurs diſcours, & dans ceux des autres, en riant

& en badinant avec eux ; on leur donne ainſi d'excellentes leçons, n'y ayant rien que les hommes craignent davantage que la moquerie. Il eſt néceſſaire qu'ils ſçachent, que ſi on leur apprend à connoître le ridicule, que c'eſt ſeulement afin qu'ils puiſſent l'éviter, & non pas pour leur rendre mépriſables ceux en qui ils le découvriront. La bonté & la diſcrétion d'un Prince doivent toujours être plus grandes, que les défauts qu'il remarque dans les autres.

Quand le Prince aura quatorze ou quinze ans, le Gouverneur aura beſoin de toutes ſes lumieres, & de toute ſa ſageſſe. C'eſt alors que l'eſprit s'ouvre, que les bonnes & les mauvaiſes inclinations commencent à ſe développer ; c'eſt alors qu'on lui peut faire connoître par raiſon, l'importance & l'utilité des conſeils qu'on

qu'on lui donne, & arrêter ses passions, qui n'ont pas acquis toutes leurs forces. C'est un grand secours pour un Gouverneur, que de trouver dans le jeune Prince un grand desir pour la gloire, & une grande crainte pour les reproches ; ce sont des dispositions qu'il doit fortifier autant qu'il le pourra, en louant avec chaleur ce qui demande des louanges, & blâmant de même ce qui mérite d'être repris. Mais il faut qu'il lui marque très-clairement la différence de la véritable gloire & de la fausse, qu'il lui fasse sentir, que les louanges fondées sur la vertu, sont les seules qui méritent d'être recherchées ; qu'un Prince qui se repose sur sa qualité & sur ses richesses, ne s'attirera jamais, ni estime ni respect. Si on peut lui persuader ces vérités, on lui élevera l'esprit & le cœur, & on le garantira de

l'orgueil & de la vanité, qui font d'ordinaire le malheur des Princes, & des honnêtes gens qui dépendent d'eux; il eſt aiſé & utile, de leur faire voir qu'ils ſont des hommes foibles, & miſérables comme les autres; que s'ils ont une grande naiſſance, ils ne la tiennent pas de la nature; ces avantages ayant été donnés à leurs Ancêtres pour le bonheur des particuliers, & pour le maintien de la ſociété, qui ne ſe conſerve que par une ſubordination bien entenduë, qui met dans les premieres places ceux qui en ſont les plus dignes. Ils connoîtront par-là l'obligation qu'ils ont d'être vertueux, comme l'ont été leurs prédéceſſeurs; que la grandeur ne s'eſt établie que par le mérite, & qu'elle ne ſe peut conſerver que par le mérite. Je ne veux pas dire qu'on puiſſe dégrader les Princes, ni qu'on puiſſe

ôter aux grands Seigneurs les biens, & les titres dont ils ne sont pas dignes; il faut s'assujettir aux Loix, qui ont préféré la succession à l'élection, qui seroit la meilleure si les hommes étoient raisonnables, & qu'ils eussent le cœur & l'esprit moins corrompus; ils demeurent donc en apparence dans leur place, ces grands Seigneurs indignes; on leur rend quelques honneurs où le cœur n'a point de part, ils sont regardés comme des possesseurs injustes, du respect & de la déférence que l'on a pour eux: aussi-tôt que l'on en est éloigné, on se dédommage de la contrainte que l'on a soufferte en les honorant, & on goute avec plaisir la liberté de les juger & de les mépriser. Si l'on représentoit vivement aux Princes toute l'humiliation & toute la honte de cet état, je ne doute pas qu'ils n'en fussent

frappés, & qu'ils ne sentissent que la naissance, l'autorité & les richesses, sont des avantages de la fortune, qui ne sont estimables que par le bon usage que l'on en fait, & qu'enfin l'on ne peut attendre de véritable gloire que par ses bonnes qualités.

Le Gouverneur doit sçavoir quelles sont ces bonnes qualités; il mettra une grande différence entre celles qui sont essentielles, & celles qu'on ne doit regarder que comme agréables. Il préférera la raison, l'amour de la vérité, la justesse d'esprit, la bonté, la liberalité, & toutes les autres vertus, à des connoissances curieuses & stériles, à la danse, aux autres exercices du corps. Je dis toutes les vertus, car le Gouverneur ne réussira pas dans ce qu'il entreprend, s'il ne les connoît pas, s'il ne sçait pas les pratiquer & les conseiller à son

Pupile dans les occaſions qui ſe préſenteront ; s'il n'eſt pas convaincu que les vertus morales ſont mal aſſurées, quand elles ne ſont pas ſoutenuës par les chrétiennes, & qu'il n'y a qu'un fondement auſſi ſolide, qui puiſſe les rendre durables & conſtantes. Il n'appartient qu'à un homme de bien d'être toujours ſincére dans ſes paroles, fidéle dans ſes promeſſes, ennemi déclaré des fauſſes vertus, & de faire voir dans toute ſa conduite qu'il a un amour continuel de l'ordre & de la juſtice, enfin il n'appartient qu'à un véritable Chrétien, d'être un parfaitement honnête-homme.

Vous voyez quelle perfection demanderoit un ſi grand emploi, dans ceux principalement qui élevent des enfans, dont l'éducation peut faire le bonheur ou le malheur d'un grand Roy aume

& quelquesfois de toute l'Europe ; cependant par quels endroits, avec quelle précaution, & avec quel discernement sont-ils choisis ? Je le répete encore, cette négligence cause plus de désordres dans le monde qu'on ne pense, n'y ayant rien de si naturel, qu'un enfant mal élevé devienne un homme très-imparfait, non-seulement incapable de remplir une grande place, mais très-propre à renverser ce qu'il doit maintenir. Il seroit donc à desirer, qu'un Gouverneur sçut parfaitement quelles connoissances & quelles qualités, sont les plus nécessaires à un Prince, & qu'à proportion de leur importance, il redoublât ses soins pour les imprimer dans son cœur & dans son esprit. Je l'ai déja dit, & je ne sçaurois trop le redire, attendu l'importance de la matiere, la véritable science d'un

Prince eſt de connoître les hommes, de ſçavoir s'en faire aimer & eſtimer, & de démêler exactement à quoi on les peut employer. Rien ne fait mieux connoître les Princes, que le choix des perſonnes dont ils ſe ſervent; s'ils ne ſçavent pas aſſortir les hommes avec leurs emplois, ils ne donneront pas une grande opinion de leur ſageſſe, ils ſeront mal ſervis, & ne rendront pas juſtice à ceux à qui ils doivent leurs ſoins & leur protection. Un Prince doit outre cela, avoir une grande attention à ne fâcher perſonne, à faire plaiſir à tout le monde, & particulierement aux gens de mérite & d'eſprit, qu'il eſt obligé par juſtice & par habileté de mettre dans ſes intérêts. En apprenant cela à un Prince, on lui apprend toutes les vertus, qui non-ſeulement le rendent parfait, mais qui rendent heureux

ceux qui font dans fon commerce, & dans fa dépendance; ce doit être la fin des lectures, des converfations & des réflexions qu'on fait devant lui, ce qui n'a point de rapport à cela eft d'une petite confidération : je fçai que d'apprendre ces chofes à un Prince, fait moins de bruit que de lui apprendre l'Hiftoire Grecque ou Romaine ; j'ai vû des perfonnes qui pour de pareils fervices ont reçu de grandes louanges, & de grandes récompenfes ; peu de gens connoiffent l'honnêteté, & le progrès qu'y fait un jeune enfant; il leur faut des chofes plus communes, & plus fenfibles; un Gouverneur homme de bien, négligera ces petits intérêts, & cette vaine réputation; il fe propofera un but plus fage, & ne penfera qu'à fervir utilement fon Prince, en lui découvrant qu'il y a des connoiffances fort eftimées,

mées, qui ne demandent pas toute son application, qu'il y en a d'autres qui le sont peut-être moins, & qui la demandent toute entiere, qu'il peut être trop bon Philosophe, & trop sçavant Mathématicien, mais qu'il ne sçauroit jamais être trop bon, trop juste, trop fidéle, ni trop reconnoissant; enfin il faut l'instruire de tous ses devoirs, & lui apprendre qu'il ne peut s'en acquitter avec trop de soin & d'exactitude, & que c'est le plus sûr moyen, & peut-être l'unique pour gagner l'estime & l'amitié de tous ceux qui l'approcheront. Si son esprit n'est pas assez éclairé pour lui donner des connoissances sur la guerre, & sur les affaires publiques, qu'il sçache au moins qu'il les doit acquérir quand il sera dans un âge plus avancé, & que s'il aspire à une réputation éclatante, que c'en est

le véritable chemin ; mais il ne faut pas remettre à un autre tems à lui apprendre qu'il ne ſera pas aimé s'il n'a de la bonté, & à lui expliquer que celle qui n'eſt fondée que ſur la facilité de l'humeur, n'eſt que foibleſſe. On ne peut trop l'exhorter à être fidéle à ſes amis, doux & humain pour ſes domeſtiques, ferme dans ſes réſolutions, quand elles ſont priſes avec raiſon ; bien-faiſant pour ceux qui l'aiment, & qui lui ont rendu tous les ſervices dont ils ont été capables ; & on peut l'aſſurer qu'il n'y a rien de plus incompatible, que d'être ingrat & d'être aimable.

Je n'approuverois pas qu'on lui parlât des richeſſes ni d'établiſſement, cela ne convient pas à ſon âge, le monde ne lui apprendra que trop la recherche des choſes utiles ; je tacherois plutôt à le convaincre que ſa for-

tune consiste uniquement à être vertueux, à mériter & à conserver une bonne réputation; qu'il n'y a rien de si disproportionné qu'une grande qualité & un petit mérite; que les richesses sont un grand mal, quand la raison n'en dispose pas; c'est le sentiment de Bacon, qui me paroît aussi juste qu'ingénieusement exprimé : *L'argent est un bon serviteur, mais c'est un très-mauvais maître.* Un Gouverneur qui sçaura dévélopper ces vérités, & les rendre sensibles à son Pupille, lui rendra des services les plus importantes. Mais pour s'en acquitter parfaitement, il doit connoître la mesure de son esprit, & jusqu'où va son intelligence ; il en aura assez à quinze ans, pour lui pouvoir représenter, comme je viens de le dire, que tous les hommes ont des devoirs, & que l'accomplissement de ces devoirs fait la per-

fection de tous les hommes; s'il est Prince, que c'est pour procurer le bonheur des autres, & non pas pour s'abandonner aux plaisirs, ni pour dominer sur les particuliers avec orgueil & avec injustice: qu'on lui redise souvent qu'il n'aura d'autorité que pour maintenir l'ordre & la justice, & qu'il doit être persuadé, malgré l'artifice des flateurs, qu'un Prince injuste est l'horreur du genre humain; s'il a des richesses qu'on lui en montre l'usage, qu'on lui apprenne qu'il ne les a pas pour vivre dans le luxe, mais pour soulager ceux qui en ont besoin, & pour récompenser le mérite, & les services qu'on lui a rendus; s'il a de l'esprit & des connoissances, qu'on lui persuade bien qu'il ne doit pas s'en servir pour mépriser ceux qui l'approchent, mais les employer pour conseiller & gouverner avec équité, ceux

qui lui feront foumis. Les hommes les plus éclairés, font ceux qui fentent le mieux, combien nous avons befoin d'être indulgens les uns pour les autres, il en eft ainfi de fes autres devoirs; fi je voulois les examiner tous, cela feroit d'une trop grande étenduë : le Gouverneur expliquera ces chofes felon les occafions, & employera toute fon induftrie, pour convaincre fon éleve de la vérité de ces inftructions, & que c'eft dans l'obfervation de ces confeils, que confifte la véritable fageffe d'un Prince; fur-tout qu'il lui perfuade qu'il ne les donne pas pour paroître habile, mais pour le rendre un Prince parfait. Il peut s'affurer que fes avis paroîtront fages, & fes intentions droites, s'il pratique lui-même ce qu'il enfeigne, s'il ne donne aucune prife fur lui, & fi fes paroles & fes actions, font

conformes à ses maximes. Les enfans sont souvent eux-mêmes les juges de leurs Gouverneurs. C'est à leurs yeux une espéce de tyrannie, que de leur défendre ce qu'on se permet à soi-même. Du moins est-il sûr qu'on ne peut gagner leur confiance, sans se concilier leur estime & leur affection.

Le monde est rempli de gens qui ont l'esprit faux, & le cœur corrompu; il seroit à desirer qu'un jeune Prince n'eut aucun commerce avec ces sortes de gens: mais si leur rang empêche qu'on ne les puisse éloigner, au moins qu'on leur fasse remarquer la fausseté de leurs raisonnemens, & la dépravation de leurs sentimens; un des principaux soins de ceux à qui l'on a confié un jeune Prince, ce seroit de faire tous leurs efforts pour lui donner un discernement exact; il est difficile

d'y réussir, si la nature n'a fait de grandes avances; & même quand il seroit né avec de la pénétration & de l'intelligence, il faudroit encore lui inspirer un grand amour pour la vérité, & lui donner des principes pour la découvrir. Sans ces secours, avec les meilleures intentions, sa conduite peut être très-mauvaise, & pour lui & pour les autres; il choisira mal ses amis, il placera mal ses bienfaits, il traitera avec égalité les personnes dont le mérite sera fort inégal; & voulant être juste il fera beaucoup d'injustice. Presque tout le ridicule roule sur l'homme trompé, plus il l'est sur les choses qu'il devroit le mieux sçavoir, plus il est moqué & méprisé. Ne se pas connoître, ni sa famille ni ceux avec qui l'on passe sa vie, ce seroit une ignorance qui rendroit un homme très-ridicule, & qui feroit

voir qu'il manqueroit tout-à-fait de discernement; au contraire il n'y auroit point de louanges qui ne fussent dûës à un Gouverneur, qui garantiroit son pupille de toutes ces fautes; qui le mettroit en état, quand il sera dans le monde, de ne se pas méprendre, de juger équitablement de lui-même, & des autres; de ne rien perdre de ce qui se diroit en sa présence, de pénétrer dès les premieres conversations l'esprit & la capacité de ceux qu'il entretiendroit.

Presque tous les hommes, particulierement les jeunes gens, pensent plus à se divertir, qu'à s'instruire; & si on ne vient à leur secours, ils préféreront aisément un misérable bouffon qui les fait rire, à l'homme le plus sage, & qui est le plus capable de les éclairer. Pour les préserver d'une si grande erreur, il est bon de leur

faire comprendre, que les plaisans de profession sont souvent très-méprisables par leur malice & par leur indiscrétion, que le véritable agrément est dans le bon esprit, qui sçait parler sagement & à propos de toutes choses. Il est certain que les Nations les plus polies, ont fait une vertu de l'agrément dans la conversation ; il est très-desirable d'avoir de la joye, & de l'inspirer à ceux que l'on entretient ; mais il faut se rejoüir comme font les honnêtes gens, qui ne mêlent rien dans leurs discours qui sente la bassesse, la malignité & le déréglement.

Les jeunes gens craignent l'étude ; mais ne pourroit-on pas la leur rendre agréable ? il en seroit peut-être un moyen, ce seroit d'en bannir l'air de travail qui leur cause de si grands dégoûts, & d'y substituer la forme de con-

verſation qui répugne moins à leur pareſſe, & qui flatte davantage leur amour-propre ; il me ſemble que la choſe ne ſeroit pas impoſſible, & qu'un jeune Prince ne s'ennuiroit pas au milieu d'une bonne compagnie, compoſée de ceux qui doivent être auprès de lui, s'ils avoient aſſez pénétré la portée de ſon eſprit, ſes inclinations, & quelles lectures lui font le plus de plaiſir ; s'ils avoient aſſez de diſcrétion pour ne le pas fatiguer en parlant trop longtems, & trop ſouvent ſur un même ſujet ; par la diverſité ils réveilleroient ſon attention, & avec ces précautions ils pourroient lui parler de choſes raiſonnables & ſérieuſes, lui faire connoître la raiſon, & la lui rendre aimable ; ils y mêleroient des choſes vives & gayes, qui lui donneroient le goût de la bonne plaiſanterie ; il ſçauroit rire à propos, & il ſe

trouveroit inſtruit de ce qui convient à un honnête-homme.

Cette maniere d'élever les enfans, ne vous paroîtroit-elle pas auſſi bonne que celle qui eſt en uſage? quand ils ſçavent un peu de Latin, qu'ils expliquent quelques Auteurs, autant par mémoire que par intelligence, qu'ils ont quelque teinture de l'Hiſtoire, de la Géographie, des Mathématiques, on croit qu'ils ont été bien élevés; cependant ils peuvent être très-impertinens avec toutes ces connoiſſances, & ſouvent, ſi vous me permettez de le dire, il n'y a rien de plus inepte qu'un enfant qui ſort des mains de ſes Gouverneurs; il entend peut-être la Langue de la vieille Rome, & ne ſçait preſque pas la ſienne. Il a lû les Lettres de Ciceron, & ne ſçait pas écrire le moindre compliment; il a entendu parler de Céſar &

de Scipion, à peine on lui a nommé le Roi de Suéde, M. le Prince, & M. de Turenne : il ne ſçait pas vivre avec les hommes, & confond preſque toujours les gens d'eſprit avec ceux qui n'en ont point. Croyez-vous qu'il fût inutile de lui faire connoître le monde préſent : de lui apprendre à juger de ceux qui le compoſent, de l'informer de tout ce qui arriveroit, de l'engager à en dire ſon avis, & en même-tems de l'aider à former ſes jugemens avec juſteſſe, & ſes ſentimens avec honnêteté ? le meilleur moyen pour réuſſir à tous ces égards, ce ſeroit de parler toujours devant lui le plus raiſonnablement que l'on pourroit, des choſes qui regardent l'eſprit, & le plus ſagement de celles qui regardent les mœurs & la conduite de la vie. Il eſt certain que les hommes reſſemblent à ceux avec

qui ils paſſent leur vie, ſans s'en appercevoir on prend leur ton, leurs manieres, leurs ſentimens même. Les jeunes gens font plus, ils imitent de propos délibéré, ceux en qui ils trouvent des qualités qui leur paroiſſent déſirables. Ils ont envie d'être hommes, & pour le paroître, ils cherchent à reſſembler à ceux qu'ils choiſiſſent pour leurs modéles. Ainſi il ſeroit à ſouhaiter que l'on pût attirer auprès du jeune Prince, des gens qui fuſſent dignes de lui en ſervir; c'eſt en parlant en ſa préſence ſur toute ſorte de ſujets qu'on lui inſpireroit inſenſiblement ce qu'il doit penſer de chaque choſe. Quand la converſation mériteroit qu'on s'en ſouvint, on lui en feroit rendre compte, pour voir s'il auroit eu de l'attention, s'il auroit bien jugé, & remarqué les meilleurs endroits; c'eſt ainſi que

petit à petit, on lui formeroit l'eſprit & le goût. J'oubliois une choſe qui eſt de la plus grande conſéquence c'eſt de lui faire comprendre, combien la civilité, la douceur, & l'égalité de l'humeur, ſont néceſſaires à un Prince qui veut ſe faire aimer ; un Gouverneur qui a ces bonnes qualités, les inſpirera à ſon pupille par ſon exemple, en lui faiſant voir que beaucoup de gens qui ont de l'eſprit, ſont regardés comme fâcheux, & paſſent ſouvent pour extravagans, à cauſe de leur incivilité & de leurs caprices.

Je n'ai garde de mépriſer le Latin, le parti de ceux qui l'eſtiment eſt trop fort pour ne le pas ménager ; ſouvenez-vous ſeulement, qu'on employe huit ou dix ans à montrer une Langue que les enfans n'ont guéres envie d'apprendre, cela fait une occupation

pénible, qui éloigne de l'étude & de la lecture la plûpart des enfans pour toute leur vie. La grande raiſon de ceux qui ſoutiennent le Latin, c'eſt qu'il eſt une Langue univerſelle, qui donne le moyen de lire les Originaux qui ſont plus beaux, & plus inſtructifs que les Traductions; je n'entreprendrai pas de combattre cette raiſon : je ſçai ſeulement que les meilleurs Livres Latins ſont fort bien traduits, qu'il y a peu de Princes qui liſent les Livres Latins, quand ils ſont ſur leur foi. Feu M. le Prince ne les liſoit point, lui qui avoit autant lû qu'aucun Prince du monde, & qui avoit acquis une infinité de connoiſſances. Après huit ou dix ans d'application quelqu'un ſe trouvera peut-être en état de lire Virgile, Horace, & quelques autres Auteurs; mais ſans le ſecours des Commentaires & des

Traductions, il auroit encore assez de peine à les entendre. Croyez-vous que ce tems-là soit utilement employé, & qu'il n'y ait pas des choses plus importantes à leur apprendre ? je ne voudrois pas que l'on exclut tout-à-fait le Latin; mais je ne voudrois pas aussi, que l'on en fît le fonds de l'éducation d'un Prince : l'on pourroit y employer une heure par jour, & on connoîtroit bientôt quelle seroit sa capacité & son inclination pour cette sorte d'étude ; mais sans rien examiner les Précepteurs les pressent, & les importunent jusqu'à ce qu'ils ayent atteint l'âge qui les tire de cette contrainte, dont ils sortent avec un extrême plaisir, & avec une grande aversion pour le Latin, qu'ils oublient fort promptement. Je suppose qu'un jeune Prince eût une grande envie & une grande facilité à l'apprendre : il

il me semble qu'un Précepteur raisonnable devroit ménager cette inclination, & se souvenir qu'il faut une grande partie de la vie, pour connoître les finesses & les beautés de cette Langue; & que les Princes sont destinés à de plus grandes choses. La lecture des Poëtes, des Historiens anciens & modernes est très-utile; mais de la façon dont on la fait, il semble qu'on pense à remplir la mémoire des enfans, & point du tout à leur former l'esprit & le cœur: on leur apprend des faits, sans leur faire remarquer ce qu'il y a d'honnête & d'habile, & la part que la fortune a dans ces grands événemens. Au contraire ce n'est qu'en leur faisant faire des réfléxions, & en les faisant avec eux, qu'on peut leur apprendre à bien faire & à bien juger.

Il me semble qu'il y a des choses d'une si grande conséquence,

qu'on ne sçauroit assez les éclaircir, & que pour le bien faire il ne faut pas craindre les redites : pardonnez-moi donc, s'il vous plaît, celles que j'ai faites, je vous demande encore grace pour celle-ci. Pour conclusion, je voudrois qu'un jeune Prince commençât dès ses premieres années une étude qu'il est obligé de faire pendant toute sa vie, & qu'un sage Gouverneur lui apprit insensiblement ce que c'est que le monde, ce qu'il a de bon & de mauvais, ce qu'il doit suivre & ce qu'il doit éviter. Pour le conduire à cette perfection, ce n'est pas assez que le Gouverneur ait un bon esprit, de bonnes intentions, & qu'il ait toujours les yeux ouverts sur le Prince pour le conseiller à propos : il faut encore qu'il lui inspire de l'amour pour les Livres, en commençant par ceux qui le divertiront, il l'accoûtumera à la

lecture, & il arrivera peut-être qu'il ne pourra plus s'en passer; les Livres lui parleront avec sincérité, & sans aucun ménagement de ce qu'il doit faire, & de ce qu'il doit juger de ceux dont il remplit la place; outre qu'ils l'instruiront, ils le retireront d'une inutilité qui lui causeroit de grands ennuis, ils l'empêcheront de vivre dans cette ignorance honteuse, & si peu convenable aux personnes de grande qualité, puisqu'elle les rabaisse encore plus que leur naissance ne les éleve. Mais le plus grand service qu'un Gouverneur puisse rendre à un jeune Prince, ce seroit de lui donner un grand goût pour la bonne compagnie; le commerce des honnêtes gens l'instruira plus que les Livres; la meilleure & la plus facile étude pour un Prince, c'est la conversation, si on lui apprend à en ti-

rer tout le profit qu'il en pourra tirer; c'eſt je penſe, le moyen le plus propre de le rendre un Prince accompli. Le Gouverneur aura beaucoup fait, s'il le rend capable de ces vérités; mais ſon ouvrage ne ſera pas achevé, il ne peut pas même eſpérer qu'il ſoit durable, s'il ne fortifie le jeune Prince contre les flatteurs, qui l'attendent quand il ſortira de ſes mains; il eſt obligé de lui faire connoître leur malice & leurs artifices, de lui faire ſentir que ſous une apparence d'eſtime, ils cachent un grand mépris pour ceux à qui ils donnent tant de louanges; étant certain que très-ſouvent elles ſont plus fondées ſur la foibleſſe, que ſur le mérite de ceux qu'ils louent avec tant d'affectation. Il convaincra le jeune Prince par mille expériences dont les Hiſtoires ſont remplies, que la flatterie a corrompu

les meilleurs & les plus grands Princes, en leur insinuant que la fierté & les dédains, augmentent l'éclat d'une grande naissance, & que le bonheur des personnes qui ont du pouvoir & de l'autorité, consiste à contenter tous leurs desirs, sans être obligés de les régler, ni d'avoir aucuns égards, ni de souffrir la moindre contrainte; voilà d'où naissent les violences & les injustices qui deshonorent les Princes, & qui font tant de malheureux.

Plus je fais d'efforts pour satisfaire à ce que vous m'avez ordonné, & moins je suis content de mon travail: vous voulez que je vous donne l'idée d'une éducation parfaite, cela est au-dessus de mes forces; on peut imaginer quelque chose sur cette matiere, mais il est presque impossible de la réduire en pratique. Où sont

les enfans qui répondent aux foins qu'on prend de les conduire ? où font les Gouverneurs pareils à ceux que je vous ai repréfentez ? où font enfin les peres & les meres qui les cherchent, & qui les connoiffent, qui leur donnent affez d'autorité pour appeller ceux qui pourroient les feconder dans un fi grand deffein, & pour éloigner ceux qui feroient capables de le traverfer ? en vérité, je fuis étonné qu'on puiffe trouver des Gouverneurs; c'eft l'intérêt, l'ignorance, & la préfomption qui en fourniffent le monde avec tant d'abondance; s'ils fe connoiffoient, & les difficultés qui accompagnent un tel emploi, ils feroient plus difpofés à refufer, qu'à accepter une charge fi pénible. J'ai toujours été perfuadé, qu'il n'y a rien de plus difficile que d'élever un jeune Prince, ni qui demande un

plus honnête-homme ; j'ai toujours été auſſi perſuadé, qu'il n'y a rien qui convienne moins à un honnête-homme.

Les Gouverneurs ſont expoſés aux caprices, & à la cenſure de tout le monde ; ceux qui s'y connoiſſent le moins, ſont ceux qui parlent le plus haut, & qui ſouvent ſont les mieux écoutés. Si les enfans font bien, on l'attribuë à leur bonne naiſſance, s'ils font mal au peu de ſoin & de capacité des Gouverneurs ; les peres & les meres qui ont trop d'amour pour leurs enfans, & pour eux-mêmes, en jugent volontiers ainſi, & prennent le parti de ceux qui les condamnent ; les enfans qui ſont naturelrellement ennemis de la contrainte, s'éloignent de leurs Gouverneurs, & ſe tournent du côté de ceux qui ne leur parlent que de plaiſirs, qui cherchent le ridicule

de leurs Gouverneurs, & qui en inventent quand ils n'en trouvent pas ; c'eſt l'application de la plûpart de ceux qui approchent les jeunes Princes.

Je ne finirois pas, ſi je voulois vous parler de tous les dégoûts, auſquels un Gouverneur honnête-homme eſt expoſé ; il y en a un très-grand qu'on ne ſçauroit éviter, c'eſt d'avoir pour compagnons des gens qu'on n'oſeroit qualifier, qui ignorent parfaitement ce qu'ils veulent apprendre aux autres, & qui par leur incapacité rendent le mêtier mépriſable. Examinez les Gouverneurs que vous connoiſſez, à l'exception d'un très-petit nombre, & jugez des traitemens que mériteroit l'extravagance de ceux qui les ont choiſis, & la préſomption de ceux qui ont accepté ce choix, qui entreprennent de faire un honnête-homme, qui eſt le plus

plus parfait ouvrage du monde, ſans être honnêtes gens, & ſans avoir la moindre idée de l'honnêteté. Ils reſſemblent aſſez à un Auteur qui entreprendroit de faire un Livre qui comprendroit toutes les ſciences, & qui ignoreroit juſqu'aux moindres principes de toutes ces ſciences. Les Princes qui ſortent des mains de ces indignes Gouverneurs, étoient deſtinés pour être les premiers de leur ſiécle, & ils en deviennent les derniers; ils ſçavent faire une révérence, & les autres choſes de cette importance, mais ils ne ſçavent ni penſer d'une maniere convenable à leur rang, ni agir conformément à leurs devoirs. L'ignorance leur fait haïr les Livres, & les rend mal-propres à la converſation; ils tombent dans un ennui, & dans une inutilité qui dure ſouvent autant que leur vie; quelques-uns s'oc-

cupent de la chaſſe, les autres de leurs bijoux & de leurs équipages, ils ne vont guéres plus loin: & quand ils ont fait quelques Campagnes, ils demeurent tranquilles, & croyent que la poſſeſſion de ces choſes fait le bonheur des perſonnes de grande qualité, & que c'eſt par-là qu'ils ſe diſtinguent des particuliers. Je vous ai déja dit que l'ignorance de leurs devoirs fait un grand renverſement dans leur conduite: comme ils ne ſçavent pas qu'ils ſont faits pour les autres, les reſpects qu'on leur rend, leur perſuadent aiſément que les autres ſont faits pour eux; & voilà la ſource de l'orgueil, de l'injuſtice, & de la dureté des Grands.

Quoique je vous aie repréſenté les difficultés qui s'oppoſent à une bonne éducation, il ne faut pas néanmoins perdre courage;

il eſt vrai qu'elle eſt difficile, mais peut-être qu'elle n'eſt pas impoſſible; le Roi a réuni tout ce qui peut contribuer à cette bonne éducation; outre qu'il a trouvé dans Meſſeigneurs ſes enfans des diſpoſitions heureuſes, il a choiſi pour les élever des perſonnes à qui les plus honnêtes gens auroient accordé leur ſuffrage; cela donne de grandes eſpérances pour la félicité des Princes, & pour celle du Royaume.

J'ai toujours reſſenti un grand plaiſir, quand je me ſuis imaginé un jeune Prince né aſſez heureuſement, pour aller au-devant des conſeils d'un Gouverneur ſage & habile, plein de probité & d'affection; un ſi beau naturel & ſi bien conduit, le rendroit un Prince excellent. Il ne ſe contenteroit pas des vertus apparentes, dont le monde eſt rempli, il tra-

vailleroit avec une application entiere à devenir ſolidement vertueux; ſa parole ſeroit inviolable, ſes diſcours ſeroient vrais & ſincéres, & on ne remarqueroit dans ſa vie ni artifice, ni oſtentation ; ceux qui ſont touchés du mérite, & qui le cherchent, s'attacheroient à lui; il compoſeroient une Cour d'honnêtes gens, avec leſquels il meneroit une vie heureuſe, qui lui donneroient mille loüanges, & qui engageroient le reſte du monde à lui en donner continuellement; étant certain que les véritables honnêtes gens, ſont les juges naturels & ſouverains de la gloire & de la réputation. Cependant il ſeroit encore fort éloigné de la perfection, ſi avec tous ces avantages il ne connoiſſoit point la Religion, & qu'il ne l'aimât pas, & ſi la piété n'étoit pas la régle de ſa conduite. Un Gou-

verneur ſe ſeroit mal acquitté de ſes obligations, s'il n'avoit pas appris au jeune Prince, que ſa véritable grandeur eſt de s'anéantir devant Dieu, de reconnoître qu'il tient de ſa bonté les biens, & les bonnes qualités qu'il poſſéde, qui deviendroient pour lui, le plus grand de tous les malheurs, s'il ne les rapportoit pas à Dieu, & qu'il ne les employât pas pour ſon ſervice, & pour ſa gloire.



LETTRE VII.

A MADAME ***

VOUS m'ordonnez, MADAME, de donner mes conseils à un Gentilhomme qui veut s'attacher à la Cour: s'il n'a pas de grandes dispositions à devenir un très-honnête homme, le meilleur que je pourrois lui donner, ce seroit de ne la voir qu'en passant, il en seroit peut-être moins agréable, il parleroit avec moins de grace, & ne connoîtroit pas si finement les bienséances & les ridicules; peut-être aussi qu'en s'éloignant de la Cour, il acquerreroit & conserveroit avec plus de facilité les qualités essentielles, & sans lesquelles il ne peut être

ni aimé, ni estimé; on ne va guére à la Cour que pour s'élever, pour obtenir des emplois, des richesses, & des dignités; les Courtisans desirent ces choses avec beaucoup d'ardeur, & ce n'est pas toujours à force de bien faire qu'on les obtient; un homme qui est incessamment occupé de ses desseins, & qui veut fortement arriver à ses fins, prend d'ordinaire toutes les voyes qui peuvent l'y conduire: la finesse, l'artifice, la flaterie, l'application à servir les passions de ceux qui gouvernent, sont les chemins les plus battus, & qui menent plus promptement où l'on veut arriver. Vous voyez, Madame, à quoi l'on expose un jeune-homme qu'on engage à la Cour: outre la corruption de son cœur, l'exemple des plus qualifiés, & de ceux qui réussissent le mieux dans leurs desseins, & qui par-là

ont la réputation d'être les plus habiles les jettent dans un péril presque inévitable. Un homme qui a de l'esprit & de l'ambition, est sollicité par tous ses amis de suivre la Cour ; ils le regardent comme un homme capable de faire de grandes choses ; cependant il est presque certain, qu'il se servira moins de son esprit pour vivre sagement, & pour régler ses passions, que pour les satisfaire ; & s'il obtient ce qu'il recherche avec tant d'empressement, & qu'il appelle son bonheur, ce sera le malheur de tous ceux qui auront à traiter avec lui, & qui seront dans son commerce, & dans sa dépendance. J'ai vû beaucoup de gens devenir riches & puissans ; mais je n'en ai guéres vû qui en soient devenus meilleurs & plus tranquilles. Je vous ai déja dit, Madame, que les biens de la fortune sont fort à

craindre pour ceux qui n'en sçavent pas le véritable usage, & qu'il n'y a que ceux qui le connoissent qui doivent les souhaiter. En vérité, la fortune fait un mauvais présent à ceux qu'elle semble favoriser, en ne leur donnant que les moyens de faire paroître leurs ridicules, leur dureté, leur orgueil, & leur injustice. La Cour est remplie de gens qui se plaignent d'être malheureux, il est vrai qu'ils le sont beaucoup d'être dans un si grand aveuglement; comment seroient-ils contents? Leur conduite est un égarement continuel, ils croyent que les richesses, les charges, & les dignités, sont les seuls biens desirables: ils n'ont pas la moindre idée de la vertu; ils ne voyent pas assez loin, & ne pénétrent pas, que tous ces avantages sont les suites naturelles de la vertu, & qu'elles en devroient être la ré-

compenſe. Ceux qui ne ſont pas dans ces ſentimens, quoi qu'il puiſſe leur arriver, meneront toujours une vie inquiéte & malheureuſe. Si je rencontrois un jeune Gentilhomme qui eut beaucoup d'eſprit & de raiſon, qui eut les intentions droites, & un grand deſir de bien faire, qui fut fortement perſuadé que la fortune d'un Gentilhomme conſiſte à être parfaitement honnête homme, je l'exhorterois à ne quitter jamais la Cour, & j'eſpérerois même qu'il arriveroit aux plus grands honneurs, & que les plus ſages viendroient à ſon ſecours, parce qu'ils ſeroient perſuadés que les avantages qu'on lui procureroit, ſeroient plus pour les gens de mérite que pour lui-même; il y a grande apparence qu'il employeroit ſes richeſſes à ſoulager ceux qui en ſeroient dignes, ſon autorité à protéger le mérite

& l'innocence, & son habileté, qui augmenteroit tous les jours par le commerce du monde, à donner de sages conseils à ceux qui auroient recours à lui; il s'acquitteroit exactement des devoirs de la societé, n'y ayant rien qui lie si fortement les hommes que la pratique de toutes les vertus. Ce seroit un Courtisan accompli, si Dieu lui faisoit là grace de lui donner la charité, qui unit non-seulement les hommes avec les hommes, mais qui unit étroitetement les hommes avec Dieu, & qui les rend en quelque façon des hommes divins. Ce n'est donc que faute d'esprit, & pour ne pas entendre ses véritables intérêts, qu'on n'est pas homme de bien; il est de malhonnêtes gens qui en ont, mais ils ne le seroient pas, s'ils en avoient encore davantage. Nous avons même plusieurs exemples, que la probité

n'eſt pas toujours inutile pour la fortune. Vos bonnes qualités vous avoient procuré l'amitié & la confiance de la plus eſtimable Perſonne du Royaume, & ſi votre ſageſſe & votre profeſſion, ne vous euſſent pas fait mépriſer la fortune, la vôtre n'auroit point eu de bornes; il eſt donc certain, Madame, que tout ce que je vous ai dit n'eſt pas une exagération, & qu'il y a un mérite victorieux à qui rien n'eſt difficile, votre amie nous en donna de grandes preuves : elle ne voit rien au-deſſus d'elle, parce qu'il n'y a point de mérite qui ne ſoit au-deſſous du ſien. Le hazard a bien moins de part à ſon élevation que la raiſon & la juſtice. Un homme de grande qualité qui a été comblé de biens & d'honneurs par le Roi, & ſi j'oſois le dire, aſſocié dans ſa famille, pour donner à un jeune Prince des choſes

plus grandes & plus eſtimables que ſa naiſſance, quoiqu'elle ſoit la premiere du monde : celui qui le ſeconde dans une ſi grande entrepriſe, a tout ce qui eſt néceſſaire pour remplir parfaitement la place qu'il occupe, & pour obtenir infailliblement les plus conſidérables de ſa profeſſion.

LETTRE VIII.

A LA MESME.

PERMETTEZ-MOI de vous dire, MADAME, que les louanges que vous me donnez ſont trop grandes, & croyez, s'il vous plaît, que ce n'eſt point par une fauſſe modeſtie que je vous parle ainſi. Si j'étois auſſi habile que vous le penſez, j'avoue que ce ſeroit une choſe très-ſurpre-

nante. Vous voulez ſçavoir l'éducation que j'ai reçuë. J'étois un cadet que l'on avoit tout-à-fait abandonné, à qui on n'a donné aucun avis, qui n'a ni étudié, ni vêcu avec des gens qui puſſent ſuppléer à une ſi grande négligence. Il eſt vrai que dans la ſuite j'ai paſſé une partie de ma vie à la Cour, où j'ai trouvé des Gouverneurs qui ont aidé à m'inſtruire : ce ſont les mocqueurs, qui ſans aucune bonne intention, m'ont donné quelque connoiſſance de ce qui rendoit les hommes ridicules. Voilà tous les ſecours que j'ai trouvés, car pour des gens charitables je n'en ai guéres rencontré. Jugez, Madame, après cela, ſi je dois croire que je puiſſe donner des inſtructions, il eſt vrai que j'en ai écrit quelqu'unes pour Monſeigneur le Duc de Chartres : mais mon devoir, & la paſſion que j'ai pour

ſon ſervice, m'ont engagé à l'entreprendre, Dieu veuille que mes intentions ayent été heureuſes. C'eſt à vous à qui il eſt particulierement reſervé de parler des mœurs; outre que vous avez un très-bon eſprit, l'application continuelle que vous avez euë à découvrir en quoi conſiſte une bonne éducation, & les ſoins que vous avez pris d'élever tant de jeunes perſonnes, vous ont miſe en état de décider, ſans que perſonne oſe raiſonnablement vous contredire; mais, Madame, s'il eſt difficile de pouvoir donner des conſeils, il ne l'eſt pas moins de trouver des perſonnes capables de les recevoir; ce ſeroit une choſe heureuſe, pour une perſonne qui auroit acquis quelques connoiſſances par ces réfléxions, & par ſon expérience, d'en faire part à ceux qui en auroient beſoin; elle ſçait que les hommes

ſont obligés de ſe rendre des offices mutuels, & ſur-tout dans ce qui regarde les mœurs, qui devroit être la grande affaire de tous les hommes; cependant c'eſt particulierement ſur cet article qu'on ne veut point de conſeils: les plus ſages n'ont pas aſſez d'adreſſe & de diſcrétion pour les rendre agréables, ni même ſupportables, auſſi-tôt qu'on a les yeux ouverts, on n'entend parler que de richeſſes & de plaiſirs; dans un âge plus avancé, on voit que tout le monde les recherche avec ardeur, & que dans les converſations on ne s'entretient que du bonheur des gens riches, & de l'état heureux où ils ſe trouvent de pouvoir contenter tous leurs deſirs. Ces préventions jointes aux inclinations naturelles, rendent preſque tous les hommes incapables d'entendre la vérité, & de connoître le véritable mérite;
un

un Gentilhomme qui a quelque esprit, du courage, & de l'ambition, est regardé de la plûpart du monde, comme un homme qui donne de grandes esperances; j'avoue que je n'en fais pas grand cas, s'il n'est convaincu qu'il doit préférer sa conscience & son honneur à toutes choses; & s'il ne va à l'Armée seulement que pour acquerir des richesses & des dignités. J'ai vû des personnes qui sont parvenuës par la guerre aux plus grands honneurs, qui cependant ont laissé une mémoire qui deshonore leur vie, qui ont amassé de grandes richesses, dont la prompte dissipation a donné de la joie à tous les honnêtes gens.

Malgré la corruption du monde, il y a un certain nombre de gens qui jugent sainement, qui sont persuadés, que ceux qui s'abandonnent à l'avarice, doivent

renoncer à la gloire. Il n'y a guéres dans notre Hiſtoire de plus belles Vies, que celles du Chevalier Bayar & de M. Delanoüë. Il eſt vrai qu'ils avoient les vertus morales & militaires, mais ils avoient ſur-tout une grande indifférence pour les richeſſes; cette grande réputation qu'a laiſſée M. de Turenne vient de ſon eſprit, de ſon courage, de ſa capacité pour les affaires & pour la guerre; mais ſon grand déſintéreſſement y avoit beaucoup contribué. Il l'a empêché de faire des baſſeſſes, & de s'avilir devant ceux qui ne méritoient pas d'être reſpectés.

La pauvreté ne doit pas abbattre le courage d'un Gentilhomme; elle eſt honteuſe, quand on y eſt tombé par ſa mauvaiſe conduite; mais qu'elle lui ſeroit glorieuſe, ſi elle étoit l'effet de ſa bonté, de ſa modération, &

de ſon déſintéreſſement; il n'y a guéres de grandes fortunes innocentes: il eſt périlleux de les faire, & preſque impoſſible de s'en bien ſervir. Si j'avois été en état d'y prétendre, ce qui m'en auroit dégoûté, c'eſt que je vois peu de perſonnes qui ſçachent uſer avec ſageſſe de leurs biens, & de leur autorité; qu'elles ſeroient bien placées entre les mains d'un homme de bien, qui les auroit acquiſes ſans violence & ſans artifice! Il eſt certain qu'il n'y a point de place trop élevée pour le véritable mérite, & que ſi la vertu, qui eſt ſage & bienfaiſante, diſpoſoit de toutes choſes, qu'elle rendroit le monde parfaitement heureux. Mais, Madame, parlons, s'il vous plaît, de votre Gentilhomme, dont vous deſirez régler la conduite, s'il peut obtenir des biens & des honneurs par des voies honnêtes,

qu'il les reçoive avec joie; il eſt bien vrai qu'elles devroient être la récompenſe naturelle des bonnes actions, mais qu'il prenne garde de n'en ſouhaiter qu'à ces conditions, ce ſeroit une choſe merveilleuſe, de voir un Gentilhomme qui rempliroit exactement tous ſes devoirs, qui ſe ſouviendroit que ſa naiſſance lui donne de grands avantages, qu'il les doit ſoutenir par une bonne conduite, plutôt que par la dépenſe, qui engage ſouvent à de grandes injuſtices; je voudrois qu'il ne pensât à aller à l'Armée, que pour ſervir ſon Pays, qui eſt la premiere obligation d'un Gentilhomme, qu'il ne perdît pas une occaſion de donner des marques de ſa probité, de ſa fermeté, & de ſon déſintéreſſement; qu'il eut une fidélité inviolable, un amour pour la vérité & la ſincérité, qui lui donnât non-ſeule-

ment de l'éloignement pour la flaterie, mais de l'horreur pour la bassesse, & l'injustice des flateurs, qui ne pensent en effet qu'à gâter l'esprit & le cœur des gens, qu'ils feignent d'aimer & de respecter, & de qui ils attendent des bienfaits. Il ne tient pas à eux que le monde ne soit renversé, puisqu'ils ne travaillent qu'à corrompre ceux qui le gouvernent, je veux dire, ceux qui ont le plus de crédit, & de naissance. Enfin je voudrois qu'il connût toute l'infamie de ce vice détestable, afin que sa mauvaise fortune ne lui donnât pas la moindre tentation de s'y abandonner. Un Gentilhomme qui auroit ces sentimens, seroit de tous les hommes le plus heureux & le plus estimable. Que sa vie donneroit d'admiration à ceux qui en seroient les témoins, & qu'elle seroit préférable à celle des con-

querans, qui ont fait tant de bruit dans le monde, qui ont exercé leur valeur aux dépens de toutes les autres vertus, & qui en augmentant leurs conquêtes, ont augmenté les malheurs de ceux qu'ils ont assujettis.

Ce n'est pas assez que la raison ait conduit notre Gentilhomme pendant qu'il a été à la guerre, il faut encore qu'elle ne l'abandonne pas dans la paix. Lorsqu'il sera avec ses voisins, je souhaiterois qu'il eut plus de douceur que de fierté, qu'il ne parlât pas à contretems de ses exploits, & de ce qu'il a vû à l'Armée, & qu'il se contentât de répondre avec modestie aux questions qu'on lui feroit. Je voudrois que dans sa famille, il employât tous ses soins à bien vivre avec sa femme, à bien élever ses enfans, à traiter ses domestiques avec humanité.

A l'égard de ſa femme, il n'ignore pas que la ſocieté fait la plus grande partie de notre bonheur, qu'il n'y en a point de plus parfaite que celle d'un bon mariage, & qu'ainſi il ne doit rien négliger afin de rendre le ſien heureux. Si ſa femme étoit incapable d'entendre la raiſon, qu'il la regarde avec compaſſion, plutôt qu'avec colére ; qu'il imite Socrate, qui en ſouffrant avec patience une femme fâcheuſe, a mérité d'être déclaré le plus ſage de tous les hommes.

Il n'y a perſonne qui ne convienne de l'obligation des peres à bien élever leurs enfans ; en s'y appliquant ſoigneuſement, ils travaillent pour leur repos, & pour celui du Public. La nature les a ſi étroitement liés avec leurs enfans, qu'ils partagent avec eux les louanges & les reproches qu'ils reçoivent ; un pere peut-il

croire qu'il aura de la tranquillité, & que l'on aura bonne opinion de lui, s'il a négligé ses enfans, & s'il ne leur a pas donné par ses avis, & par son exemple, les secours qui leur étoient nécessaires? La négligence des peres cause presque tous les malheurs du monde, ils pensent uniquement à ce qu'on appelle l'établissement de leurs enfans, ils les laissent dans une ignorance profonde des devoirs de la vie, & c'est cette ignorance qui les rend pernicieux au Public, & très-incommodes aux particuliers.

Je ne sçaurois assez m'étonner de l'inhumanité de la plûpart des maîtres à l'égard de leurs domestiques, au lieu de travailler à les rendre capables de bien servir, & à s'en faire aimer, ils oublient que ce sont des hommes, & les traitent plus durement que les bêtes; s'ils sont incapables de correction,

rection, ils feront sagement de les éloigner. Mais s'ils les gardent, ils sont obligés de les traiter avec douceur, & de n'employer la sévérité, que lorsqu'il n'y a point d'autre reméde; il n'y a pas une distance infinie entre les maîtres & les domestiques, & c'est une grande méprise de mettre tant de différence, entre des choses que la nature rend souvent assez égales. Il est vrai que la fortune y met de grandes distinctions, mais il ne faut pas l'en croire, puisqu'elle ne gouverne pas toujours le monde avec assez de sagesse. Celui qui abuse avec tant de hauteur de l'Etat qui lui donne le commandement, n'a pas quelquefois une seule des vertus, qui pourroient le rendre supportable dans celui où il faut obéir.

Un Gentilhomme qui observeroit ces régles, ne seroit pas trop à plaindre, sa fortune ne seroit pas

mal faite; je trouverois sa condition meilleure, que celle des plus grands Seigneurs, à qui toutes ces bonnes qualités manqueroient. Je ne croi pas qu'il y ait quelqu'un assez déterminé au mal, ou assez attaché aux choses de la terre, pour ne pas avouer que le plus vertueux homme du monde en seroit le plus heureux; s'il est donc constant que la vertu est le véritable bien des hommes, s'il est en leur pouvoir de l'acquerir, pourquoi abandonnent-ils des biens réels & solides, pour courir après ceux qui n'en ont que l'apparence, qui sont dans la disposition d'autrui, & dont par conséquent l'acquisition est incertaine, la possession mal assurée, & qui n'a jamais rendu une personne raisonnable parfaitement contente?

LETTRE IX.

A M. LE COMTE DE ***.

VOUS voulez sçavoir ce que je pense de la vie de la Cour, & vous desirez que je vous parle avec sincérité; je vous dirai donc ingénument, puisque vous me l'ordonnez, qu'elle ne me plaît pas: ce n'est pas qu'elle n'aye ses agrémens, mais je la trouve trop périlleuse pour la conscience, & pour le repos. Je sçai que les personnes qui ont de grands biens & une grande naissance, ne peuvent pas y renoncer. Il n'est guéres permis en France, d'aller demeurer dans ses Terres, & de venir rarement auprès du Roi: les grands Seigneurs sont plus assujettis qu'ils ne l'ont jamais été,

& la grande autorité du Roi, a fort diminué celle de tous ceux qui en avoient avant ſon Regne; ils ſont donc obligés à ſe montrer, mais s'ils ont plus de ſageſſe que d'ambition, ils s'exempteront des contraintes, qui rendent la vie de la Cour ſi pénible & ſi dangereuſe. J'en dis autant de ceux dont les affaires ſont en bon état, ils peuvent choiſir leurs occupations, aller à l'Armée, acquerir une bonne réputation, ſans laquelle il eſt difficile de vivre agréablement; ils peuvent aller à la Cour & à Paris, voir la bonne compagnie qui s'y rencontre, qui contribuera à les rendre plus honnêtes gens, & par conſéquent plus heureux. Il ne reſte plus qu'à parler de ceux qui ont une grande ambition, ou dont les affaires ſont mauvaiſes, qui n'ont point d'inclination pour l'Armée, & qui croyent que la Cour eſt la

voie la plus facile, & la plus agréable pour s'élever. Peut-être qu'ils se méprennent, que la guerre conduit à de plus grands honneurs, & qu'elle donne une subsistance plus honorable : mais si leur prévention les entraîne à la Cour, je n'ai point de conseils à leur donner, il n'y a guéres d'apparence qu'ils les écoutassent. Comment leur persuader d'être sages, & de se contenter de peu ? ce seroit cependant le moyen le plus assuré, pour mettre leur honneur & leur conscience en sûreté. Pourroit-on esperer cette modération dans un Courtisan, qui passe sa vie au milieu de tant de gens, dont les prétentions, ou tout au moins les desirs, ne sont jamais bornés ? qui ne soutiennent les peines infinies que la Cour entraîne nécessairement, que par des imaginations & des souhaits mal réglés, qui n'ont

aucune proportion avec leur mérite & leurs services. Je les exhorterois seulement avant que de s'abandonner à la fortune, d'examiner avec attention, ce qu'elle leur demande & ce qu'elle leur fait esperer : ils connoîtroient bientôt que les peines sont plus grandes que les récompenses, qu'il faut entrer dans une dépendance entiere, renoncer à sa volonté, & à ne faire aucun usage de sa liberté. Ce sont les dispositions où doit être un homme qui se dévoue à la Cour, & ce n'est qu'à ces conditions qu'il peut attendre d'en recevoir quelques graces, & ces graces sont des biens éloignés qui dépendent d'autrui, & dont l'acquisition est fort incertaine. Un jeune homme n'écoutera guéres ces raisons, & s'il a de l'esprit & de l'agrément, il croira plutôt que la Cour est le lieu où il pourra les em-

ployer utilement pour ſes plaiſirs & pour ſa fortune. Quand on demeure à la Cour, il eſt vrai qu'on trouve plus d'occaſions de changer ſa fortune, & de la rendre meilleure. Quand on eſt de bonne compagnie, il eſt encore vrai, que les perſonnes que l'on divertit, ſe trouvent naturellement diſpoſées à favoriſer les deſſeins de ceux qui les ont rejoüis: ils croyent travailler en quelque façon pour eux-mêmes, en travaillant pour ceux qui leur ont donné de la joye. Voilà les avantages que la Cour promet, & qu'elle ne tient pas toujours. Ne pourroit-on pas en trouver de plus grands & de plus aſſurés, dans une vie ſage & retirée, qui ne ſeroit occupée que du ſoin de régler ſes mœurs & ſes affaires. Mais je craindrois qu'elle ne convint guéres à un homme qui auroit du penchant pour la Cour,

& qu'elle ne le jettât plutôt dans une langueur & dans un dégoût qui lui deviendroient insupportables. Cependant elle le conduiroit plus sûrement à son véritable bonheur, puisqu'elle lui aideroit à passer sa vie dans l'innocence, & qu'elle lui feroit attendre la mort avec tranquillité. D'ailleurs il entend de tous côtés que la Cour est le véritable séjour des honnêtes gens : il est vrai qu'on y voit beaucoup de personnes qui en ont toutes les apparences, mais ce n'est pas assez pour leur donner une qualité si estimable : on ne la donne avec justice, qu'à ceux qu'on croit tout-à-fait raisonnables, & il me semble que les Courtisans ne font pas pour l'ordinaire un grand usage de leur raison, & qu'elle est moins la régle de leur conduite, que les fantaisies de ceux à qui ils ont dessein de se rendre agréables. Ils

voyent par expérience qu'il n'y a rien qui lie plus étroitement les hommes que la conformité des ſentimens, ainſi ils ne prennent & ne montrent, que les ſentimens qu'ils remarquent dans les perſonnes qui peuvent leur être utiles. Ils ſçavent qu'il n'y a rien qui gagne plus ſûrement les hommes que les louanges, & c'eſt ce qui engage les Courtiſans à les donner avec tant de profuſion. Ceux qui ſçavent les bien placer s'y conduiſent avec plus de retenuë; ceux qui ont moins de goût & de fineſſe dans l'eſprit, les donnent à contre-tems & ſans relâche, mais tous ont le même deſſein; ils veulent plaire à ceux qu'ils flattent, en déguiſant les vices qu'ils ont, & en leur attribuant les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, voilà une triſte occupation pour un homme qui auroit du mérite. Repréſentez-vous un homme

qui veut s'attacher à la Cour, il est certain qu'il pense à s'élever, à acquerir du bien & de la considération. S'il découvroit que le mérite fût la meilleure voie pour y parvenir, il y a grande apparence qu'il la prendroit : mais il s'apperçoit bientôt que la flatterie, les bassesses, & même les infidélités, sont d'ordinaire mieux traités que la vertu. Comment un homme qui entre dans le monde sans fortune & sans établissement, pourroit-il résister à des tentations si violentes ? Il se voit entre deux grandes extrémités, entre une grande pauvreté, & une complaisance sans bornes, qui est terrible à un homme dont les inclinations sont honnêtes. Il voit qu'il est bon d'éviter une grande misére, mais il voit qu'il est encore meilleur de ne pas blesser la sincérité, & de ne pas passer sa vie dans un

déguiſement continuel. Il voit encore que les plus grandes fortunes ſont quelquefois les récompenſes des plus grands crimes. Voilà des grandes raiſons de fuir la Cour, & de s'en éloigner pour toute ſa vie. Si malgré ces raiſons il s'opiniâtre à la ſuivre, je le trouve fort à plaindre, particulierement s'il a de l'eſprit, du courage, & de cette élevation qui accompagne naturellement le mérite. Il ſe trouvera ſouvent renfermé dans une anti-chambre avec mauvaiſe compagnie, & auprès d'un maître dont le diſcernement ne ſera peut-être pas fort exact, & qui ſouvent ne connoît ceux qui s'attachent à lui, que par leurs aſſiduités, ſans pouvoir démêler les différences que la nature & la vertu ont miſes dans ceux qui compoſent ſa Cour. Il ne leur parle que rarement, il ne ſçait point de quoi

ils ſont capables, il ne leur donne pas les emplois qui leur conviennent. Ainſi ils languiſſent long-tems entre la crainte & l'eſperance, & ſans avoir rien fait pour leur fortune, ils ſe trouvent à la fin de leur vie pauvres & mépriſés. Voilà une partie des maux qui ménacent les Courtiſans. Il y en a pluſieurs autres qui accompagnent la ſervitude, & peut-être qu'elle les entraîne tous avec elle. Un Courtiſan eſt expoſé à la vanité, à la dureté, à l'avarice, & au caprice de celui auprès duquel il s'eſt attaché, qui ſouvent joint tous les défauts de la grandeur, à ceux qui ſe trouvent dans les autres hommes: il pourroit même arriver que le Courtiſan auroit toutes les bonnes qualités, & le Prince toutes les mauvaiſes : alors le mal eſt ſans reméde, il n'y a que la ſépation qui puiſſe lui rendre la vie

ſupportable. Si tous les Courtiſans n'éprouvent pas les peines que je viens de vous repréſenter, ils en rencontrent pluſieurs autres qu'on ne ſçauroit preſque éviter : ce ſont les dédains & l'indifférence de ceux qui ſont dans les premieres places. Un homme de mérite qui donne ſon tems, ſa vie & ſes ſoins, pourroit eſperer d'être bien traité, puiſque toutes les récompenſes, ſans les bons traitemens, ne ſçauroient contenter un honnête homme; avec quelques paroles obligeantes on adouciroit ſes peines, on lui donneroit de la conſidération, & on le mettroit en état de rendre ſa fortune meilleure & plus agréable. Au contraire les Rois & les Princes, au milieu de leurs Courtiſans, ne penſent qu'à les mettre dans l'incertitude de ce qu'ils jugent d'eux, & même c'eſt aſſez de s'être attachés à leur ſer-

vice pour en être regardés avec quelque ſorte de mépris. Ils craignent de donner des marques d'eſtime à des perſonnes dont ils craignent d'augmenter les eſperances. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir examiné toutes les rigueurs de la dépendance, il faut encore penſer aux déſagrémens & aux périls qui accompagnent le commerce des Courtiſans, avec leſquels il eſt ſouvent dangereux d'avoir trop de franchiſe, & avec leſquels par diſcrétion, il faut renoncer aux plus grands plaiſirs de la ſocieté, qui conſiſtent dans l'amitié & dans la confiance de ceux avec qui on eſt obligé de vivre. J'avoue que je ne ſçaurois regarder ſans étonnement, & ſans compaſſion, un homme qui ſacrifie tout à ſes interêts, il ne ſe conduit plus par les régles établies du conſentement des gens ſages & éclairés. Il n'écoute plus ni la

morale, ni la Religion, il s'attache uniquement à connoître & à ſuivre le goût de ceux dont il attend ſa fortune; il a la même ſoumiſſion pour un homme très-imparfait, qu'il devroit avoir pour Dieu à qui il eſt ſi redevable, & qui ſeul le peut combler de biens infinis. Il eſt vrai qu'un jeune homme qui auroit de grandes diſpoſitions à bien faire, ſeroit trop heureux s'il rencontroit un Prince qui connût le mérite, & qui l'aimât. Alors il ſeroit très-deſirable d'être Courtiſan, il n'auroit pour devenir honnête homme, qu'à obſerver & à ſuivre les volontés d'un Prince ſi eſtimable, qui en l'honorant de ſes bonnes graces, lui donneroit davantage, que s'il lui accordoit tout ce que les Courtiſans recherchent avec tant d'ardeur.

LETTRE DE MILTON,

Où il propose une nouvelle maniere d'élever la Jeunesse d'Angleterre, écrite environ l'an 1650. *à Mr. Hartlib.*

Mr. HARTLIB,

JE suis persuadé depuis long-tems, que l'amour de Dieu, ou celui du genre humain, sont les plus puissans motifs pour nous exciter à écrire des choses dignes de passer à la postérité, ou à faire des actions qui méritent d'être imitées : cependant vos pressantes instances, m'ont seules déterminé à écrire sur la maniere de réformer l'éducation de notre Jeunesse

Jeuneſſe, quoique ce ſoit en effet un deſſein des plus grands, & des plus nobles qui puiſſent entrer dans l'eſprit humain, & que notre Nation périſſe par trop de négligence à cet égard.

Je ſuis à préſent occupé à examiner quelques opinions, dont la connoiſſance & la pratique, ne peuvent qu'être très-utiles à la recherche de la vérité, & à la maniere de bien vivre : & les loix d'aucune amitié particuliere, ne m'auroient pû engager à laiſſer là mon projet, ou du moins à partager mon tems, ſi je ne voyois que la Providence ſemble vous avoir envoyé ici exprès de quelque Province éloignée, pour m'inſpirer ce deſſein, & être par-là l'occaſion & l'encouragement d'un grand bien pour cette Iſle.

Dans les entretiens que nous avons eûs enſemble ſur cette matiere, vous m'avez inſpiré pour

vous la plus haute eſtime, & j'ai appris depuis que vous ne vous en êtes pas moins acquis, auprès des Perſonnes renommées par leur mérite, leur ſageſſe, & le crédit qu'ils ont dans notre Nation. Je ne parlerai pas des correſpondances que vous avez avec les Sçavans des Pays Etrangers, & des recherches extraordinaires que vous avez faites ſur cette matiere, tant ici qu'au-delà des Mers, ſoit par la volonté ſpéciale de Dieu, qui l'ordonnoit ainſi, ſoit qu'en cela vous ayez ſuivi le penchant de votre nature, qui eſt auſſi l'ouvrage de Dieu; ainſi je ne puis penſer, qu'avec la réputation & les talens que je vous connois, vous ayez voulu, contre vos propres lumieres, me charger d'un fardeau ſi peſant, & ſi au-deſſus de mes forces: je crois plutôt que le plaiſir, que vous dites que nos entretiens fa-

miliers vous ont fait, vous a persuadé que ce que vous exigez de moi, je ne le puis, ni ne le dois différer plus long-tems, attendu l'occasion favorable qui s'offre d'écrire sur cette matiere, & le besoin extrême qu'en a cette Nation.

C'est pourquoi, sans examiner si l'obligation que vous m'imposez est divine, ou humaine, je n'y résisterai pas plus long-tems; & pour vous satisfaire, je vais coucher sur le papier les idées qui se sont souvent présentées à mon esprit, d'une éducation beaucoup meilleure, d'une plus grande étenduë, & d'une utilité plus sûre, que celle qui a été jusqu'ici mise en pratique, quoi qu'en même tems infiniment plus courte. Je tacherai moi-même d'être très-court, car je ne prétends que mettre les esprits sur la voye. Je ne vous dirai donc pas, ce qu'en

cela j'ai profité dans la lecture des anciens Auteurs, & quant aux modernes, que j'ai autrefois plus lûs que je ne les lirai jamais; mon inclination ne me porte pas à chercher ce qu'ils ont écrit ſur cette matiere; mais ſi vous voulez recevoir ces courtes obſervations, le fruit de pluſieurs années d'étude & de réfléxions, paſſées dans la recherche des connoiſſances Civiles & Religieuſes, & telles qu'elles vous ont plû dans nos entretiens, je vous les abandonne entierement, pour en diſpoſer comme vous le jugerez à propos.

La fin de toutes nos études doit être de réparer les pertes que nous avons faites par la chute de nos premiers Peres, c'eſt-à-dire les ténébres de notre entendement, & la corruption de notre cœur, en acquerant une juſte connoiſſance de Dieu, afin de parvenir

par cette connoiſſance à l'aimer, à l'imiter, & à lui reſſembler; ce que nous ne pouvons faire qu'en ornant notre ame de la vraie vertu, qui unie à la grace céleſte de la Foi, nous éleve au plus haut point de perfection. Mais parce que notre entendement ne ſçauroit arriver à la connoiſſance de Dieu, & des choſes inviſibles, que par les choſes viſibles & les créatures inférieures, il faut ſuivre la même méthode dans une étude prudente.

Chaque Nation ne fournit pas aſſez d'expérience & de tradition pour toutes les ſortes de ſcience: delà vient qu'on nous enſeigne principalement les Langues de celles, qui en quelque tems que ce ſoit, ſe ſont le plus appliquées à la recherche de la ſageſſe. Ainſi une Langue étrangere, n'eſt que l'inſtrument qui nous méne aux choſes qu'il nous eſt utile de con-

noître : & quoiqu'un homme pût s'enorgueillir de posséder toutes les Langues, qui de la Tour de Babel se sont répandues dans le monde, s'il n'a pas étudié les choses aussi-bien que les mots, il n'a pas plus de titres pour mériter le nom de sçavant, qu'un Paysan, ou qu'un Marchand suffisamment instruits de leur seule Langue naturelle. Cela fait voir les erreurs grossieres qui ont rendu la science généralement si désagréable, & si peu profitable.

Premierement, nous nous faisons une loi, de passer tristement sept ou huit ans à nous farcir l'esprit, d'autant de Grec & de Latin, que nous en pourrions apprendre avec plaisir dans une année par une autre méthode : & ce qui retarde si fort notre avancement, est le tems que nous perdons, soit par de trop fréquentes vacances que l'on donne aux Ecoles & aux

Univerſités, ſoit par un travail au-deſſus de nos forces qu'on nous impoſe hors de ſaiſon, obligeant des enfans dont l'éſprit eſt foible, à compoſer des Themes, des Vers & des Oraiſons, qui ſont les productions de l'eſprit le plus mûr, & le dernier ouvrage d'une tête remplie par une longue lecture, & des réfléxions fréquentes, ſoit de maximes élégantes, ſoit d'une grande invention. Ce ne ſont pas là des matieres pour exercer de jeunes enfans : c'eſt aller contre la nature ; & quand on force un arbre à porter des fruits avant ſa ſaiſon, il n'en porte que de mauvais & on le fait périr. D'ailleurs ils contractent une mauvaiſe habitude de faire des barbariſmes contre l'Idiome Grec ou Latin, par leurs Anglicismes perpétuels, qui choquent à la lecture, & que cependant on ne peut éviter, ſans converſer continuellement & avec

jugement, avec les Auteurs qui ont purement écrit, & qu'ils ne ſont pas en état de goûter. Au lieu que ſi après leur avoir fait faire une certaine proviſion de mots, qu'on auroit bien gravé dans leur mémoire, on leur mettoit entre les mains quelque Livre court qu'on leur expliqueroit avec ſoin, on pourroit alors les avancer davantage, & leur enſeigner en tems & lieu, les Arts & les choſes curieuſes, ce qui les rendroit bientôt maîtres de toute la Langue.

C'eſt-là, je crois, la maniere la plus raiſonnable & la plus utile d'étudier les Langues, & par laquelle nous pouvons rendre à Dieu un meilleur compte de notre jeuneſſe que nous y employons.

Pour la maniere ordinaire d'enſeigner les Arts, je la regarde comme une vieille erreur des Univerſités, qui ne ſont pas encore trop revenues de la groſſiereté

ſcholaſtique

ſcholaſtique des ſiécles d'ignorance. Au lieu de commencer par les Arts les plus aiſés (tels que ceux qui ſe préſentent le plus à nos ſens) ils donnent d'abord à leurs jeunes éleves, les abſtractions intellectuelles de la Logique & de la Méthaphyſique ; de ſorte que ces pauvres malheureux, à peine échappés des écueils de la Grammaire, où on les avoit expoſés mal à propos, pour leur apprendre à conſtruire quelques miſérables mots, ſont tout à coup tranſportés dans une mer plus dangereuſe, pour y être agités & tourmentés ſans relâche, & leur eſprit encore mal pourvû, ſe trouve livré à des controverſes perpétuelles, & qui ſont auſſi futiles qu'embarraſſantes. Auſſi quel profit en retirent-ils ? d'ordinaire le mépris & la haine de la ſcience, ou ce qui n'eſt pas moins dangereux, au lieu d'un fonds de

connoiſſances utiles & agréables, des notions fauſſes & un babil ridicule.

Cependant le beſoin où d'autres raiſons les appellent malgré eux, à leurs différentes Profeſſions, & avec l'aide de quelques amis ils deviennent, ceux-ci des Eccléſiaſtiques ambitieux, ou mercenaires, ceux-là des Théologiens également fanatiques & ignorans. D'autres prennent une autre route, & s'adonnent aux Loix, non par une ſage & prudente contemplation de la juſtice, qu'on ne leur a jamais enſeignée, mais attirés les uns par l'appas des termes litigieux, & du jargon de la chicane, les autres, & c'eſt le plus grand nombre, par l'eſperance de beaucoup de procès, & d'un ſalaire ſouvent auſſi conſidérable que peu mérité, qu'ils appellent du beau nom d'*Honoraires.* D'autres s'ingérent

des affaires de l'Etat, mais avec ſi peu de principes de vertu, & d'une bonne & généreuſe éducation, que la flaterie, la politique de la Cour, & les maximes tyranniques, leur paroiſſent la plus haute ſageſſe, & rempliſſent leur cœur d'un eſclavage ſcrupuleux, ſi, comme j'aime mieux le croire, il n'eſt pas affecté. D'autres enfin, dont l'eſprit eſt plus vif, & plus porté aux plaiſirs, ne voyant rien de mieux à faire, ne recherchent que la joüiſſance de leurs aiſes, ne ſongent qu'à ſatisfaire leurs deſirs, & paſſent ainſi toute leur vie, dans les fêtes & la joye, dans les divertiſſemens & la molleſſe, ce qui de toutes ces façons de vivre, à moins qu'on n'y entre avec plus d'intégrité, eſt encore la plus raiſonnable. Et tels ſont les fruits du mauvais uſage que nous faiſons de notre jeuneſſe, aux Ecoles

& aux Universités, soit en n'y apprenant uniquement que des mots, soit en n'y apprenant que des choses qu'il vaudroit mieux ignorer.

C'est un fait si sûr, & une vérité si bien démontrée, au jugement de tous ceux qui pensent, que je ne m'y arrêterai pas davantage. Ainsi je vais vous tracer tout de suite, le plan d'une vertueuse & noble éducation. Le sentier à la vérité, est d'abord un peu difficile, mais il devient bientôt après si aisé, si agréable, si parsemé de fleurs, qu'il est impossible qu'on ne s'y plaise, dès qu'on s'y est une fois engagé. Je ne doute pas même, que nous n'ayons moins de peine à conduire notre jeunesse lente & paresseuse, par le desir d'une nourriture si excellente, que nous n'en avons à présent à traîner les esprits qui promettent le plus, à ces routes

& à ces chardons qu'on leur offre d'ordinaire, comme l'unique aliment de leur âge tendre & facile, & qui ne conviennent, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, qu'aux animaux qui les en nourriſſent.

J'appelle donc une éducation généreuſe & parfaite, celle qui met un homme en état de remplir avec juſtice, avec ſçavoir, avec magnanimité, tous les emplois publics & particuliers, ſoit de la paix, ſoit de la guerre. Et voici comment on peut former ainſi des enfans, depuis l'âge de treize ans, juſqu'à celui de vingt, tems beaucoup plus court que celui qu'on employe maintenant aux vetilles grammaticales, & aux bagatelles ſophiſtiques.

Premierement, il faut trouver un terrain convenable à leurs exercices, & une Maiſon ſpacieuſe, & propre pour loger une

Académie, assez grande pour cent cinquante personnes, dont vingt ou environ, seront les Domestiques sous le gouvernement d'un seul, que l'on croira d'une capacité suffisante pour tout faire, ou pour sagement conduire tout.

Cette Maison sera en même tems Ecole & Université, sans qu'on aye besoin d'aller à un autre, à moins que ce ne soit à quelque Collége particulier de Loix ou de Médecine, où on leur en enseignera la pratique; mais pour ces études générales, qui absorbent le tems de la jeunesse, cette Maison suffira. Sur ce modéle, on pourra destiner à cet usage, autant d'édifices qu'il sera nécessaire dans chaque ville, ce qui contribuera beaucoup à répandre par tout le sçavoir & la civilité. Ce nombre ainsi rassemblé, de façon qu'on en puisse faire, tantôt une Compagnie de gens de

pied, & tantôt deux troupes de Cavalerie, on divisera leurs journées en trois parties, dont l'une sera employée à l'étude, une autre à l'exercice, & une autre aux repas.

Pour les études, on les leur fera commencer par les régles principales, & nécessaires de quelque bonne Grammaire, soit de celles qui sont maintenant en usage, soit de quelqu'autre meilleure. Et cependant on tachera de leur former la voix à une prononciation claire & distincte, approchante, autant qu'il sera possible, de la prononciation Italienne, pour les voyelles surtout; car le froid qu'il fait au Nord, où nous sommes placés nous autres Anglois, nous empêche d'ouvrir assez la bouche, pour donner de la grace à une Langue du midi, & les autres Nations observent que nous par-

lons trop en dedans. Enſuite pour les rendre experts dans les points les plus importans de la Grammaire, & en même tems leur orner l'eſprit, & leur inſpirer l'amour de la vertu & du travail, avant que quelque ſéduction flateuſe, ou quelque faux principe ne les en écartent, il faut leur mettre entre les mains quelque Traité d'Education, agréable & aiſé à lire : les Grecs en ont des Magaſins, & tels ſont Cebès, Plutarque, & tant d'autres Ecrits des Philoſophes de l'Ecole ſocratique. Mais en Latin, il ne nous en reſte point de propres aux enfans, ſi ce n'eſt peut être les deux ou trois premiers Livres de Quintilien, & quelques autres Piéces priſes ailleurs. Mais en ceci, le point principal ſera d'entrecouper, quand l'occaſion s'en préſentera, de ſemblables lectures par des réfléxions qui les y faſſent

prendre du plaiſir, & qui leur inſpirent tout à la fois, & du goût pour la ſcience, & de l'admiration pour la vertu.

Le moyen le plus ſûr d'exciter en eux de pareils ſentimens, c'eſt de leur faire ſentir le bonheur qu'il y a de vivre en bons Citoyens, & en dignes Compatriotes, en hommes vertueux, & chéris de Dieu, utiles un jour à leur Patrie, & fameux dans tous les âges : une ſi haute eſperance, leur fera quitter, & mépriſer des inclinations puériles ou baſſes, pour ſe livrer à des exercices plus nobles, & plus dignes d'eux. Celui qui aura l'art & l'éloquence néceſſaires, pour faire naître en eux de ſemblables deſirs, ſoit par une douce perſuaſion, ſoit par l'aiguillon de quelques craintes, s'il eſt néceſſaire, mais principalement par ſon propre exemple, celui-là, dis-je, peut dans un

court espace de tems, en les rendant actifs & courageux, entretenir dans leurs jeunes seins une noble & généreuse ardeur, qui ne manquera pas d'en faire un jour des hommes illustres, qui seront en même tems, & la gloire & l'appui de leur Nation.

En même tems à quelque autre heure du jour, on peut leur enseigner les Régles de l'Arithmétique, & bientôt après les Elémens de la Géométrie, & cela en leur faisant de ces études un objet d'amusement, comme c'étoit l'ancienne maniere. Après les repas jusqu'à ce qu'ils se couchent, on pourra les entretenir des principes les plus faciles de la Religion. Delà on les conduira aux Auteurs qui ont traité de l'Agriculture, Caton, Varron & Columelle, car la matiere est très-aisée, & si le langage est un peu difficile, tant mieux, ce n'est

pas une difficulté au-dessus de leurs forces. La lecture de ces Auteurs donnera occasion de leur recommander, & de les mettre en état de perfectionner dans la suite, la culture de leur pays, d'améliorer les mauvaises terres, & de réparer ainsi le dégat qui se fait des biens que les meilleures produisent, car c'étoit-là une des loüanges qu'on donnoit à Hercule.

Avant que la moitié de ces Auteurs soient lûs (ce qui se fera bientôt avec une attention assiduë & journaliere) ils entendront aisément la Prose ordinaire, de sorte qu'alors il sera à propos de leur apprendre, dans quelque Auteur moderne, l'usage des Globes & des Cartes; premierement avec leurs anciens noms, ensuite avec les nouveaux, ou bien on peut leur faire lire quelque Méthode succincte de la Phi-

losophie Naturelle : & en même tems on peut les initier dans la Langue Grecque , de la même maniere que nous avons prescrite pour la Langue Latine , par où les difficultés de la Grammaire étant bientôt surmontées, toute la Physiologie historique d'Aristote & de Socrate , pourra leur être expliquée, de façon qu'ils pourront également tirer usage de l'une ou de l'autre Langue.

Il ne sera pas plus difficile de leur expliquer Vitruve, les Questions Naturelles de Sénéque, Méla, Celse, Pline, ou Solinus, & ayant ainsi passé les principes de l'Arithmétique, de la Géométrie, de l'Astronomie, & de la Géographie, avec un systême général de Physique, on pourra les conduire aux Mathématiques, & d'abord à la science instrumentale de la Trigonométrie , & ensuite aux Fortifications, à l'Ar-

chitecture, au Génie, & à la Navigation. Delà on passera à la Philosophie Naturelle, par l'Histoire des Météores, des Minéraux, des Plantes, & des Créatures vivantes, en leur faisant faire l'Anatomie de chacune. On pourra aussi leur lire en passant les principes de la Médecine, tirés des Auteurs les moins diffus, & les moins ennuyeux, afin qu'ils puissent connoître les tempéramens, les humeurs, & les saisons, & comment se gouverner dans un cas d'indigestion. Car celui qui a ces connoissances, & qui sçait en faire un bon usage, est non-seulement un grand Médecin pour lui, & ses amis, mais peut aussi dans l'occasion, par cette pratique frugale, & qui ne coute rien, sauver toute une Armée, & ne pas laisser de jeunes gens robustes & courageux, périr sous son Commandement,

faute d'obſerver cette diſcipline. Ce qui excite la pitié de tout être ſenſible, & eſt un des plus grands ſujets de reproche pour un Général d'Armée.

Pour avancer leurs progrès dans l'étude de la Phyſique Naturelle, & des Mathématiques, rien n'empêche qu'on ne les aide auſſi ſouvent qu'il ſera néceſſaire, des utiles expériences des Chaſſeurs, des Pêcheurs, de ceux qui gardent les troupeaux, des Jardiniers, & des Apoticaires, & dans les autres Sciences, des Architectes, des Ingénieurs, des Mariniers, & des Anatomiſtes, qui ne demanderont pas mieux que de communiquer leur ſçavoir, les uns pour en tirer une récompenſe, & les autres uniquement pour favoriſer des études d'une ſi grande eſperance. Et ainſi ils prendront une telle teinture des connoiſſances naturelles,

qu'ils ne les oublieront jamais, & qu'au contraire ils ſe feront toujours un plaiſir d'en acquerir de nouvelles. Alors l'intelligence des Poëtes, qui d'abord auroit été trop difficile pour eux, leur deviendra aiſée & agréable, & ce ſera pour eux un amuſement que de lire Orphée, Héſiode, Théocrite, Aratus, Nicandre, Oppien, Dyoniſius; & parmi les Latins, Lucrece, Manilius, & les Géorgiques de Virgile.

Pendant ce tems, les années & de bons principes généraux, leur auront formé le jugement, & ils ſeront en état de réfléchir ſur le bien & le mal; alors il faudra rédoubler ſes ſoins pour leur en donner de juſtes idées, & les inſtruire plus amplement dans la connoiſſance de la vertu, & la haine du vice; & tandis que leurs affections ſont encore jeunes & faciles, il faudra les y conduire par la

lecture des ouvrages de Morale de Platon & de Xénophon, de Ciceron & de Plutarque : ce sera alors aussi le tems de les entretenir aux études du soir qui finiront leur journée, de quelques passages pris de David, de Salomon, ou des Ecrits des Apôtres & des Evangelistes.

Etant parfaitement instruits de leurs devoirs personnels, ils pourront commencer l'étude de l'Economie, & apprendre la langue Italienne à quelque heure perduë, à moins qu'ils ne l'ayent déja fait. Bientôt après on pourra leur faire lire quelques Comédies choisies, Grecques, Latines ou Italiennes, & ces Tragédies aussi qui traitent des affaires domestiques, comme celles qui sont intitulées *Trachiniæ*, *Alcestis*, & autres semblables ; mais cette lecture ne doit se faire qu'avec beaucoup de prudence & de surs antidotes

tidotes contre ce que ces Piéces peuvent avoir de dangereux. Maintenant il eſt tems de leur faire étudier la Politique, & de leur en faire connoître l'importance, ainſi on leur apprendra le commencement, la fin, & les raiſons des Societés Politiques, afin que dans quelque trouble dangereux de l'Etat, ils ne ſoient pas des roſeaux foibles & chancellans, comme pluſieurs de nos Grands ont été, mais de fermes colonnes qui ſoutiennent les interêts de leur Patrie. Après quoi il faudra leur faire approfondir le fondement des Loix, d'abord dans celles de Moyſe, qui ſont les Loix de Dieu même, & enſuite dans ces fameux reſtes des Legiſlateurs Grecs, Lycurgue, Solon, Zaleucus, Charondas, mais avec les précautions que la prudence demande. Delà on paſſera ſucceſſivement aux Loix des Douze Ta-

bles, & aux autres Loix de Rome, aux Edits des Empereurs Payens & Chrétiens, & enfin aux Loix des Saxons, & aux Loix Communes de l'Angleterre.

Les Dimanches ſeront deſtinés aux plus hautes matieres de Théologie, & de l'Hiſtoire de l'Egliſe ancienne ou moderne; & avant ce tems on aura eû ſoin à une heure établie, de leur apprendre la langue Hebraïque, pour les mettre en état de lire à préſent, les Ecritures dans leur propre Original, à quoi il ne feroit pas impoſſible, d'ajouter la connoiſſance des Dialectes Syriaques & Chaldéens.

Après qu'ils ſe ſeront ainſi acquittés avec fruit de tous ces emplois, ils ſe trouveront en état de lire les Hiſtoires, les Poëmes héroïques, & les Tragédies qui traitent du Gouvernement & de la Royauté, de même que les fa-

meuſes Oraiſons écrites ſur la même matiere. Et ſi, non content de les leur faire lire, on leur en fait apprendre quelques-unes par cœur, en les leur faiſant prononcer avec le véritable accent, & les graces, & le ton qui leur conviennent; on les remplira eux-mêmes de l'eſprit, & de la force de Demoſthene ou de Ciceron, du feu & du génie de Sophocle & d'Euripide.

On finira par lire avec eux, les Ouvrages qui apprennent à parler & à écrire purement, clairement & élégamment, tantôt du ſtyle le plus noble & le plus élevé, tantôt du ſtyle plus familier & plus ſimple, ſelon les matieres dont on traite. On pourra enſuite leur enſeigner ce que la Logique, toute ſéche qu'elle eſt, a d'utile; juſqu'à ce qu'il ſoit tems de leur apprendre à orner leurs diſcours des fleurs, & des graces de la Réthorique,

par les régles de Platon, d'Ariſtote, de Phalere, de Ciceron, d'Hermogene & de Longin. Il ſera même à propos de les inſtruire auparavant dans l'Art Poëtique, comme étant moins ſubtile, & moins recherché, & n'étant preſque fondé que ſur le ſentiment & les paſſions. Je ne prétends pas parler ici de la verſification, dont ils n'auront pû s'empêcher d'apprendre les régles parmi celles de la Grammaire. Je parle de cet Art ſublime, qui apprend quelles ſont les Loix du véritable Poëme Epique, quelles ſont celles du Dramatique & du Lyrique, ce que c'eſt que la vraiſemblance & la bienſéance, qu'il faut abſolument obſerver en toutes ſortes de Poëmes; & c'eſt ce qu'enſeignent la Poëtique d'Ariſtote, celle d'Horace, les Commentaires Italiens de Caſtel Vetro, du Taſſe, de Mazone, & d'autres. Par-là ils

apperceevront bientôt quelle ſorte de miſérables créatures ce ſont, que nos Auteurs de théâtre, & nos Rimeurs ordinaires. Par-là ils verront quel uſage noble, magnifique & religieux, on pourroit faire de la Poëſie dans les choſes divines & humaines. Alors, & non auparavant, ce ſera la ſaiſon de les former à devenir d'habiles Auteurs, & de ſages Ecrivains dans toute ſorte de ſujets excellens; lorſqu'ils ſeront ainſi pourvûs d'une connoiſſance ſuffiſante de toutes choſes. Ainſi ſoit qu'un jour, ils ayent à parler dans le Parlement où dans le Conſeil, ils ſeront ſûrs d'être écoutés, & de ſe faire également eſtimer & applaudir. Alors auſſi nous verrons dans nos Chaires, des perſonnes d'une autre étoffe que celles qui les rempliſſent, qui la plûpart par leurs diſcours également ignorans, diffus & extravagans, nous

font mettre à l'épreuve la patience qu'ils nous prêchent.

Telles font les études où notre Jeunesse noble & généreuse, doit appliquer son tems d'une maniere reglée, depuis l'âge de treize ans jusqu'à celui de vingt, à moins qu'ils n'aiment mieux se contenter d'être héritiers du nom de leurs ancêtres, sans l'être de leurs vertus. Maintenant, voyons quels exercices & quelles récréations peuvent s'accorder avec ces études.

Le cours d'étude que j'ai tracé ici en bref, est, autant que je puis le conjecturer par les recherches que j'ai faites, à peu près le même que ceux qui se pratiquoient dans ces anciennes & fameuses écoles de Pithagoras, de Platon, d'Isocrate, d'Aristote, &c. d'où sont sortis un si grand nombre d'hommes illustres, Philosophes, Orateurs, Historiens, Poëtes, & Prin-

ces qui ſe ſont répandus dans la Gréce, l'Italie & l'Aſie, ſans parler des écoles floriſſantes deCyene & d'Alexandrie; mais celles que je propoſe, ſurpaſſeront ces anciennes écoles en un point, & remédieront à un défaut auſſi grand que celui que Platon a remarqué dans la République de Sparte, où preſque toute la jeuneſſe étoit élevée pour la guerre : comme dans les Académies, & dans le Lycée, elle n'étoit élevée que pour la robe. Le projet d'éducation que je trace ici, les mettra en état de ſervir également leur Patrie, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre. C'eſt pourquoi tous les jours avant midi, & le tems de leur dîner, on leur accordera une heure ou deux pour leurs exercices, & quelque tems enſuite pour ſe repoſer, mais il faut que ce tems ſoit plus long ou plus court, ſelon l'heure où ils ſe ſont levés.

Le premier exercice que je leur recommande eſt celui des armes, il leur conſervera la ſanté, les rendra actifs & forts, & les tiendra toujours en haleine. C'eſt auſſi le moyen le plus ſûr de les faire devenir gros & grands, & de leur inſpirer un courage mâle & intrépide, qui étant temperé par de ſages lectures, & par des préceptes de la vraie force, & d'une patience à toute épreuve, ſe changera dans une valeur naturelle & héroïque, & leur fera haïr la poltronerie & l'injuſtice.

Il faudra auſſi les inſtruire dans cet Art où notre Nation excelle aujourd'hui, l'Art de la Lutte, & leur en apprendre tous les exercices; ils ſont d'un ſi grand avantage dans toutes les ſortes de combats, ſoit de terre, ſoit de mer, qu'on ne peut les y rendre trop habiles, & les y exercer trop ſouvent. Le tems qui leur ſera néceſſaire pour prendre

prendre quelque repos avant le dîner, peut être employé d'une maniere qui leur soit utile, & même agréable en même tems, à récréer & rasseoir leurs esprits agités par les charmes de la Musique : soit qu'on la leur fasse apprendre, soit qu'on se contente d'exécuter devant eux les morceaux les plus capables de leur plaire ; tantôt sur une orgue avec toute la symphonie, tantôt choisissant une belle voix, qui accompagnée du Luth, ou de quelques autres instrumens, fasse retentir les loüanges de la Religion, de la sagesse, & de la vertu. Par-là des maximes religieuses ou civiles, mariées aux charmes de la Musique, font de profondes impressions sur les esprits, modérent le frein des passions, adoucissent les mœurs, & leur font perdre cette rudesse grossiere, si contraire à toutes

les sociétés politiques & civiles.

Les mêmes moyens seront aussi très-convenables après le dîner, pour assister & soulager la nature dans la premiere digestion, & renvoyer ainsi leurs esprits à l'étude dans une meilleure disposition. Après que sous des yeux vigilans, ils y auront été employé toute l'après-dînée : deux heures avant le souper, une allarme soudaine où le mot du guet les appellera à leurs exercices militaires, à couvert ou en plein air, suivant la saison, ainsi que cela se pratiquoit chez les Romains.

On commencera par les exercices de l'Infanterie, & quand l'âge le permettra, on leur apprendra ceux de la Cavalerie; afin qu'ayant ainsi, par des revûës journalieres, fait avec exactitude, quoiqu'en s'amusant, leur apprentissage mi-

litaire, dans la ſcience de ranger en bataille, de marcher, de camper, de fortifier, d'aſſiéger, avec l'aide des ſtratagêmes anciens, ou modernes, & la connoiſſance des principes, & de toutes les machines de la guerre, ils puiſſent en effet, comme s'ils avoient ſervi long-tems dans les Armées, devenir dans ces exercices de braves & parfaits Généraux, pour le ſervice de leur Patrie. Alors, ſi on leur confie une belle & floriſſante Armée, ils ne la laiſſeront pas périr, faute d'une juſte & ſage diſcipline, ils ne ſouffriront que des Colonels inutiles de vingt hommes, mettent à part les gages d'une fauſſe liſte qu'ils produiſent, & diminuent encore ceux des pauvres malheureux qu'elle contient, ils ne ſe laiſſeront pas gouverner par une vingtaine d'yvrognes, la ſeule garde qui les environne, & ne conniveront en au-

cune maniere à leurs rapines & à leurs violences. En effet, s'ils connoissoient leur devoir, & s'ils sçavoient ce qu'il convient à des hommes vertueux, & à de sages Gouverneurs de sçavoir, ils ne souffriroient pas de tels abus.

Mais pour retourner à notre propos, outre les constans exercices à la maison, il y a une autre occasion de s'instruire au dehors, & qui ne devient pas une moindre source de plaisir. Dans ces belles saisons de l'année, où l'air est calme & agréable, ce seroit manquer à ce qu'on se doit, & à la nature même, que de ne pas sortir pour voir ses richesses, & partager avec le Ciel & la terre ses charmes & ses bienfaits. Ainsi après un fonds de deux ou trois ans d'étude, je ne leur persuaderois pas de s'y appliquer beaucoup alors, mais de monter à cheval tous ensemble avec des guides

ſages & éclairés, & de viſiter toutes les Provinces du Pays, s'inſtruiſant par tout, & obſervant les Places fortes, les commodités des bâtimens, les avantages du terrain pour les Villes, la qualité des terres pour la culture, les Havres & les Ports convenables pour le commerce; quelquefois même il ſera à propos de les faire embarquer pour examiner nos vaiſſeaux,&apprendre la connoiſſance pratique de la navigation, & celle d'un combat naval. Ce ſeront autant de manières d'éprouver leurs talens naturels, & s'il s'en trouve de dominans parmi eux, ils paroîtront infailliblement, & on aura ainſi occaſion de les cultiver. Ce qui ſera d'un grand avantage au bien de la Nation, & ramenera de nos jours ces qualités admirables de nos ancêtre, avec bien plus d'utilité maintenant dans la pureté du Chriſtianiſme.

Alors Paris & ses amusemens, ne nous enleveront pas notre plus belle jeunesse, ils ne s'y épuiseront pas par leur prodigalité & leur libertinage, & n'en reviendront pas l'esprit rempli de jolies bagatelles, & ressemblant plutôt à des Comédiens, ou à des singes, qu'à des hommes raisonnables. Mais s'ils souhaitent de voir d'autres pays à vingt-trois ou vingt-quatre ans, non pour y puiser de nouveaux principes, mais pour augmenter leurs expériences, & faire de sages observations, ils seront alors tels, qu'en s'attirant toujours l'attention & l'estime de tous les hommes des pays par où ils passeront, ils s'acquéreront la liaison & l'amitié des plus recommandables. Peut-être alors que les autres Nations seront bien aises de venir nous visiter pour leur éducation, ou du moins peut être imiteront-elles la nôtre dans leur propre pays.

Enfin, pour les repas, je n'ai presque rien à dire sur ce sujet, excepté qu'il est plus à propos qu'ils les prennent dans la même Maison, car ils perdroient beaucoup de tems au-dehors & y contracteroient de mauvaises habitudes. D'ailleurs je suppose qu'il est hors de contredit, qu'il faut qu'ils soient simples, modérés & convenables à la santé.

Ainsi, Monsieur Hartlib, vous avez, comme vous l'avez desiré par écrit, un plan de ce dont j'ai souvent discouru avec vous, touchant la maniere la meilleure, & la plus noble d'élever les enfans. Je n'ai pas commencé cette méthode, comme les autres l'ont fait, dès le berceau, ce qui cependant auroit mérité mon attention, si la briéveté n'avoit été mon but. J'aurois pû aussi y ajouter beaucoup d'autres détails, mais ceplan tel qu'il est, suffira à ceux

qui auront les talens néceſſaires pour les éclairer & les conduire. Seulement je crois que ce n'eſt pas un Arc, dont tout homme qui préſume de ſes forces, puiſſe tirer: celui-ci demande des nerfs preſque auſſi forts, que ceux qu'Homére donne à Uliſſe. Cependant je ſuis perſuadé qu'à l'eſſai, on le trouvera & plus aiſé, & plus avantageux qu'il ne le paroît dans l'éloignement où on le voit à préſent.

FIN.

